



# Chroniques monistroliennes

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE

ISSN0761-7011

Directeurs de la publication : Philippe MORET et Christian LAURANSON-ROSAZ



SPÉCIAL 1940 1944



Boire et manger  
en Haute-Loire



*Souvenirs d'une exposition*

2004  
n° 38  
14 euros



# Chroniques monistroliennes

---

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE  
*Directeurs de la publication : Philippe MORET et Christian LAURANSON-ROSAZ*

---

N° 38, 2004

## Sommaire

	Page
Le mot du président	2
Monistrol 1940-1944, par François Boulet	3
Le bombardement du 18 juin, par Lionel Ciochetto	49
Elections législatives entre deux guerres, par Ph. Moret	54
Le château de Lignon	60
Les prénoms sous Louis XIII, par Paul Thiolière	68
Bonnes nouvelles du « donjon »	71
Boire et manger en Haute-Loire	76
1. Menus en tous genres	77
2. Le pain quotidien	86
3. La truffe, trivole ou pomme de terre	89
4. Le vin	96
5. L'âtre	101
6. Viandes en vrac	108
7. Lait, beurre et fromage	113
8. Vaisselles	117
9. De la fête à la disette	123
10. Au royaume du sucre	127
11. Thé ou café	131
12. Epicerie	137
13. Liqueurs	142
14. Le vieux neuf	155

## *Le mot du président*

Les *Chroniques* de cette année feront date, c'est bien le cas de le dire, puisque nous rattrapons notre retard, et publions en 2004, fût-ce à la Saint-Sylvestre, le numéro millésimé 2004...

Elles feront date aussi pour une raison plus sérieuse.

Nous avons pensé que, soixante ans après 1944, il était possible, et même nécessaire, d'entreprendre l'histoire des années terribles, telles qu'elles ont été vécues à Monistrol. Peut-être parce qu'elles y ont été marquées du sceau de la tragédie, les monistroliens se sont imposés le mot d'ordre du silence. Mais le silence public n'empêche pas que, dans l'intimité des familles, on continue de parler, de raconter, de juger. Au fil des générations qui passent, cette transmission souterraine devient de moins en moins fiable. Il est grand temps de chercher à établir les faits, en confrontant les témoignages.

Or nous avons la chance que François Boulet, historien rompu aux méthodes de l'université, ait justement entrepris d'étudier l'état d'esprit en Haute-Loire et publié sur ce sujet un ouvrage passionnant. Il a accepté de présenter le résultat de ses recherches dans notre canton, d'abord, le 28 août, dans une conférence largement suivie, puis et surtout dans nos *Chroniques*. Quand la France est privée de s'exprimer et d'agir librement, sa véritable histoire n'est-elle pas celle des jugements que les Français portent sur les événements ? Cette histoire peut être écrite, à l'échelle même du canton, grâce en particulier à l'examen critique des rapports où une gendarmerie très proche de la population analyse l'état de l'opinion. Or cette opinion réagit à des situations de fait très diverses, où se mêlent aux événements stratégiques, le choc du bombardement du 18 juin, le déferlement des réfugiés, la personnalité des élus, le ravitaillement, le marché noir, le STO, l'installation des maquis, etc., et c'est donc toute la diversité et toutes les contradictions de ces faits qui sont magistralement brossées par François Boulet.

Lors de la conférence et surtout à sa suite, plusieurs personnes ont souhaité parler, apporter leur témoignage, et, chose remarquable, dans le souci d'établir des faits, plutôt que pour alimenter des passions. L'auteur a bien voulu incorporer ces renseignements à son travail. J'espère que cette publication suscitera de nouveaux témoignages, ouvrira de nouvelles archives.

Sur un événement bien précis, le bombardement du 18 juin 1940, Lionel Ciochetto a montré par l'exemple que la recherche de témoignages était féconde. Depuis plusieurs mois, nous lisons avec plaisir les « zooms » qu'il donne à la *Gazette*. Il y évoque avec talent tel ou tel aspect de notre vie locale, sous l'éclairage de l'histoire : les carriers de Pont-de-Lignon, les dernières lavandières, la colonie de Nant, l'histoire de la RN 88, et bien d'autres. Son zoom sur « notre » 18 juin, avait naturellement sa place à côté de l'article de François Boulet. Nous remercions vivement la *Gazette* de nous avoir autorisés à reprendre ce texte. Pour compléter ce « Spécial 40-44 », j'ai ajouté une analyse que j'avais faite il y a quelque temps sur les élections de l'entre-deux-guerres.

Autre pôle de ces *Chroniques*, « Boire et manger en Haute-Loire » - une mine pour les curieux, un ouvre-appétit pour les gourmands...

Et en prime, enfin de bonnes nouvelles du donjon...

**Philippe Moret**

# MONISTROL 1940-1944

## L'évolution de l'état d'esprit à Monistrol-sur-Loire et ses environs à travers les rapports du préfet et des gendarmes

*par François BOULET*

Monistrol-sur-Loire est un important chef-lieu de canton, au nord-est de la Haute-Loire. La vie quotidienne de cette petite ville de 4.000 habitants peut illustrer cet état d'esprit des Français, dans un département donné, entre 1940 et 1944, que nous avons tenté d'analyser dans nos précédents travaux<sup>1</sup>.

Tour à tour, les épreuves de ces quatre années doivent être cernées : défaite et même débâcle, bombardement ennemi du 18 juin 1940, prisonniers de guerre, pétainisme, résistances gaulliste et communiste, ravitaillement et marché noir à la périphérie de l'agglomération stéphanoise, réfugiés étrangers et juifs, présence allemande à partir de novembre 1942, réfractaires de la Relève, du Service du Travail obligatoire (S.T.O.) puis gens du maquis en 1943-1944, épuration sauvage (dont le maire André Néron-Bancel, exécuté vers le 14 juin 1944), enfin joie de la Libération avec les maquisards en août 1944.

Trois points de méthode doivent être précisés. Premièrement, pourquoi l'état d'esprit, dans une période où justement on cache son état d'esprit dans un « double jeu » ou une « pensée double » - pensée officielle, pensée officieuse ou clandestine -, et où même on affiche le contraire de ce que l'on pense ? Deuxièmement, pourquoi l'échelle géographique du canton ? Troisièmement, dire nos sources.

### Un sujet d'étude : l'état d'esprit

1°. Qu'apportons-nous à l'historiographie des années d'Occupation et de Résistance en France, quand nous avons écrit *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944 : des refuges aux maquis* ? Mieux connaître l'opinion générale - privée et publique -, l'état moral, l'esprit public, les discours et les faits - économiques, politiques, culturels - qui expliquent une atmosphère locale, la colorent, lui donnent sens. Percevoir l'état d'esprit, c'est croiser différents témoignages qui disent ce que pensent les contemporains ; c'est une chasse à l'anachronisme à laquelle je vous convie.

---

<sup>1</sup> . François BOULET, *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944 : des refuges aux maquis*, Le Puy-en-Velay, Société d'Histoire de la Montagne, Cahiers de la Haute-Loire, 2003, 498 p. Voir aussi notre thèse de doctorat, *Les montagnes françaises 1940-1944 : des montagnes-refuges aux montagnes-maquis*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999, 2 tomes, 716 p.

## Un terrain d'observation : le canton

2°. Notre enquête se concentre à l'échelle du canton. Le canton nous semble l'unité administrative, psychologique, politique, la plus naturelle et la plus instructive à observer, pour les contemporains et les historiens. Il est assez vaste pour ne pas entraîner au détail excessif, et en même temps assez restreint pour que l'on puisse suivre avec soin l'histoire et la géographie très souple des états d'esprit locaux, avec leurs frontières, leurs personnalités ou leurs tempéraments, profondes individualités naturelles que sont les *pays* de France : les années d'occupation au village ou au bourg représentent un monde à préciser. Nous suivons en cela l'objet et la méthode siegfriedienne d'analyse géographique<sup>2</sup>. L'Occupation allemande de la France peut être étudiée en descendant l'échelle géographique jusqu'au canton et à la commune, comme nous avons pu auparavant le réaliser avec assez d'exactitude pour les cantons en partie protestants de la Haute-Loire et de la Haute-Ardèche (Tence, Fay-sur-Lignon, Saint-Agrève). Monistrol-sur-Loire et sa région au cours des années 1940-1944 s'inscrivent dans cette recherche historique, à renouveler toujours.

## Des archives qui s'ouvrent

3°. Les rapports des préfets et des gendarmes français sont des sources privilégiées. Pourquoi ? D'une part, ce sont de nouvelles archives, ouvertes aux chercheurs depuis dix ans - un décret du Premier ministre de 1997 y donne accès sans autorisation dérogatoire à la loi du 3 octobre 1979. Elles nous permettent de mieux préciser la chronologie et l'atmosphère particulières, voire particularistes, du « pays », à l'échelle locale du bourg, notamment les rapports du cabinet du préfet et ceux, inédits, des onze gendarmes de la brigade : le maréchal des logis-chef Régis Solvignon, et les gendarmes Antoine Arzac, Gaston Quille, Claude Marcaud, Robert Malfetes, André Imberdis, Adrien Gaubil, le gendarme prisonnier de guerre Lefevre, et les trois gendarmes nouveaux venus en 1943-1944 : Tichet, Haffner et Dantin. D'autre part, l'expérience du chercheur depuis quinze ans plongé dans cette période l'amène à penser que le préfet et le gendarme constituent des témoins sérieux, réguliers de la vie quotidienne : rapports hebdomadaires, mensuels, bi-mensuels et procès-verbaux. Ils sont à la fois souvent impartiaux et fort sensibles au mouvement d'ensemble de l'opinion, au point d'y participer eux-mêmes. Le 13 septembre 1940, le lieutenant Alfred Morel, commandant de la section de gendarmerie d'Yssingaux, demande aux commandants des brigades de la région de faire parvenir un rapport d'état d'esprit le 27 de chaque mois. Il y est précisé qu'il ne faut « *pas craindre de donner des détails, en particulier sur tout ce qui touche à la difficulté en ravitaillement de certaines denrées. Aux doléances des populations qui sont plus ou moins satisfaites des mesures prises jusqu'à ce jour (...) Pour la rubrique divers, mentionner tout autre renseignement ayant trait au comportement des populations* »<sup>3</sup>.

Je n'oublie pas l'aide de la chronologie réalisée par Philippe Moret dans un numéro spécial des *Chroniques monistroliennes* à travers les archives des délibérations

<sup>2</sup>. André SIEGFRIED, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, 1913, réédition Imprimerie Nationale, 1995, pp. 39-40, p. 52.

<sup>3</sup>. SHGN (Service historique de la Gendarmerie nationale, Maisons-Alfort), 43<sup>E</sup>78, lettre du lieutenant de section aux commandants de brigades, n°357/2, section d'Yssingaux, 13 septembre 1940.

municipales, que j'ai abondamment utilisées, avec ses importants renseignements oraux ; je vais les citer de nombreuses fois<sup>4</sup>.

## I. LE PAYS MONISTROLIEN A LA FIN DES ANNEES 30 (1936-1939)<sup>5</sup>

Le cadre démographique de la région est commandé par Monistrol-sur-Loire, chef-lieu de canton, au nord-est de la Haute-Loire, commune de 4.116 habitants en 1936, 3.809 habitants en 1943-1944 d'après le recensement des cartes d'alimentation<sup>6</sup>, 3.829 en 1946. Le canton, de 11.632 hectares, avec une population totale de 8.752 habitants en 1942 - 8.890 fin 1945 dont 4.786 urbains<sup>7</sup> -, regroupe également les communes de Beauzac (1.867 habitants en 1936, 1.850 en 1946), La Chapelle d'Aurec (de 361 à 301 habitants), Saint-Maurice-de-Lignon (de 1.607 à 1.391 habitants), Sainte-Sigolène (de 3.972 à 3.438 habitants), Les Villettes (de 731 à 558 habitants), ainsi que le bourg d'Aurec-sur-Loire (2.600 habitants), limitrophe des centres industriels de Firminy à 17 kilomètres et La Ricamarie dans la Loire à la périphérie de l'agglomération stéphanoise à 29 kilomètres, alors qu'Yssingaux se situe à 24 kilomètres.

### Une société rurale et industrielle

Sur les plans économique et social, le canton est rural pour moitié de ses habitants. On recense 350 chefs d'exploitation. Dans les principales cultures agricoles, nous relevons le seigle et la pomme de terre ; les élevages ovins et bovins sont assez répandus. Les foires les plus importantes à Monistrol se déroulent le 1<sup>er</sup> juin, après celles d'Yssingaux le 7 mai et avant celles du Chambon le 8 août et de Tence le 6 octobre<sup>8</sup>.

L'autre moitié de la population vit une économie traditionnelle de bourg avec 150 commerçants, 50 instituteurs libres et publics, 26 fonctionnaires, 6 ecclésiastiques, 3 ingénieurs, 2 notaires. L'originalité de la région provient d'une industrie diffuse de petites usines métallurgiques et de tissages, dans le rayon de l'influence stéphanoise, notamment dans le faubourg du Monteil, avec ses serruriers, cloutiers et passementiers : 400 « artisans » ou « métallurgistes »<sup>9</sup>.

Plus généralement dans la région, les moulinsages de soie, usines de tissage, rubaneries, passementeries, fabriques de tissus élastiques, se situent dans ces cantons de Dunières, Riotord, Montfaucon, Saint-Didier, Monistrol. Cette région ouvrière, à

<sup>4</sup> . Philippe MORET, « Petite chronologie d'un siècle à Monistrol », p. 5-94, in *Monistrol 20<sup>ème</sup> siècle*, n° spécial des *Chroniques monistroliennes*, n° 35, 2000.

<sup>5</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, Rapports du maréchal des logis Solvignon, janvier 1937-septembre 1939.

<sup>6</sup> . AD (Archives départementales de la Haute-Loire), 12W56, Rapport sur la commune de Monistrol sur Loire, visite du sous-préfet du lundi 3 janvier 1944.

<sup>7</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>143, brigade de Monistrol, n°432/2, 18 novembre 1945.

<sup>8</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>70, section d'Yssingaux, n°159/2, 13 mars 1942, Inspection de la brigade de Monistrol-sur-Loire.

AD, 12W56, rapport sur la commune.

<sup>9</sup> . Renseignements de Philippe Moret, 16 août 2004.

la périphérie de la Loire et de l'agglomération stéphanoise, devient un point sensible, sur le plan matériel et social, particulier au département. Entre 1936 et 1938, la région subit les soubresauts économiques et politiques de la crise économique des années 1930.

Les principales usines sont :

- Usine Martouret, 300 ouvriers, dans le quartier de Monteil, qui est à Monistrol ce que Michelin est à Clermont, selon la formule de Philippe Moret - aujourd'hui Champion et parking ;

- Usine Limouzin, accessoires de bicyclette - boulons, serrures, articles de quincaillerie aussi -, à Monistrol, 80 ouvriers ;

- Usine Pierre Clémenson, fabrique de pommelles - plaques métalliques perforées et placées à l'entrée d'une conduite pour arrêter les déchets solides -, à Monistrol, 30 ouvriers ;

Soit un total de 400 ouvriers pour 4.000 habitants, ou 10% de la population.

- Usine de tissage Forest à St-Maurice-de-Lignon, 12 ouvriers ;

- Les passementiers, notamment les 220 artisans dans les ateliers de tissage de laine et de soie à Sainte-Sigolène, avec des articles comme les cravates ou les tissus élastiques<sup>10</sup> ;

- La Papeterie Hachette de Pont-de-Lignon, avec 66 ouvriers, grossie du service international, replié de Paris en juin 40 ;

- Les Gravières de Semène, 15 ouvriers ;

- Enfin à Aurec, l'Usine franco-belge de caoutchouc-mousse, 200 ouvriers, dirigée par M. Bonnemain, et, à partir de juin 1940, prise en charge par la Société Industrielle d'Application Industrielle ; dans ce même bourg d'Aurec, nous trouvons une teinturerie, une usine d'outillage de précision et une de tissage, soit un total de 250 ouvriers.

Toutes ces entreprises vivent le chômage ou la crainte du chômage. Ainsi, en 1937, le lundi, les usines Limouzin et Clémenson sont obligées de fermer ; à l'usine Mousse, 100 ouvriers ne sont pas réembauchés ; à la Papeterie Hachette, c'est le tiers de l'effectif qui est licencié. Ajoutons que les prix augmentent, par exemple de 15% entre février et mars 1938.

Or cette crise économique trouve un répit dans la deuxième moitié de l'année 1938. L'usine de caoutchouc-mousse réembauche et reprend son activité normale, mais la commande est différente : pour la Défense nationale. Il en est de même avec les établissements Pierre Clémenson ou l'usine Martouret, qui exécutent des commandes directes pour la guerre, et même une sous-commande des Ateliers Foréziens de Constructions mécaniques.

## Le paysage politique et religieux

Sur les plans politique et religieux, le canton est marqué par l'importance d'un catholicisme convaincu et pratiquant, et de la droite conservatrice, traditionnelle à l'est

<sup>10</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>197, brigade de Sainte-Sigolène, n°2/4, 17 janvier 1943.

du département, sauf dans l'enclave protestante. La paroisse compte six ecclésiastiques - dont les abbés Coiffier, Picq et Garde et l'abbé Grasse, aumônier du couvent des Ursulines.

Parmi les 50 instituteurs « libres » et publics de la commune, l'enseignement libre domine : trois écoles catholiques, Saint-Joseph (les Frères des Ecoles chrétiennes), le Sacré-Cœur (les Ursulines), Sainte-Marie (les sœurs de Saint-Joseph), et un groupe scolaire public, faubourg Carnot.

La gauche est minoritaire ; elle remonte quelque peu à partir de l'agglomération stéphanoise, mais elle ne donne pas le ton général de l'esprit public. La CGT, par exemple, tient une réunion publique à Monistrol, avec des responsables venus de Saint-Etienne, le 31 février 1937 : 250 personnes y assistent. Il existe une cellule communiste d'une trentaine de membres.

C'est le Parti Social Français (PSF) qui domine la vie politique locale.

Rappelons que le PSF du colonel de La Roque s'est formé à la suite de la dissolution de la ligue des Croix de feu, décidée par le ministre de l'intérieur du Front Populaire. Ses réunions publiques, de 1937 à 1939, connaissent un succès d'affluence : à Monistrol, plus de 1.000 assistants, quant à Aurec, ils ne sont qu'une centaine. Pourquoi ?

D'abord, Augustin Michel, maire d'Yssingeaux depuis 1929 et député de l'Yssingelais depuis 1936, s'y affine.

Surtout, à Monistrol, une personnalité symbolise cette radicalisation de la droite sous le signe du PSF, surtout face à la menace du Front populaire et du communisme stéphanois. La radicalisation de la droite va avec une radicalisation de la gauche ; alors que la gauche en Haute-Loire c'était essentiellement la menace anticléricale, elle apparaît comme une menace de révolution sociale.

### **Le maire, André Néron-Bancel**

André Néron-Bancel appartient à une dynastie de notables, qui a le virus de la politique et dont l'influence dépasse le ressort de la commune. Il est né à Dijon le 8 août 1884. Il se marie en 1910 avec Marcelle Croze de Lyon, née en 1887, morte en 1980. Ils ont cinq enfants : Cécile née en 1911, Michèle en 1913, Jacques en 1916, Bernard en 1921, Xavier en 1921. Il est propriétaire du château de Martinas, qui se trouve à l'écart du bourg, à trois quarts d'heure à pied, près de la route d'Aurec.

Son père, Emile Néron-Bancel, a été le député républicain modéré de l'arrondissement d'Yssingeaux de 1893 à 1902, fervent défenseur du « mutualisme » ; il est mort à 72 ans en 1931. Le cousin germain du père d'André Néron-Bancel, Edouard Néron, très longtemps maire de Monistrol, conseiller général de 1902 à 1934, député en 1906, 1910 et 1919, est sénateur depuis 1924 et spécialiste des questions douanières. Il s'est rendu célèbre par son combat de champion des catholiques face aux gouvernements anticléricaux. Il possède de l'entregent, du charisme, et est apprécié de tous.

André Néron-Bancel succède à son père à la mairie en 1931. C'est un combatif, qui prend à cœur son mandat. La tâche n'est pas facile, dans une commune en déclin démographique. Il aime l'action, et s'exposer dans le combat. Il ne craint pas d'avoir des adversaires. Politiquement, ses idées sont celles de la droite classique : soutien à l'église jugée victime du sectarisme anticléricale, défense du paysannat, peur du

collectivisme en général et du communisme international en particulier, détestation de l'ennemi héréditaire allemand, libéralisme économique tempéré par le protectionnisme, recherche d'une nouvelle base populaire à travers le mouvement ancien combattant. Ancien combattant de la Grande Guerre, commandant de réserve au 614<sup>e</sup> Régiment de Pionniers, il est ferme sur ses principes et se veut anti-démagogue. Un texte révèle l'homme et son style. Devant le conseil municipal, le 12 février 1939, il déclare : « *Notre activité ne s'exerce pas dans le repos. Quand je vous ai demandé l'abattement des dépenses, je savais les difficultés et les soucis nouveaux qui m'attendaient ; je les ai envisagés en face et, les yeux fixés sur l'objectif, j'arriverai au but ; plus la tâche sera rude, et plus l'esprit de devoir, le désir de bien servir me feront écarter les obstacles.* »

« *Je sais par avance combien vos conseils me sont précieux, d'autant plus que j'ai un grave défaut, j'ai trop d'initiative personnelle ; je ne m'en réfère pas assez à mes adjoints ; qu'ils veuillent bien m'excuser, péché avoué est en partie pardonné. Je fais mon mea culpa avec la certitude d'être absout, mais aussi avec l'intention que dans leur for intérieur ils me demandent de changer de méthode : tous mes efforts y tendront. »*

Malgré ces défauts avoués, André Néron-Bancel reflète l'état d'esprit d'une grande majorité de Monistroliens, qu'il entraîne derrière lui. En 1929, la gauche avait réussi à faire passer cinq conseillers, fait sans précédent à Monistrol. Or, aux commandes depuis 1931, André Néron-Bancel réussit à associer deux de ces cinq opposants à son action ; il les intègre dans la liste qu'il présente aux municipales de 1935 : Pierre Jurine et André Ollier. Et la liste Néron-Bancel passe tout entière.

L'année précédente, André Néron-Bancel avait été élu au conseil général et à la présidence de la Chambre d'agriculture de la Haute-Loire (il est spécialiste de la *Revalorisation de la forêt*, ouvrage de 1936).

Président des Croix de Feu à Monistrol, il appartient au groupe Marin de la Fédération Républicaine. Avec lui, les élections sont parfois orageuses, mais, sur 1.600 électeurs, 1.100 lui apportent en moyenne un soutien électoral aux élections municipales ; l'opposition à André Néron-Bancel est limitée à un tiers des voix monistroliennes.

C'est le Front populaire qui le pousse vers des convictions de droite radicale ; ses propos sont alors plus extrémistes. Le 16 novembre 1936 le commissaire spécial de police écrit au préfet de la Haute-Loire, avec une part d'exagération des rumeurs : « *Monsieur Néron-Bancel, maire et conseiller général de Monistrol, aurait également dit qu'il disposait de 100 kilos de poudre. A un certain moment il était arrivé, dit-on, à terroriser une partie de la population et même certains de ses adversaires politiques qui figureraient sur une liste d'hommes à fusiller qu'il aurait établie. Mais la grande majorité de ses concitoyens qui n'auraient du reste que peu de sympathie pour lui auraient vite reconnu le mal fondé de tels agissements et actuellement son action politique est devenue plus calme et plus discrète.* »<sup>11</sup>

Aux réunions publiques du PSF à Monistrol du 28 juin 1937 et 23 avril 1939 avec 150 auditeurs, il est le principal orateur, et n'y montre pas un extrémisme particulier. De même à Tence, où il parle, salle de la mairie, le 28 janvier 1939. Entre 1937 et

<sup>11</sup>. AD, 173W25, Poste d'Yssingaux, a/s renseignements sur Néron-Bancel, n°161/2963, lettre de l'inspecteur de police spéciale au commissaire spécial du Puy, Yssingaux, 2 septembre 1941.

Auguste RIVET, note 33 bis, in François BOULET, « Etrangers et Juifs en Haute-Loire de 1936 à 1944 », *Cahiers de la Haute-Loire*, 1992, p. 311.

1939, il s'assure de l'ordre public auprès des gendarmes pour toutes les réunions politiques, de gauche ou de droite<sup>12</sup>.

Deux autres hommes politiques locaux, influents, représentent le PSF : l'industriel Limouzin, président de la section monistrolienne, et Marcellin Manus, cultivateur et conseiller d'arrondissement de Sainte-Sigolène. Ce PSF départemental, avec l'influent maire du Puy Eugène Pébellier, s'allie à la « Fédération Républicaine de France », autrement dit la droite classique. Le sénateur Edouard Néron fait partie de cette Fédération, plus modérée que le PSF.

Une autre mouvance politique essaye de rencontrer l'esprit politique local. Il s'agit de l'extrême droite du Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot. La section locale est dirigée par un retraité, Sylvain Quantin ; 150 personnes assistent à sa réunion d'avril 1937. Mais la réunion du PPF à Yssingeaux prévue le 2 avril 1939 est ajournée, devant le nombre insignifiant des auditeurs, six à huit personnes<sup>13</sup>.

Mais ce parti d'extrême droite et le parti communiste semblent perdre de l'influence à Monistrol, juste avant la guerre.

### Des réfugiés espagnols « rouges »

Les réfugiés espagnols, républicains exilés en 1936 et 1939, défraient la chronique dans la région, avec le maire de Monistrol en tête, qui refuse de les accueillir.

André Néron-Bancel se met en effet à la tête de plus de quinze maires (Vorey, Dunières, Bas-en-Basset, Montfaucon, Riotord, Saint-Just-Malmont, Saint-Didier-en-Velay, La Séauve-sur-Semène, Sainte-Sigolène, Pont-Salomon, Beauzac, Tence, Aurec, Chapelle d'Aurec, St-Maurice-de-Lignon et Le Chambon-sur-Lignon), refusant unanimement et bruyamment de les accueillir. C'est le cas par trois fois : octobre 1936, octobre 1937 et été 1939. Tous ces maires menacent même de démissionner fin 1936, menace soutenue par une campagne de presse menée par la *Gazette d'Yssingeaux* où le député Augustin Michel écrit : « *L'invasion espagnole atteindra-t-elle notre région ?* » (1<sup>er</sup> novembre 1936). Il est clair qu'après la victoire du Front Populaire, la menace du communisme avec les Espagnols et la présence des agitateurs communistes stéphanois alimente l'inquiétude chez les élus locaux du nord-est de la Haute-Loire. De plus, l'allocation prévue pour ces Espagnols (8 francs par jour en tant que réfugié) est évaluée pour la Haute-Loire à 300.000 francs pour l'exercice 1937. Enfin le primat de la saison touristique n'invite pas à héberger ces réfugiés pauvres, surtout des femmes et des enfants, à Monistrol comme à Tence, et même au Chambon-sur-Lignon. Le 11 août 1937, le maire de Sainte-Sigolène écrit au préfet : « *J'ai rencontré ici les difficultés que vous connaissez. Il y a de la prévention contre les réfugiés espagnols, surtout contre ceux du Front Populaire. La majorité de la population leur étant hostile, rares sont les propriétaires qui consentiraient à leur louer un local. D'autre part, les villégiateurs, qui sont nombreux cette année, occupent la plupart des appartements disponibles* »<sup>14</sup>. Enfin, le 18 février 1939, trois jeunes Espagnols du Chambon-sur-Lignon déposent un tire-fond sur la voie de chemin de fer départemental, et font dérailler un train : la menace

<sup>12</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, 1937-1939 ; 43<sup>E</sup>77, section d'Yssingeaux, 1937-1939.

<sup>13</sup> . SHGN, 43E140, brigade de Monistrol, n°50-51/2, 2-4 avril 1937 ; 43<sup>E</sup>77, section d'Yssingeaux, n°106/2, 3 avril 1939.

<sup>14</sup> . AD, 12W208.

« terroriste » et « rouge » de l'Espagnol ne s'éloigne pas<sup>15</sup>. En janvier 1939, à nouveau, le maire de Monistrol expose au maréchal des logis que la commune ne peut accueillir les réfugiés pour deux raisons : premièrement, les locaux publics notamment ceux du Petit séminaire sont dans un état déplorable ; deuxièmement, à cause de la saison touristique, aucun appartement n'est disponible. Ces deux arguments sont repris par les maires d'Aurec, de St-Maurice et de La Chapelle<sup>16</sup>.

En définitive, les statistiques réduisent à un fort petit nombre celui des Espagnols établis dans la région entre 1936 et 1939. Six à Aurec<sup>17</sup>, quatre à Bas, six à Monistrol, sept à Retournac, trois à Saint-Didier, un à Saint-Maurice. Et ailleurs dans l'Yssingelais : 69 à Yssingaux, 53 au Chambon-sur-Lignon, 28 au Mazet-Saint-Voy, 32 à Tence, 15 à Retournac, 9 à Beauzac à la date du 1<sup>er</sup> mars 1939<sup>18</sup>.

## II. LA GUERRE ET LA DEFAITE<sup>19</sup>

A partir de 1938, les menaces de la politique internationale occupent de plus en plus les conversations. L'année 1938 voit les événements d'Autriche – *l'Anschluss* –, puis de Tchécoslovaquie, avec une tension très perceptible. « *On se demande où veut en venir Hitler* », dit-on. L'actualité extérieure passe au premier plan ; les accords de Munich sont accueillis très favorablement<sup>20</sup>.

Après Munich, les esprits se raffermissent. Un regain de confiance est perceptible. Les tensions internationales et politiques n'alarment pas outre mesure la population, à part les menaces italiennes début 1939. Mais elle reste confiante en la force de la France et en la fermeté du président du conseil Daladier avec ses décrets-lois. Surtout, la région est calme, sans agitation ouvrière ; la grève « générale » du 30 novembre 1938, interdite aux fonctionnaires sous peine de révocation, n'est pas suivie dans la région, sauf quatre instituteurs qui arrêtent le travail à Bas-en-Basset (2), La Séauve-sur-Semène (1) et Tiranges (1). A Monistrol, Mlle Alibert, institutrice à Pont-de-Lignon, a fait grève aussi ; le conseil municipal la blâme sévèrement pour avoir « *abandonné son poste et eu des attitudes indignes* ». Après enquête auprès de certaines personnes, le chef des gendarmes peut même écrire en août 1939 qu'il n'y a pas lieu de craindre le moindre trouble dans les usines de la circonscription.

<sup>15</sup> . AD, 9M89.

SHGN, 43E77, section d'Yssingaux, n°60/2, 19 février 1939.

<sup>16</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°21/2, s.d., (début février 1939).

<sup>17</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, n°6/2, 22 novembre 1938. Sur ordre du préfet, neuf ex-miliciens espagnols sont conduits dans un chantier appartenant à l'entreprise Allary du Puy en novembre 1938. Ils ne sont plus que six en 1939.

<sup>18</sup> . AD, 9M78.

SHGN, 43<sup>E</sup>77, section d'Yssingaux, n°68/2.

François BOULET, « Etrangers et Juifs en Haute-Loire de 1936 à 1944 », *Cahiers de la Haute-Loire*, 1992, pp.301-321.

<sup>19</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°93/2-180/2, mai 1940-26 septembre 1940

<sup>20</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°34/2, 16 mars 1938, n°153/2, 16 octobre 1938, n°164/2, 16 novembre 1938.

SHGN, 43<sup>E</sup>77, R/2, section d'Yssingaux, n°322/2, n°366/2, 17 septembre et 17 octobre 1938.

Au printemps 1939, l'attention est à nouveau fixée sur l'Europe orientale, notamment Dantzig et la mer Baltique. Mais le pacte germano-soviétique du 23 août 1939 n'est pas évoqué. Il est vrai qu'au cours de l'été 1939 les touristes sont nombreux, et certains d'entre eux restent après la déclaration de guerre, ce sont donc les premiers réfugiés ; ils donnent un sensible regain d'activité au commerce local et particulièrement aux hôteliers : les deux de Monistrol, Camille Pernel ou « hôtel des Voyageurs » (dix lits) et Eugène Crouzet (trois lits), hôtel de l'Europe à Yssingeaux, hôtel Desgrand à Saint-Didier-en-Velay, un à Montfaucon, un à Dunières, deux à Riotord, deux hôtels à Tence, six hôtels au Chambon-sur-Lignon, sans oublier 18 pensions de famille dans cette dernière commune - soit en 1942, 60 hôtels et pensions<sup>21</sup>.

### La « drôle de guerre »

La déclaration de guerre du 3 septembre 1939 trouve un canton calme. La mobilisation de près de 130 soldats dans le bourg s'effectue sans le moindre incident. Peu d'insoumis ou de déserteurs sont notés. Les réservistes obéissent, à part deux cas isolés de propos défaitistes à Aurec. Le maire André Néron-Bancel, chef de bataillon de réserve, est mobilisé dès le 1<sup>er</sup> septembre. Edouard Néron, conseiller municipal, reprend provisoirement l'écharpe.

Les mesures de défense passive, comme le camouflage des lumières, d'abord négligées surtout dans les campagnes, sont de plus en plus suivies.

On remarque l'importance du nombre d'affectés spéciaux dans le canton, surtout dans la commune de Monistrol : plus de cent soixante-dix ; ce qui en fait une des communes de l'Yssingelais où l'on trouve le plus grand nombre de ces affectés spéciaux sur un total de l'arrondissement de 700 – 78 seulement à Saint-Didier-en-Velay<sup>22</sup>. Il s'agit d'ouvriers maintenus dans le travail des usines. Ils provoquent des jalousies de la part du monde paysan, auquel appartiennent les réservistes, car ils sont souvent connus du pays.

En novembre 1939, la commune demande qu'on place au Petit Séminaire un centre d'instruction militaire. Mais l'administration pense plutôt à un centre de réfugiés, au cas où les hostilités obligerait à évacuer les civils des zones de combat. Le ministère de l'Intérieur étudie l'installation de trois baraquements de 240 places chacun, un au Quersonier, deux autres sur le terrain de football. Il ne semble pas qu'il y soit donné suite<sup>23</sup>.

L'ambiance de guerre se remarque et se précise par des détails : on supprime les 14 panneaux sur la Route Nationale n°88, publicité des apéritifs (Byrrh, Suze, Dubonnet) ou du chocolat Menier, ou des huiles pour automobiles ; l'arrêté de 1939 interdisant les bals publics est rappelé au conseil municipal le 6 mai 1940.

L'hiver est rude avec la semaine de grand froid des 14-17 février 1940.

<sup>21</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>77, section d'Yssingeaux, n°171/2, 17 mai 1939, n°260/2, 18 juillet 1939, n°299/2, 18 août 1939 ; 43<sup>E</sup>80, n°71/2, liste des hôtels de la circonscription disposant de 15 chambre meublées, février 1942. L'hôtel du Parc n'est pas cité.

AD, 562W28.

François BOULET, *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944...*, op. cit., p. 159.

<sup>22</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingeaux, n°273/2, 2 août 1940.

<sup>23</sup> . AM, délibération municipale, 19 novembre 1939.

## Les réfugiés en masse

L'esprit calme du début de la Drôle de guerre disparaît avec l'arrivée soudaine des premiers réfugiés.

Ils apparaissent à Monistrol dès le 12 mai 1940, le surlendemain de l'attaque allemande. Ce sont 600 hommes, femmes et enfants qui viennent de Longwy, de Villerupt, de Villers-la-Montagne, de Thil, de Lussigny-Godbrange, villes industrielles de Meurthe-et-Moselle, coincées entre la ligne Maginot et la frontière luxembourgeoise. Au début des « hostilités », les femmes et les enfants en bas âge avaient été évacués vers la Gironde, mais les besoins de la guerre avaient maintenu mines de fer et hauts-fourneaux en activité et retenu sur place la population ouvrière. Dès le début de l'offensive allemande, le 10 mai, le commandement français vide de civils tout ce qui est devant la ligne Maginot. Une partie est dirigée sur Monistrol. Ces réfugiés s'y entassent un peu partout : au Petit Séminaire, dans des locaux vides (ferme de la MJC, restaurant Perrin aux Bruyères, le café aujourd'hui restaurant face à la mairie, etc.). Un bon nombre occupe l'orphelinat du Bon Edouard, et fait sa cantine au café Saumet (aujourd'hui le Billard-Club), tenu par les parents de notre informatrice. Deux mois plus tard, la plupart ont quitté Monistrol, pour la Gironde ou

pour retourner en Lorraine. Une cinquantaine demeure, ayant pu louer un appartement et trouver du travail. Six mariages mettront un sourire sur cette histoire (trois monistroliennes, les demoiselles Maisonneuve, Marconnet et Saumet, et trois monistroliens, les jeunes Martel, Massard et Vacher, trouvent réfugié(e) à leur goût)<sup>24</sup>. Notons que le centre d'accueil des réfugiés et des soldats, créé et dirigé par Madame Bouchacourt, née Moret, rend d'énormes services<sup>25</sup>.



*Croix rouge française  
sous-comité de Monistrol sur Loire*

L'arrivée prend de l'ampleur dès le 13 et 14 mai à Aurec ou Bas-en-Basset. Les 23 et 24 mai commence l'afflux de la vraie débâcle, de la vallée de la Loire jusqu'au Puy. Ils arrivent à pied, en bicyclette, par le train, ou les plus chanceux et les plus riches, en automobile. En août 1940, le nombre d'automobiles abandonnées, essence épuisée, sur les communes du canton et de l'Yssingelais, appartenant à des réfugiés de la zone occupée s'élève à 43 à Aurec, 12 à Monistrol, 8 à St-Maurice, un à La Chapelle, comparativement à 49 dans la région touristique du Chambon, 35 à Yssingaux, 25 à Retournac, 16 à Montfaucon, 15 à Tence, 10 au Mazet Saint-Voy, sur un total de 371 dans l'Yssingelais<sup>26</sup>.

Les gendarmes rédigent de moins en moins de procès-verbaux en mai-juin 1940, dépassés par leur tâche de surveillance des nombreux étrangers et réfugiés qui affluent ; les titres de circulation ne peuvent plus être vus. Les réfugiés sont hagards, mus par une peur panique. Inversement, chez les habitants, une peur diffuse de l'étranger, du communiste, de la 5<sup>ème</sup> colonne, grossit. L'atmosphère se délite. De fausses nouvelles se multiplient, comme l'atterrissage de parachutistes dans les régions de Monistrol, Costaros et Bas-en-Basset ; les recherches ne donnent aucun résultat. On parle

<sup>24</sup> . Témoignage de Mme Blanchard née Saumet, de Monistrol, recueilli par Philippe Moret, que nous tenons à remercier.

<sup>25</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingaux, n°244/2, vers le 26 juin 1940.

<sup>26</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingaux, n°282/2, 6 août 1940.

d'Allemands en uniforme d'officier français ou même en costume d'ecclésiastique. La gendarmerie demande aux gendarmes eux-mêmes de tenir leur langue : les bavards sont passibles du tribunal militaire. L'« espionnite » sévit. La gendarmerie doit rechercher des individus jugés suspects, le 6 mai à Pont-de-Lignon ou le 29 mai dans toute la région. Les rumeurs contre les communistes et les étrangers parlant allemand, - comme des Alsaciens - se multiplient début juin. La gendarmerie parle alors d'« état de méfiance excessive » dans la population<sup>27</sup>.

Le 3 juin, l'organisation de gardes territoriaux de Monistrol est envisagée face aux envahisseurs, au point dominant du territoire, le Calvaire. Mais ces gardes ne peuvent occuper un service en permanence, ayant un autre emploi. Le 11 juin, on évoque la destruction de six ouvrages : les ponts d'Aurec, de Confolent, les ponts du Lignon, le viaduc de Foletier, par éboulements parfois. A la mi-juin, sous le commandement du général de corps d'armée Pagézy, qui établit à Monistrol même son poste de commandement, une ligne de défense se met en place, malgré quelque passivité ou hostilité, semble-t-il, des habitants et des édiles. Une peur panique touche la région, en raison de l'avance foudroyante de l'ennemi.

### Le bombardement du 18 juin

Les drames de la guerre vont toucher la population civile monistrolienne.

Le 18 juin, le jour donc de l'appel du général de Gaulle à la radio de Londres peu entendu, à 17 h 30, trois avions ennemis venant de la direction du Nord, survolent à basse altitude, la commune, et lâchent treize bombes sur l'agglomération ; de plus, plusieurs rafales de mitrailleuses visent des convois de réfugiés sur la route nationale n°88. Six bombes légères tombent au quartier du Flachat, une au milieu de l'agglomération devant les Bains-Douches (dont la façade est demeurée criblée de balles), cinq à proximité de l'usine Martouret, et une sur cet établissement, enfin une autre au Calvaire. 18 personnes sont victimes de ce bombardement, dont quinze blessés et trois morts : Mme veuve Giraud née Marie Ravel, 65 ans, Jean-Antoine Sabot, 70 ans, Guillaume Berger, 74 ans, déclarés morts pour la France. Quels sont ces trois avions ennemis ? Italiens ? Allemands ? Voir dans ce numéro l'enquête de Lionel Ciochetto<sup>28</sup>.

Le 19 juin, un camion militaire de la débâcle descend trop vite la côte de Brunelles et s'écrase dans le jardin de la maison Chapeland. Huit soldats sont tués. On les enterre dans le caveau du monument aux morts.

### Jusqu'à Pont-de-Lignon

Après ces événements dramatiques, le 20 juin, le préfet Maurice Belliard, accompagné du député Augustin Michel, vient se rendre compte sur place de la

<sup>27</sup> . *L'état d'esprit...*, op. cit., p. 20-22.

SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°180/2, « Etat d'esprit de la population de la circonscription », 26 septembre 1940. 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingeaux, n°207/2, 2 juin 1940, Rapport de l'adjudant de la section.

<sup>28</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, Rapport du maréchal des logis-chef Solvignon, n°120/2, 18 juin 1940. 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingeaux, Rapport de l'adjudant, n°240/2, 19 juin 1940.

Philippe MORET, « Petite chronologie », op. cit.

situation. Il est accueilli par Edouard Néron, sénateur et maire. Le préfet rend visite aux familles des trois morts du bombardement. Son rapport ne confirme pas les bruits d'hostilités à la ligne de défense locale du général Pagézy. En revanche, la discipline militaire s'est relâchée ; les militaires se mélangent avec les civils dans l'exode.

Le 22 juin 1940, c'est l'annonce de la demande d'armistice. Signé à Rethondes, il entre en vigueur le 25 juin à 0 heure. Pour l'opinion, c'est, je cite le rapport du commandant de gendarmerie d'Yssingeaux, « *un soulagement et l'énorme majorité pour ne pas dire la totalité approuve l'armistice. L'idée combative et même celle de simple résistance à l'ennemi est éteinte. Le ressaisissement signalé plus haut n'a d'autre corollaire que celui de l'instinct de conservation. La population en grande partie rurale, habituée à une vie simple et effacée n'a d'autre souci que celui de reprendre ses préoccupations. Les conditions d'armistice ne sont que peu discutées. Une sorte de fatalité semble s'être emparée de la population. Les notables paraissent indignés par ce flot d'indifférence et ne commentent pas eux non plus les événements.* »

Le 24 juin au matin, les Allemands parviennent à l'extrémité nord du département. Une formation motorisée allemande, venant par la vallée de l'Ondaine, pousse jusqu'au carrefour de la Garne, aux limites des deux communes de Saint-Just-Malmont et Saint-Victor-Malescours, où un engagement a lieu ; les Allemands constituent prisonniers 50 soldats du 131<sup>ème</sup> R.I.. Des motocyclistes allemands pousseront, par la suite, une reconnaissance jusqu'à Pont de Lignon. La panique est telle qu'un tank français ouvre le feu sur une patrouille française : deux soldats tués. Le soir, un dispositif de défense est mis en place.

### Morts et prisonniers

Tous ces événements provoquent dans l'état d'esprit des habitants et des réfugiés un coup de massue, comme jamais, un deuil collectif suite à la débâcle.

Neuf Monistroliens sont tombés dans les combats de cette retraite de deux mois, terribles, ou mourront des suites de leur captivité : l'abbé Louis Mallet, 31 ans, Jean-Joseph Joubert, 29, Jean Mourier, 24, Jean-Antoine Lambert, 22, Alphonse Joannès Moulin, 22, Pierre Fonton, 27, Joannès Rabeyrin, Joseph Bonneville, 34 (disparu en Prusse orientale), Jean-Marie Mourier, 21.

121 jeunes hommes sont prisonniers de guerre ; seulement une vingtaine pourront être libérés en 1941 et 1943. Beauzac compte neuf prisonniers. Les soldats démobilisés reviennent au cours de l'été 1940, dont le maire André Néron-Bancel, auteur d'un brillant fait d'armes : le 10 juin, en tant que commandant du 1<sup>er</sup> bataillon du 614<sup>ème</sup> régiment de pionniers, il participe glorieusement à la bataille de Voreppe, qui sauve Grenoble de l'invasion allemande. Croix de guerre et chevalier de la Légion d'honneur, il redevient maire.

L'état d'esprit, qui suit ces terribles mois, est celui de l'apathie, de l'atonie, d'une population soumise et résignée. On signale bien, début juillet, une altercation au café Ponchon, près de l'église, entre deux gendarmes et un aspirant qui insulte ces derniers.

Les problèmes matériels commencent bien à devenir plus en plus prégnants : prix au marché noir, restrictions en raison de la crainte de l'hiver, rareté des marchandises et des transports. Mais aucune manifestation de mécontentement n'est perceptible en 1940.

### III. PETAINISME ET RESISTANCES (1941-1942)

Le maréchal Pétain est le « chef respecté » et vénéré. Il est le vainqueur de Verdun, une personnalité au-dessus de tout soupçon, qui s'est mise au service de la nation. Comparé aux autres hommes politiques de la Troisième République, jugés responsables en partie de la défaite, avec les chefs militaires, il jouit, de fait, d'une indéniable popularité.

#### La Légion

Chez les anciens combattants, on suit ses faits et gestes à travers l'activité de la Légion Française des Combattants, qui fédère autour du Maréchal toutes les associations d'anciens combattants.

La gendarmerie note que les anciens combattants adhèrent « spontanément » au mouvement Légionnaire et, parmi eux, aucune réaction n'est notée relative à leur rattachement au ministère de l'Intérieur. En décembre 1940, la prestation de serment organisée par les membres dirigeants de la Légion est précédée d'une réunion, occasion d'une manifestation « spontanée » de sympathie à l'égard du maréchal Pétain et de la France. Le 31 août 1941, à Monistrol, 700 légionnaires prêtent serment de fidélité à leur chef. C'est une des plus importantes réunions en Haute-Loire après Le Puy (4.000), Craponne (3.000), Yssingeaux (1.500), Langeac (1.000), et avant Pradelles (400) sur les 17.000 légionnaires dans le département. La gendarmerie locale juge l'atmosphère « très bonne » pour cette cérémonie de rassemblement légionnaire ; la population présente une attitude excellente et aucun incident ne se produit<sup>29</sup>. Mais les photos prises à cette occasion ne donnent pas l'impression d'une manifestation de masse. (*Voir ces clichés aux pages suivantes, ndlr*)

Un des principaux anciens combattants reste le maire de Monistrol, André Néron-Bancel. A la mairie et à la Légion Française des Combattants, il semble présenter un comportement de plus en plus autoritaire, proche d'une droite dure qui n'hésite pas à dénoncer publiquement ou à provoquer ses adversaires. En 1942, le préfet Robert Bach le considère comme « *un homme intelligent, actif, au courant des questions sociales agricoles* », mais « *personnalité moins pondérée et plus discutée que Monsieur Eugène Pébellier* ». Pétainiste convaincu, il est surtout hostile à la gauche<sup>30</sup>.

Les paysans sont également favorables à leur Maréchal, qui soutient l'agriculture et la « terre qui ne ment pas ». Aux Archives nationales, nous avons retrouvé un serment de fidélité des paysans. Le serment de fidélité est signé par 9001 paysans de Haute-Loire - 3,6% de la population totale -, dans 173 communes sur 267 (65% des communes de la Haute-Loire). Pour la commune de Monistrol-sur-Loire, 73 paysans le signent, soit 1,8% de la population ; 20 seulement à Sainte-Sigolène (0,6%) ; mais 82 à Beauzac, soit 4,4%. Il faudrait calculer ces proportions comparativement à la population paysanne<sup>31</sup>. Cela fait un chiffre de 175 pour le canton, à comparer au nombre des exploitations rurales donné plus haut : 350.

<sup>29</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>130, Brigade de Monistrol, Rapport du maréchal des logis-chef Régis Alphonse Solvignon, n°237/2, 23 décembre 1940 ; n°160/2, 1<sup>er</sup> septembre 1941.

*L'état d'esprit...*, op. cit., p. 46.

<sup>30</sup> . Auguste RIVET, note 33 bis, in François BOULET, « Etrangers et Juifs en Haute-Loire de 1936 à 1944 », *Cahiers de la Haute-Loire*, 1992, p. 311.

AD, 12W56, Rapport sur la commune de Monistrol sur Loire, 3 janvier 1944.

<sup>31</sup> . AN (Archives nationales, Paris), AGII 551, Haute-Loire, « Serment de fidélité de la paysannerie française à Monsieur le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat », mi-avril 1941.

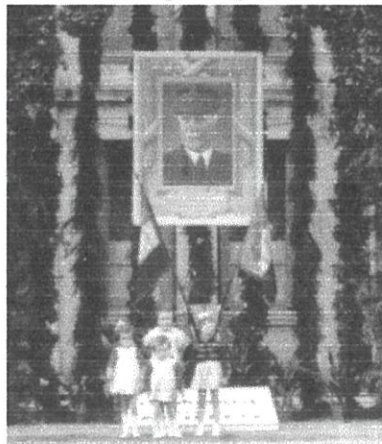
« *Paysan passionnément attaché à mon pays, à ma terre, à ma famille,*

## REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE L'ANNIVERSAIRE DE LA LEGION

(clichés d'un amateur monistrolien – tirages donnés à la Société d'Histoire par M. Rémon)



*Une sorte d'oratoire a été édifié place Néron, en « Hommage à nos morts ». Ils y sont placés sous la protection du Maréchal. Quatre toutes petites filles viennent regarder le photographe.*



*Les mêmes avec le même.*

*Soucieux de pouvoir vivre dignement en travaillant dans le cadre de justes libertés et de pouvoir y élever des enfants.*

*Convaincu que le Maréchal sauvegardera toujours en dépit des difficultés imposées par la défaite et la raréfaction des vivres, les intérêts primordiaux de la Paysannerie.*

*Résolu à contribuer au relèvement de mon pays.*

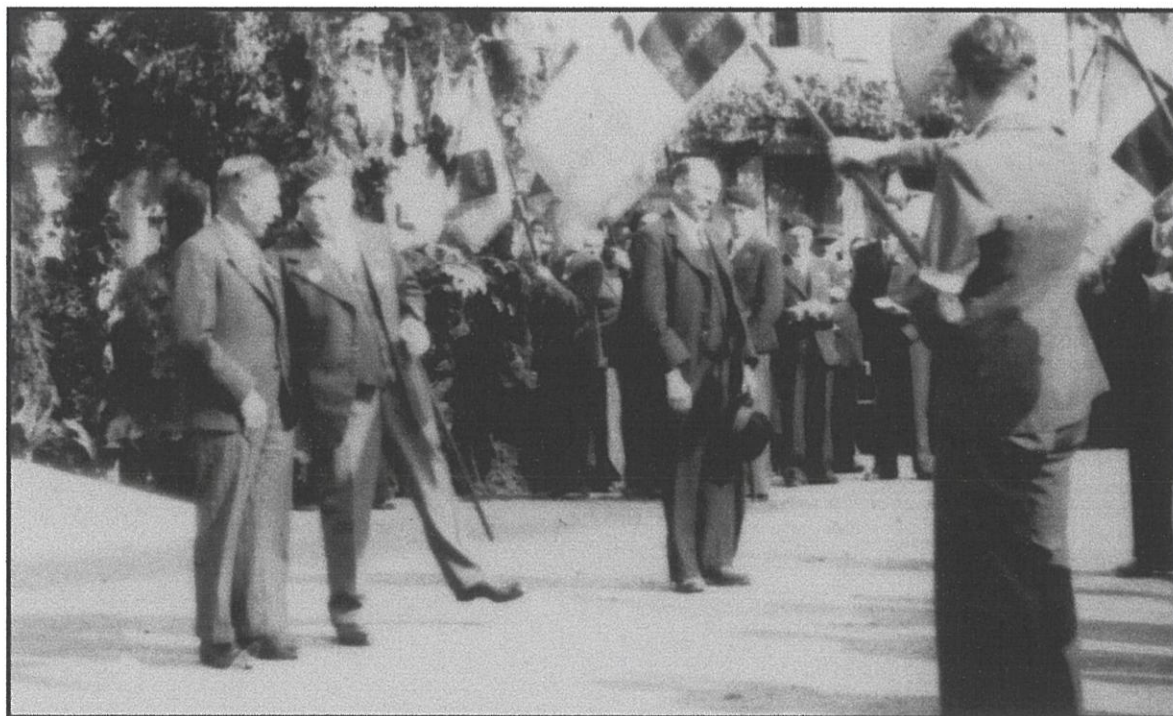
*JE JURE obéissance et fidélité à la personne du Maréchal, à son programme, à sa doctrine d'une inspiration si profondément chrétienne.*

*JE JURE de m'imposer et d'imposer autour de moi les sacrifices que comporte la situation tragique de la France et de faire des miens des Français attachés au travail de la Terre, à la prospérité de la Famille et à la grandeur de la Patrie ».*

9.001 paysans de la Haute-Loire, ou 3,6% de la population totale du département, signent ce serment. Sur les 173 communes, un tiers (60), soit plus de 10 % de la population, signe ce serment. La géographie importe moins que la sociologie profondément rurale de la commune. Les 7 communes les plus fidèles au maréchal Pétain sont Arlet (28% de signatures), Vals-le-Châtel (26%), La Chapelle Bertin (23%), La Chomette (22,9%, Desges (22,6%), Saint Arcons d'Allier (22,35%), St Privat d'Allier (21,36%).



*En présence de Georges Lamirand, secrétaire d'Etat à la Jeunesse, remise du drapeau à la Légion par le député Fulchiron. Les Anciens combattants, devenus légionnaires, portent le béret.*





*Place Néron, d'un autre angle de vue. Les officiels sont en place.*



*La fanfare, suivie des porte-drapeau des Anciens combattants devenus Légionnaires, fait son tour ville : venant de la Grand rue, elle débouche sur le Valla (on devine en haut à gauche la Vierge protectrice dans sa niche)*



*Devant le café Rousson, sur le Grand Chemin, au Carrefour. Qu'attend-on ?*



*Le soir, une sorte de chapelle ardente. Deux Légionnaires montent la garde*

## Le voyage du Maréchal au Puy

Le voyage du maréchal Pétain en Haute-Loire, le 1<sup>er</sup> mars 1941, constitue un impressionnant succès. Plusieurs délégations monistroliennes s'y rendent. Le témoignage de sifflets accompagnant le passage de son wagon-salon entre Saint-Etienne et Le Puy, nous semble invraisemblable ; mis à part un cultivateur de 30 ans de Tiranges, Jean-Michel Poncet, arrêté pour avoir fait obstruction à la Marseillaise et proféré des insultes envers le chef de l'Etat<sup>32</sup>. Au contraire, ce voyage est un moment d'unanimité rare du département, de la minorité protestante aux anciens hommes politiques, même de gauche, qui souhaitent rencontrer le maréchal Pétain. Le 9 mars, une semaine après cette rencontre, le conseil municipal décide à l'unanimité que la Nationale 88, entre la route de Sainte-Sigolène et celle de Bas, communément appelée le « Grand Chemin », depuis son ouverture en 1760, sera dénommée « avenue du maréchal Pétain ».



*Un monistrolien est allé au Puy pour applaudir le Maréchal, mais aussi pour en garder le souvenir sur photo ; le double cadrage n'est pas mal réussi.*

## Soutiens d'une politique

En ce qui concerne la nouvelle politique du gouvernement de Vichy, elle est diversement interprétée.

Certaines mesures de politique intérieure sont approuvées. Lesquelles ?

Les mesures prises contre l'alcoolisme et la suppression des apéritifs sont louées par d'aucuns, notamment les gendarmes. L'ivresse est en régression sensible, mais les restrictions sur le vin, décidées par le préfet en juin 1941, sont cruellement ressenties par tous les ouvriers des usines ou agricoles.

La politique sportive adressée à la jeunesse est impatientement attendue par les jeunes gens. Dans la région, sept associations sportives sont reconnues, quatre de jeux de boule - Monistrol, Aurec, Semène, St-Maurice -, le « Sport athlétique monistrolien » présidé par le maire, le « Groupe nautique d'Aurec », et enfin la « Monistrolienne », agréée en 1929 et présidée par le colonel de Vaux, qui souhaite une préparation morale, intellectuelle et physique de la jeunesse. Cette politique sportive se met en place au cours de l'année 1941 : ce sera le grand ensemble sportif du Monteil,

<sup>32</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingeaux, n°126/2, n°143/2, 8 et 18 mars 1941.

sur la propriété Duchamp et celle appartenant aux Hospices, pour un coût de près de 200.000 francs : plateau de 95 sur 55 mètres, ceinturé par une piste de 350 mètres, terrain de volley, basket, sautoirs et portiques. Notons, c'est important, que lors de la première fête anniversaire de la « Légion du Maréchal », le secrétaire d'Etat à la Jeunesse, Georges Lamirand, est présent à Monistrol le 31 août 1941 et donne l'impulsion décisive pour réaliser ce « terrain scolaire ».

Le régime est soutenu par l'Eglise catholique et inversement ; par exemple, les écoles libres sont davantage soutenues matériellement. Un vieux projet de la municipalité trouve dans la nouvelle alliance Etat-Eglise un aboutissement. Le Petit Séminaire, dans un état délabré, propriété de l'Etat depuis la loi de Séparation, puis de la commune, qui y a installé la mairie, est vendu au diocèse afin d'y ouvrir un établissement d'enseignement. Le 1<sup>er</sup> juin 1942, le préfet Bach transmet la décision au ministre avec avis favorable. Le chef de gouvernement accepte cette opération. La commune s'engage à libérer les locaux avant le 1<sup>er</sup> juin 1943. La mairie s'installe le 2 juillet 1943 dans une aile du groupe scolaire. Dans cette même politique favorable au catholicisme, on note que le Conseil municipal en 1941 décide de replacer le crucifix dans la salle de la justice de paix<sup>33</sup>.

Les déplacements de fonctionnaires - instituteurs, francs-maçons - ne sont pas critiqués.

Le préfet Jean-Faure nomme le nouveau maire le 18 mai 1941, qui reste André Néron-Bancel. Le conseil est réduit de 23 à 18 membres. Cinq étaient décédés : il y avait donc 18 « sortants ». Sept membres de l'ancien conseil ne sont pas renouvelés, peut-être jugés « douteux » sur le plan politique ou simplement soucieux de s'éviter un mandat à risque. Onze sont renouvelés et sept sont nouveaux. Alors que le régime prône une vision traditionaliste de la femme, il innove en nommant au conseil une femme, Mlle Marie Cuerq, buraliste, unanimement respectée.

Lors de la visite du Maréchal en Haute-Loire, les mesures appliquées aux suspects de la circonscription sont, je cite le rapport de la brigade de gendarmerie de Monistrol, « *approuvées avec satisfaction par la grande majorité de la population. Les commentaires, à ce sujet, fort nombreux et favorables à ces mesures.*

*Les individus qui en ont fait l'objet n'ont pas manifesté ouvertement leur mécontentement. Il semble que la plupart d'entre eux ont néanmoins compris qu'ils font l'objet d'une sévère surveillance, car depuis, à Aurec-sur-Loire en particulier, les rassemblements de ces individus sont beaucoup moins fréquents. »*<sup>34</sup>

Notons également l'esprit de discipline des Monistroliens en 1940. Voulu par le gouvernement, la récupération dans les mairies des armes stockées dans le ressort des brigades, donne le meilleur résultat : à Monistrol 287, contre 137 à Saint-Didier en Velay, 121 à Tence, 106 à Bas-en-Basset, 9 à Retournac ou zéro à Fay-sur-Lignon, mais il faudrait pour être plus précis calculer ce chiffre par rapport au nombre de chasseurs, voire d'anciens combattants, par commune<sup>35</sup>.

<sup>33</sup> . Renseignements de Philippe Moret, 16 août 2004.

<sup>34</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>140, n°62/2, brigade de Monistrol « rapport sur la réaction produite par les mesures appliquées aux suspects lors du voyage du Maréchal au Puy », Monistrol-sur-Loire, 22 mars 1941.

<sup>35</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingaux, n°413/2.

### Commenter ou ne pas commenter ?

Le 3 mars 1942 ont eu lieu les premiers bombardements anglais sur le territoire français, dans la région parisienne. Vichy décrète deux jours de deuil national les 7 et 8 mars. Dans les écoles, une minute de silence est prescrite par le ministre de l'Education nationale.

De son propre chef, le maire de Monistrol fait mettre en berne les drapeaux des écoles, mais surtout il prescrit aux instituteurs et institutrices de faire devant leurs élèves « *un commentaire des événements ayant motivé le deuil national* ».

Cette décision va provoquer un incident, dont André Néron-Bancel s'explique dans une lettre au préfet, datée du 9 mars :

*« J'ai tenu, non seulement à associer ma commune au deuil national par la célébration d'un office religieux auquel la Municipalité et la Légion ont assisté, mais en faisant mettre en berne les couleurs avec le cérémonial habituel dans toutes les écoles et, pour détruire les dires de la radio anglaise dont des écoliers se sont fait l'écho, j'ai prescrit à cette occasion, et d'accord avec la Légion, un commentaire sur les événements dont je vous adresse le schéma.*

*« Hier, dans l'après-midi, Monsieur l'Inspecteur primaire m'a rendu visite et a souligné poliment l'abus de pouvoir en la matière, seule l'autorité académique étant qualifiée pour prescrire semblable mesure. A son avis, les enfants doivent méconnaître les querelles de leurs parents. Mais ce n'est pas le mien : si on veut façonner les jeunes au moule de la Révolution, il faut dès l'âge scolaire lui dire la vérité sur les événements et ne pas rester dans la soi-disant neutralité dangereuse et à laquelle nombre d'instituteurs restent d'autant plus attachés qu'ils sont restés plus fidèles à l'ancien régime.*

*« J'ai tenu à vous rendre compte de cet incident et vous prie d'agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments les plus distingués. »*

Le préfet interroge l'inspecteur d'académie, qui lui répond le 24 mars, en donnant entièrement raison à son subordonné, lequel n'a pu être mu par des opinions politiques hostiles : il est « *ancien combattant et membre de la Légion française des Combattants* », ce qui « *plaide en faveur d'un esprit national que je lui ai constamment vu manifester* ».

L'inspecteur fait du reste remarquer au préfet en quoi l'initiative du maire, qu'il reconnaît avoir prise « *impulsivement* », était « *contestable* » : non seulement elle « *dépassait largement les instructions ministérielles* », mais surtout « *elle risquait, mal comprise par des exécutants maladroits ou mal intentionnés, d'aller à l'encontre du but poursuivi.* »

Voilà qui montre l'évolution de l'esprit public : des élèves répercutent ouvertement les « *dires de la radio anglaise* » ; des enseignants peuvent être « *mal intentionnés* » ; un inspecteur, même membre de la Légion du Maréchal, peut préférer le silence qui unit à l'explication qui divise ; et André Néron-Bancel n'a pas tort de croire qu'un Etat qui n'ose plus défendre publiquement sa vérité est en voie de perdre la bataille de l'opinion. L'épisode confirme son tempérament batailleur<sup>36</sup>.

<sup>36</sup>. Renseignement supplémentaire fourni par Philippe Moret. Archives du Centre culturel. François BOULET, « Le bombardement du Pecq le 3 mars 1942 et l'opinion française face aux bombardements alliés (1942-1944) », Le Pecq, Ascala, Cercle historique alpicois, 2002, 37 p.

## Le Ravitaillement

La politique gouvernementale n'est pas suivie aussi unanimement que les discours du maréchal Pétain.

D'abord, sur le plan économique, la politique dirigiste et autoritaire du régime doit pallier les nouvelles difficultés de restrictions et de rationnement. Les réquisitions et les prix fixés par le service du Ravitaillement général sont vite l'objet d'un premier mécontentement contre le gouvernement, et ses fonctionnaires jugés incapables. Dès fin 1940, les critiques se multiplient contre la fixation des prix, par exemple celui du porc, contre le fait de ne plus pouvoir vendre librement et contre toutes les restrictions sur le plan des transports ou des produits de la ferme. Une rumeur circule dès fin 1940 : des paysans cachent leurs récoltes de pommes de terre.

## Résistances

Deuxièmement, c'est surtout sur le plan de sa politique extérieure, officiellement collaboratrice, que les avis se partagent. La collaboration franco-allemande est « discutée » dit-on, « mais sans passion ». L'ordre donné par les Allemands en septembre-novembre 1940 d'expulser les réfugiés Alsaciens et Lorrains et de les renvoyer en zone occupée ou interdite, provoque une méfiance redoublée à l'égard de l'occupant. Applicable dans toute la zone sud, il y provoque un haut-le-cœur. En novembre-décembre 1940, la « collaboration franco-anglaise » semble préférable à celle franco-allemande suivie par quelques-uns. La radio anglaise est très écoutée.

Une preuve parmi d'autres : lorsque le gouvernement interdit d'écouter la radio anglaise, cette nouvelle loi de Vichy provoque l'effet exactement inverse. Les auditeurs se multiplient. Ils prétendent même, dans une argumentation paradoxale proche de l'ironie, que l'audition de la radio allemande avait été interdite pendant la guerre, parce qu'elle nous apprenait la vérité ; il en est actuellement de même pour la radio anglaise<sup>37</sup>.

Surtout, il est clairement dit en décembre 1940 que les jeunes étudiants de la circonscription de Monistrol ne sont pas partisans de cette collaboration. Le maréchal des logis précise : « *Ils s'enthousiasment au contraire à l'annonce des soi-disant faits d'armes du général de Gaulle et des revers essuyés par les armées allemandes et italiennes dont le compte-rendu est fait régulièrement par la radio anglaise.* »<sup>38</sup>

Avec le commandant régional de la légion de gendarmerie, on peut affirmer que dès décembre 1940 en Auvergne, malgré les événements de Mers-el-Kébir, Dakar, Libreville, la population marque dans une proportion de 70 à 80% ses préférences pour l'Angleterre. A Monistrol, si beaucoup de sympathies vont au maréchal Pétain, les gens suivent également le courant qui les mène, selon le sous-préfet, vers l'« *anglophilie* »<sup>39</sup>.

Les suspects de communisme sont peu nombreux, mais ils existent. Un jeune homme de 15 ans, l'italien Bruno Braccelli, inscrit en novembre 1940 un « Vive le parti communiste » sur un mur à Aurec ; il est arrêté. Les suspects de

<sup>37</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°212/2, 12 novembre 1940 ; n°237/2, 23 décembre 1940 ; 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingaux, n° 473/2, 26 novembre 1940.

<sup>38</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°237/2, 23 décembre 1940.

<sup>39</sup>. SHGN, carton n°19145, 13<sup>e</sup> Légion, Clermont-Ferrand, n°110/4, 7 décembre 1940.

communisme sont 26 à Brioude, une douzaine en moyenne, au Puy, Sainte Florine, Dunières et Retournac. Mais à Monistrol, les suspects communistes sont encore moins nombreux. Le deuxième fait imputable au communisme apparaît le 26 mai 1941, sur la chaussée à Retournac avec l'inscription : « *Le parti communiste vaincra. Doriot au poteau* ». Puis des tracts communistes sont découverts chez le curé d'Aurec le 26 juillet 1941, un mois après la déclaration de guerre de l'Allemagne contre l'U.R.S.S. La propagande communiste redouble alors : « *Vive l'Union Soviétique. Patrie des travailleurs du monde entier. Vive Staline Le père génial de tous les peuples. Libérez les communistes. A bas les tortionnaires de Vichy.* »<sup>40</sup>

Les manifestations gaullistes, si nombreuses dans les agglomérations importantes, dès fin 1940, sont très rares en Haute-Loire. Elles n'apparaissent également qu'au cours de l'été 1941. Cet été 1941, et l'automne qui suit, peuvent être considérés comme le moment de la première fracture importante entre l'opinion et le gouvernement, tant sur le plan économique que sur celui la politique internationale. Les premières inscriptions de V surmontés d'une croix de Lorraine à Monistrol sont découvertes le 1<sup>er</sup> juillet 1941 ; elles ont été réalisées dans la nuit du 30 juin au 1<sup>er</sup> juillet. Premières inscriptions également à Langeac le 24 mai, à Brioude le 5 juin, et au Chambon seulement le 30 août suivant, suite à une campagne de propagande dirigée de la radio de Londres.

### L'anglophilie

Le commandant régional de la légion de Clermont donne une explication à cette toute nouvelle influence anglophile et gaulliste en Haute-Loire. Tout au long de l'été, cette « propagande » s'est atténuée dans le département de la Loire : les vacances dispersent le milieu dissident stéphanois. La plupart de ces gens quittent leur résidence pour la région Est de la Haute-Loire, où beaucoup possèdent des propriétés. Au Chambon-sur-Lignon, à Tence, à Montfaucon, mais on peut y ajouter Aurec et Monistrol, où tous ces estivants se retrouvent, on rencontre de nombreux porteurs de Croix de Lorraine, et la propagande y est intense<sup>41</sup>.

Cette propagande gaulliste ou anglophile semble gagner de l'influence. La brigade de Dunières signale en novembre 1941 le nombre de « bobards » qui circulent dans la population ; le « gaullisme » existe, mais ne se manifeste pas ouvertement. Fin 1941 et début 1942, on sent nettement une désaffection pour la politique gouvernementale ; elle ne permet pas aux prisonniers de revenir.

Pierre Laval, qui revient au pouvoir en avril 1942, est jugé comme un homme politique de la Troisième République, peu crédible sur le plan patriotique. Il va accentuer la politique de collaboration. Son projet de « relève » - un prisonnier contre trois ouvriers - est accueilli un court moment avec satisfaction. Vite, il apparaît comme une duperie de la part de l'ennemi. La propagande gouvernementale autour de la « Charte du Travail », début 1942, ne suscite aucun intérêt. Le procès de Riom des hommes politiques, responsables de la guerre, paraît embrouillé et difficile à déterminer. L'opinion locale, face aux passages assez fréquents d'avions anglais au-dessus de Monistrol-sur-Loire au printemps 1942, qui peuvent laisser supposer un prochain bombardement de l'usine électrique par les Anglais, montre une attitude

<sup>40</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>140, n°147/2, 6 juillet 1941.

<sup>41</sup>. SHGN, carton n°19145, 13e Légion, Clermont-Ferrand, 31 juillet et 1<sup>er</sup> septembre 1941, n°44/4 et 49/4.  
AD, 12W56, Rapport sur la commune de Monistrol sur Loire, 3 janvier 1944.

paradoxe, suite aux dangers vécus le 18 juin 1940. Ces attaques sur de possibles cibles travaillant pour les Allemands, malgré la possibilité de victimes, sont jugées comme une « chose normale ». Le repli des armées allemandes sur le front russe reconforte les esprits. On souhaite que ce repli mène à la capitulation. En novembre 1942, lors du débarquement des troupes anglo-américaines en Afrique du Nord, les populations se montrent satisfaites et « nettement gaullistes »<sup>42</sup>.

Quant aux Monistroliens, un premier noyau se forme d'irréductibles contre la politique du gouvernement. Ils ne sont pas nombreux entre 1940 et 1942. Ces premiers engagés de la Résistance sont tous bien connus comme de gauche : Camille Pernel, hôtelier de l'hôtel des Voyageurs, le garagiste de la rue Nationale Alphonse Fourgon, fondateur de la cellule communiste de Monistrol en 1937, le menuisier Fongellaz et l'entrepreneur de transports Soulier, tous les deux communistes d'avant-guerre, et enfin le contrôleur des contributions directes Dufour. L'hôtel Pernel est le rendez-vous de tous les anti-pétainistes, au vu et au su de tous les curieux et, surtout, des adversaires politiques<sup>43</sup>.

La Légion Française des Combattants perd de l'ampleur en 1942. Jugée trop à droite ou à l'extrême droite, portée aux dénonciations, elle perd du crédit et se perd dans critiques et polémiques. Le Service d'Ordre Légionnaire de 1942 apparaît trop violent, proche des mouvements paramilitaires allemands ou italiens. Il est représenté à Aurec par un jeune homme qui essaye d'enrôler la jeunesse. En 1943, les légionnaires n'ont plus beaucoup d'activités, sinon d'assistance sociale ; la section de Sainte-Sigolène, par exemple, la plus active du canton entre 1940 et 1942, devient inexistante en 1943 et son président veut démissionner<sup>44</sup>.

Fin novembre 1942, l'occupation allemande en Haute-Loire dissipe un peu plus les malentendus ou les ambiguïtés sur la politique gouvernementale collaboratrice, mais en partie seulement. Les Allemands n'apparaissent dans la région que pour réaliser, auprès de paysans peu scrupuleux, des affaires d'ordre alimentaire, par le marché noir. Le problème du cantonnement de 400 soldats allemands au Petit séminaire est évoqué, sans suite<sup>45</sup>.

Le préfet Bach offre une source essentielle pour connaître l'état d'esprit local : ses rapports de visites cantonales. Sa visite du canton de Monistrol le 5 septembre 1941, puis celles des cantons environnant en juin 1942, montrent quelques doutes patriotiques sur cette politique gouvernementale.<sup>46</sup>

<sup>42</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>136, brigade de Dunières, N°28/4, 36/4, 4/4, 26-27-28/4, 32/4, 34/4, 37/4, 52/4, 169/4, 18 novembre, 13 décembre 1941, 10 janvier 1942, 11, 13 et 19 mars 1942, 11, 13, 18 avril 1942, 11 mai 1942, 11 novembre 1942.

<sup>43</sup> . Philippe MORET, « Petite chronologie », *op. cit.*

<sup>44</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>197, brigade de Sainte-Sigolène, n°33/4, 15 septembre 1943.

<sup>45</sup> . AD, 562W28, Rapport du maire, 20 janvier 1943.

<sup>46</sup> . AN, F 1cIII 1162, Rapport du préfet, 6 juillet 1942.

#### IV. « TOURISME ALIMENTAIRE » ET ZIZANIES LOCALES

Le chômage augmente en 1940 et début 1941. La région de Monistrol regroupe 570 ouvriers avant la guerre, et 530 fin 1940. A Aurec, l'usine de caoutchouc ne peut conserver début 1941 que la moitié du personnel. Dans l'industrie de métaux, spécialement la boulonnerie-quincaillerie de Monistrol, on doit réduire les heures de travail par suite du manque de matières premières. Même raison dans l'industrie de la passementerie ou fabrique de rubans de velours et tissus électriques de Saint-Didier-en-Velay, Bas-en-Basset et Monistrol-sur-Loire : travail réduit à 26 heures par semaine.

##### La chance des ouvriers-paysans

Le préfet Bach précise cependant que ce chômage partiel est compensé par le fait que beaucoup d'ouvriers possèdent maison et jardin et que nombre de familles tirent partie des travaux agricoles. Nous n'insisterons jamais assez sur cette condition socio-économique favorable sous l'occupation : le statut d'ouvrier-paysan est une chance dans un régime de pénurie. Mais on est loin du profit de guerre. Aussi le préfet ajoute, lucide : « *Toutefois les économies s'épuisent* ». Le maréchal des logis de Monistrol note qu'une centaine de femmes sont réduites au chômage, mais pour la plupart, les travaux de la terre les occuperont chez elles. L'inspection de la brigade de Dunières prouve que la plupart des ouvriers de la région possèdent des attaches agricoles fortes : ils préfèrent cultiver un peu de terrain que de s'engager dans l'armée d'armistice, voire par la suite partir en Allemagne<sup>47</sup>.

Les difficultés alimentaires ne sont pas vécues à la campagne, qui vit une certaine prospérité de ce point de vue, mais dans les bourgs à la périphérie de Saint-Etienne : produits laitiers, lait, fromage, beurre, légumes frais peuvent manquer ; problèmes des tickets non honorés. Les marchandises du commerce - épicerie, mercerie, moyens de transport -, se raréfient. Dès le 2 avril 1941, le préfet André Jean-Faure écrit dans son rapport que les mesures de rationnement sont supportées sans difficultés sérieuses, sauf dans cette périphérie du département, vers la Loire, où, et c'est un fait nouveau, les habitants de l'agglomération stéphanoise viennent en très grand nombre s'approvisionner, apportant une « *perturbation sérieuse* ». Ce renseignement est de première source puisqu'il ajoute : « *C'est ce qui m'a été signalé notamment dimanche dernier au cours de la tournée que j'ai faite dans deux cantons limitrophes : Saint-Didier-en-Velay et Monistrol-sur-Loire* ».

Le phénomène économique hebdomadaire est perçu dès juin 1941 par le lieutenant de gendarmerie Alfred Morel d'Yssingaux : 1.000 à 2.000 habitants de la Loire, chaque semaine, se ravitaillent en Haute-Loire, emportant chacun une livre de beurre, douze oeufs, 250 grammes de viande, quelques kilogrammes de pommes de terre, soit dix kilogrammes par personne, 20.000 kilogrammes de marchandises qui sortent du département par semaine. Mais le phénomène s'amplifie lors des vacances dominicales ou estivales<sup>48</sup>.

<sup>47</sup>. AN, F 1cIII 1162, Rapport du préfet envoyé à l'amiral de la Flotte, secrétaire d'Etat, ministre de l'Intérieur, 2 avril 1941.

SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°238/2, 24 décembre 1940.

SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingaux, n°282/2, 1<sup>er</sup> juillet 1941, Inspection de la brigade de Dunières.

<sup>48</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingaux, n°256/2, 9 juin 1941.

## Un développement alarmant

Ce phénomène de « tourisme alimentaire » devient alarmant au cours du premier été, en 1941. Le commandant de la compagnie départementale et le préfet de la Haute-Loire mettent en garde contre ces « estivants alimentaires » le 3 octobre 1941, qui présentent toute la spécificité de la vie économique de notre secteur remarquable à l'échelle départementale et même régionale<sup>49</sup>.

Les délits se multiplient à partir du printemps 1941, avec des vols ou maraudages de jour comme de nuit et des trafics au marché noir.

Les trois premières grosses affaires de marché noir du département en 1941 se situent dans le voisinage : Tence - abattage de porcs avec 23 inculpés, dont 20 cultivateurs, six stéphanois<sup>50</sup>, Yssingaux et Saint-Didier en Velay.

A Aurec, centre d'estivage, envahi par de nouveaux villégiateurs et touristes, à proximité de la Loire, « *refuge de nombreux interdits de séjour* », la saison estivale commence très tôt en 1941. Les gendarmes de Monistrol ne sont pas assez efficaces, lorsque Aurec passe de 2.500 habitants (population essentiellement agricole et 360 ouvriers dans quatre usines : caoutchouc-mousse, teinturerie, outillage de précision) au double, avec l'arrivée de petits rentiers et fonctionnaires stéphanois et surtout 28 étrangers et 23 suspects. Fin 1941, le nombre de vols s'élève à 34 ; onze arrestations sont signalées. Les vols sont tels qu'en septembre 1941, la gendarmerie de Monistrol obtient un poste périodique de gendarme pour l'été 1942, entre le 15 juin et le 15 octobre. On assiste à deux vols retentissants, estimés à 50.000 francs, en ripaille et linges, dans deux villas au cours de la nuit des 1<sup>er</sup> et 2 février 1942 à Aurec et Semène. Les gendarmes de Monistrol retrouvent les voleurs, deux frères, à Firminy et au Chambon-Feugerolles dans la Loire.

Enfin, le coût de la vie y est particulièrement élevé. Dans cette commune touristique, le marché noir est généralisé, d'où des prix jugés excessifs, même pour les gendarmes saisonniers en ce qui concerne le logement ou les repas. A bien des points de vue, nous pouvons comparer le « tourisme » à Aurec, à celui du Chambon-sur-Lignon, deux communes à la population semblable, multipliant l'été par deux, voire par quatre, avec les réfugiés-touristes (6.000 à 10.000 pour le Chambon), d'où le projet parallèle de création dans ces deux cités d'un poste périodique de surveillance de la gendarmerie ou de la police entre juin et septembre. Mais la vie économique clandestine, pour les habitants comme pour les réfugiés, semble plus dure à Aurec qu'au Chambon : en juillet 1943, une pétition signée par 80 ou 100 mères de famille de ce bourg demande une distribution de pommes de terre, légumes, et pâtes, car elles n'ont rien reçu depuis deux mois<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> . SHGN, carton n°19145, 13<sup>e</sup> Légion, R/4, Clermont-Ferrand, 1<sup>er</sup> octobre 1941.

<sup>50</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingaux, n°186/2, 18 avril 1941 ; 43<sup>E</sup>72, n°25/2, 10 janvier 1944, « Travail sur un cas concret proposé pour l'insertion au bulletin mensuel ».

<sup>51</sup> . *L'état d'esprit...*, op. cit., p. 93-94.

AD, 562W51, dossier « création de poste à la gendarmerie d'Aurec-sur-Loire, 1941-1942 ». Extrait du registre des délibérations du conseil municipal, maire Bouvard, 4 février 1942.

SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°168/2, 6 septembre 1941 ; n°31/2, 10 février 1942 ; n°41/2, 18 février 1942 ; n°44/2, 48/2, 20 et 24 février 1942.

SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingaux, n°307/2, 26 juillet 1941, 43<sup>E</sup>72, n°741/2, 19 octobre 1943, pour la commune d'Aurec-sur-Loire ; n°688/2, 19 octobre 1942, n°705/2, 27 octobre 1942, n°750/2, 27 novembre 1942, pour la commune du Chambon-sur-Lignon.

SHGN, 43<sup>E</sup>87, poste d'Aurec-sur-Loire, 12 juillet 1943.

La population du département augmente de 25 % dans l'été 1941 (60.000) et de 50 % dans l'été 1942 (120.000). Cette nouvelle forme de tourisme alimentaire qui touche essentiellement cette région nord-est périphérique de Saint-Etienne ne passe pas inaperçue : de nouveaux liens villes-campagnes, parfois âpres, sont créés à la belle saison, avec en prévision les colis familiaux pour l'hiver.

### Le marché noir, « d'une façon scandaleuse »

En novembre 1941, la saisie de trois colis à la gare de Bas-Monistrol, provenant du train Le Puy-St-Etienne, nous instruit sur ce petit trafic de la Haute-Loire vers le bas-pays stéphanois. Dans le premier colis, nous trouvons deux kilogrammes de beurre, 350 grammes d'orge perlé, 9 kilogrammes de pommes de terre ; dans le deuxième, 20 kilogrammes de lentilles ; dans le troisième enfin, 3 kilogrammes 500 d'orge, 3 kilogrammes de lentilles, 3 kilogrammes, 500 de gesses et 150 grammes de saucisses<sup>52</sup>.

L'« institution » du marché noir rend irréaliste l'organisation du Ravitaillement général. Il se met en place deux sortes de Ravitaillement, celui qui est légal, avec cartes et tickets de plus en plus faux ou inexistantes, et celui que chacun se procure par ses propres moyens.

Le sous-préfet d'Yssingeaux écrit fin 1943 : « *Les paysans continuent à pratiquer d'une façon scandaleuse le marché noir.* » Il détaille la situation dans un autre rapport un peu postérieur au début 1944 : « *Dans ce pays, composé essentiellement d'agriculteurs et de commerçants, cette manière de procéder paraît aux gens bien trop logique et bien trop facile pour qu'ils l'abandonnent.*

« *Dans la région, semi-agricole, semi-industrielle, qui touche la frontière de la Loire, il n'en va pas de même par suite de la proximité des centres ouvriers, ces derniers n'ayant pas toujours de quoi se nourrir au marché noir. C'est ainsi que les communes d'Aurec-sur-Loire, de Monistrol-sur-Loire, de Dunières, de Sainte-Sigolène, de Pont-Salomon, trouvent plus que toutes autres des difficultés à se ravitailler et ne cessent de demander à être considérées comme centres urbains, afin d'obtenir, par des distributions, une compensation des produits qu'elles ne peuvent trouver à la ferme. De jour en jour, cette situation s'aggrave et une solution devrait y être portée afin que ne devienne trop aigu l'antagonisme qui se crée ainsi entre l'usine et les champs.* »<sup>53</sup>

Cette arrivée de population supplémentaire, accompagnée d'un développement du marché noir, multiplie zizanies, jalousies et polémiques locales : l'atmosphère devient plus dure et âpre, avec les dénonciations. Comme l'a dit avec brio Georges Pompidou le 21 septembre 1972, ces années 1941-1943 sont « *ces temps où les Français ne s'aimaient pas, s'entredéchiraient et même s'entretuaient* ».

Parmi les « affaires » ou rumeurs monistroliennes, citons par exemple les bouchers monistroliens hostiles au boucher d'une commune voisine, qui vendrait davantage de viande sans exiger les tickets en rapport avec le poids correspondant. Rumeurs aussi sur les agissements commerciaux d'un marchand de mercerie à Pont-de-Lignon : sa vente de cotons, de lainages, de pantoufles est dénoncée. On en parle dans le journal, mais l'enquête de gendarmerie ne constate rien<sup>54</sup>.

<sup>52</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°234/2, 28 novembre 1941.

<sup>53</sup>. AD, 12W15, Rapport du sous-préfet d'Yssingeaux, 31 août 1943 ; 12W38, Rapport du sous-préfet d'Yssingeaux, 29 avril 1944. Chapitre I, « Questions concernant le ravitaillement ».

<sup>54</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>140, brigade de Monistrol, n°84/2, 21 avril 1941. *La Tribune*, 20 avril 1941.

En avril 1941, une personne, voulant garder l'anonymat, déclare aux gendarmes que deux membres de familles notables, par ailleurs connus pour leur militantisme pétainiste, exercent un trafic de quartier de viande d'agneau. Un article paraît dans *La Tribune* à ce propos le 20 avril. En fait, ces deux personnes ont échangé, ce jour-là, ce quartier de viande pour le remettre au Comité local du Secours National. Mais le dénonciateur n'a vu que la viande et son imagination a conclu à un trafic.

Le 22 août 1943, c'est le maire qui écrit au préfet pour signaler le marché noir d'un Juif polonais.

Même les gendarmes sont parfois suspects. Par une lettre anonyme, ceux de Monistrol, Sainte-Sigolène, Saint-Didier sont accusés de faire du commerce avec les paysans, sans tickets. L'enquête menée par le lieutenant de gendarmerie d'Yssingeaux ne donne aucun résultat<sup>55</sup>.

Enfin, les paysans sont accusés par les populations des bourgs, fonctionnaires, ouvriers et artisans, enfants ou personnes âgées d'égoïsme, d'âpreté au gain, de vouloir vendre au prix fort sans être arrêtés. Ils apportent avec de plus en plus de mauvaise volonté leur contribution de beurre, œufs, volailles et lait au Ravitaillement général : 590 tonnes de pommes de terre sont apportées en 1940, 58 en 1944 ; 1.750 bovins sont remis en 1940, 900 en 1943. Aucune distribution de matière grasse n'est possible à Sainte-Sigolène entre novembre 1943 et janvier 1944. Le 4 janvier 1944, les ménagères manifestent auprès du maire. Les petites provisions de légumes secs et de pommes de terre, grâce aux jardins des particuliers, s'épuisent et bon nombre d'habitants souffrent de la faim en mars 1944.



*Cérémonie sur le thème de la Solidarité.  
Prise d'armes avec la brigade au complet et les sapeurs-pompiers. Date indéterminée.*

Inversement, les paysans se plaignent des fonctionnaires de la ville et du Ravitaillement général, de la paperasserie, des amendes, des produits qu'ils n'obtiennent pas et de la sécheresse qui détruit le fourrage. Pourtant, des fortunes paysannes, sous forme de numéraire caché dans les fermes, s'édifient grâce au marché noir. Une mauvaise conscience même naît chez les paysans à cause de cette prospérité matérielle. Les agressions à main armée de 1944 du maquis s'attaquent quelquefois à

<sup>55</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>79, section d'Yssingeaux, n°167/2, 27 mars 1941.

ces fortunes paysannes parfois douteuses et de notoriété publique ; les paysans alors refusent de porter plainte, de peur, disent-ils, de s'attirer des représailles de la part des voleurs. Le maréchal des logis de Vorey n'y croit pas : « *La vérité est cependant tout autre à n'en pas douter ; tous ces volés contents ont plus ou moins « trafiqué » avec des produits rationnés ; aussi redoutent-ils que leurs agissements soient dévoilés par ceux-là même qu'ils auraient fait arrêter. Il ne s'agit cependant que de vols peu graves et la rumeur publique se plaît à dire que ces vols ne sont que « justice ».* Inversement, voir un trafiquant cultivateur notoire arrêté puis libéré peu de temps après provoque des rancœurs ; la réaction est immédiate : « *Puisque l'on s'en tire à si bon compte en faisant du marché noir, il n'y a pas raison de se gêner, et à l'avenir nous ne livrerons plus rien au Ravitaillement mais au marché noir* ». Les menaces sont plus violentes à partir de septembre 1943, contre les « affameurs », auxquels on annonce « *l'heure du pilori... proche* »<sup>56</sup>.

## V. ETRANGERS ET JUIFS

### Les étrangers : repartis, intégrés, sous surveillance

Fin 1940, dans l'arrondissement d'Yssingeaux, le nombre des étrangers s'élève à plus de 700. La principale colonie se trouve à Tence avec un camp d'Allemands, et surtout à Monistrol sur Loire (177), soit 4,4 % de la population au maximum.

Les Italiens évacués de Lorraine en mai y retournent avec les réfugiés français. Ils sont rapatriés dès la fin 1940. D'autres étrangers sont envoyés au « camp de concentration » d'Agde. Au cours de l'année 1941, le nombre des étrangers se réduit considérablement, divisé par deux, autour de 60-70<sup>57</sup>.

Entre 1940 et 1943, les brigades de gendarmerie de Monistrol, de Vorey répètent que les étrangers se comportent bien, sont « *en bons termes avec les gens du pays* », font preuve d'un « *bon esprit* », surtout ceux du Groupement de Travailleurs Etrangers (G.T.E.) n°190, dont la portion centrale se trouve à La Voûte-sur-Loire.

La raison de cette bienveillance est essentiellement économique et morale. Les étrangers se sentent surveillés et sont intégrés dans le pays ; la main d'œuvre prisonnière de guerre peut être remplacée par les Italiens, les Espagnols, les Polonais. L'étranger peut devenir utile pour l'économie.

### Les Juifs : statistiques et rafles

Les recensements des Juifs nous font au moins mieux connaître ces étrangers alors plus qu'étrangers, parce qu'ils sont juifs.

<sup>56</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>197, brigade de Sainte-Sigolène, n°33/4, 36/4, 52/4, 1/4, 7/4, 15 septembre, 16 octobre et 17 décembre 1943, 16 janvier, 23 mars 1944.

SHGN, 43<sup>E</sup>203, brigade de Vorey, n°2/4, 15/4, 21/4, 22/4, 18 février, 18 mai, 17 septembre, 17 octobre 1943.

<sup>57</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>78, section d'Yssingeaux, n°493/2, état numérique des étrangers, 7 décembre 1942.

1941, Le Puy, 21.660 hab. et 283 étrangers dont 36 Polonais et 21 Juifs polonais ; département 245.271, 1806 étrangers 0,74%.

En 1941, on note 5 Juifs étrangers (surtout polonais), puis 2 Juifs polonais fin 1942 et même 1 en 1943, à Monistrol-sur-Loire <sup>58</sup>. Nous pouvons préciser l'existence de neuf Juifs étrangers, réfugiés dans la commune.

Goldberg née Isser Ruchla, née le 29/10/1906 à Wierzmich, sans profession ;

Gold Mordka, né le 17/2/1896 à Bendzin, sans profession (on apprendra plus tard qu'il a trouvé un emploi de chauffeur de four chez Martouret) ;

Gold née Hutter Itta, née le 8/11/1902 à Lancut, sans profession ;

Kac Marc, né le 20/9/1905 à Vilno, sans profession.

Steinberg née Bergman Paula, née le 8/4/1896 à Tarnow, sans profession ; elle obtient un sauf-conduit de la brigade de Monistrol en juillet 1943 pour chercher son fils, qui a quitté le domicile paternel<sup>59</sup>.

Des Juifs étrangers arrivent à s'intégrer remarquablement dans le pays, notamment par le biais de leur expérience professionnelle dans le monde textile ou industriel.

Steinberg Maks, certainement époux de Paula Steinberg, subit une « *surveillance spéciale* » de la gendarmerie, qui nous permet de mieux le connaître. Il réside place Maréchal de Vaux, à la maison Romeyer. Il ne perçoit pas d'allocation de réfugiés et ne travaille pas, mais il touche de nombreux mandats-postaux en provenance des Acéries de Micheville en Lorraine où il travaillait pendant la guerre 1939-1940, soit des assurances sociales, soit encore de l'Union Générale des Israélites de France. Il reçoit 800 francs par mois de cette dernière association. Réfugié de Villerupt en Meurthe-et-Moselle, il est marié et père de trois enfants, dont les deux plus jeunes sont de nationalité française. Son premier fils, Isi, âgé de 19 ans, est employé aux établissements Bouchardon de Monistrol du 21 mars au 15 août 1942 ; le second Rodolphe, 17 ans, est employé comme manœuvre sur un chantier des Ponts et chaussées. Pour le gendarme, Steinberg ne se livre à aucun trafic. Maks Steinberg, avec un emploi, se trouve toujours place Maréchal de Vaux après la Libération<sup>60</sup>.

Musak Abraham, polonais, fabricant de bretelles au 113 rue du Temple (Paris, 3<sup>ème</sup> arrondissement), arrive à Monistrol début novembre 1941. Le préfet demande une enquête en mai 1942. Il loge à l'hôtel Crouzet et l'hôtelier déclare pouvoir héberger ce Polonais. Il s'occupe également de ses affaires en rendant visite à des fournisseurs en tissus élastiques de la région, notamment Marcel Berthois, fabricant à Monistrol. La gendarmerie conclut que Musak présente toutes garanties au point de vue conduite, moralité, attitude nationale et gouvernementale<sup>61</sup>.

Quant aux Juifs français, ils semblent peu nombreux dans la région : deux à Monistrol. Peut-être s'agit-il de M. et Mme Gaston, juifs venus de Paris où ils tenaient boutiques dans le Sentier, et qui louent pendant l'été 42 une chambre d'hôte dans la

<sup>58</sup>. AD, R 6483.

<sup>59</sup>. AD, R 6483 (2), Liste par nationalité des Israélites étrangers résidant dans le département de la Haute-Loire à la date du 1/10/1941, date surchargée 1/10/1944 (?). SHGN, 43<sup>E</sup>81, section d'Yssingeaux, n°513/2, 29 juillet 1943.

<sup>60</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>141, brigade de Monistrol, n°285/2, 8 septembre 1942 ; 43<sup>E</sup>132, n°112/2, 23 mars 1945.

<sup>61</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>141, brigade de Monistrol, n°160/2, 15 mai 1942.

maison Clémenson : un jour, à une date non précisée, ils ont dit, « *nous devons partir* » et ils sont partis, sans dire où et sans qu'on leur pose de question<sup>62</sup>.

Nous trouvons aussi deux Juifs français à Bas-en-Basset - peut-être venus de Marseille en 1941 ? -, un à Sainte-Sigolène, un à Retournac (ayant satisfait aux prescriptions de la loi du 11 décembre 1942 : inscription « Juif »). Il faut comparer avec Le Puy : 157 en mai 1941, 76 familles).

La rafle visant les Juifs étrangers des 25 et 26 août 1942 ne donne aucun résultat à Monistrol, pas plus que dans les autres brigades territoriales de la section d'Yssingeaux. Dès le 21 août, le maréchal des logis Solvignon rend compte par télégramme : « *Aucun Israélite résidant dans le ressort de la brigade ne remplit conditions prévues dans votre télégramme du 19 Août 1942* ». Ce qui semble absolument faux. Deux raisons pour cet échec de la rafle peuvent être avancées. D'une part, les Juifs ont été avertis, ne serait-ce que par la radio de Londres, et certains se sont enfuis. D'autre part, la gendarmerie locale ne montre pas, pour le moins, un grand zèle pour pourchasser les Juifs du canton ; elle dépense cependant 10 litres d'essence pour la recherche de ces Juifs étrangers, en vain. De même, lors des opérations de ramassage des étrangers les 12 et 13 avril 1943, la brigade de Monistrol, comme celles motorisées d'Yssingeaux, de Fay-sur-Lignon et Tence, aucun résultat<sup>63</sup>.

Lors de la rafle de février 1943, un Juif polonais, sans que l'on sache exactement son nom, est arrêté à Monistrol, de même un à Retournac, et trois à Vorey, deux au Chambon, six à Tence. Nous ne savons pas le nombre de Juifs étrangers déportés, après criblage au Puy, ce jour-là, parmi les 55 arrêtés dans le département<sup>64</sup>.

Nous n'avons pas trouvé dans les sources de gestes caractérisés d'antisémitisme actif, comme de prosémitisme ; le refuge juif demande la discrétion, avant toute chose. De fait, au couvent des Ursulines, deux petites filles arrivent un jour de 1943. Elles sont secourues et prises en charge dans la plus grande discrétion, à travers un engagement courageux durant les deux années 1943-1944. Notons aussi que la brigade de gendarmerie de Vorey, négligente pour les rafles, prévient les Juifs par un signe distinctif - une croix sur la porte - lorsqu'ils doit être procédé à des arrestations<sup>65</sup>.

## VI. S.T.O. ET MAQUIS

Avant même la loi sur le Service du Travail Obligatoire du 16 février 1943, la Relève - trois ouvriers contre un prisonnier -, un temps admise par la population paysanne, choque profondément le pays.

<sup>62</sup>. Témoignage recueilli par Philippe Moret. Joseph et Hortense Gaston sont nés, lui en 1878 à Nancy, elle en 1882 à Metz. Leur dernière adresse était à Lyon. Ils sont arrivés à Monistrol le 1<sup>er</sup> juillet 1942.

<sup>63</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>141, brigade de Monistrol, n°291 et 296/2, 11 et 19 septembre 1942.  
SHGN, 43<sup>E</sup>81, section d'Yssingeaux n°581/2, 27 août 1942, n°598/2, 3 septembre 1942.

<sup>64</sup>. AD, R 6483 (2).

<sup>65</sup>. Renseignement recueillis auprès de sœur Marie de la Trinité.  
. SHGN, 43<sup>E</sup>203, brigade de Vorey, n°9/4, 23 décembre 1944.

## Hostilité à la « Relève »

La loi de septembre 1942 sur la Relève « obligatoire » des ouvriers provoque le premier mécontentement, très sensible à partir de janvier 1943. Dès les premiers passages des trains emportant les requis de la Relève « obligatoire », aux gares de Pont-de-Lignon, Bas-Monistrol, Aurec, le 6 janvier 1943, les esprits s'échauffent et se révoltent. C'est une des révoltes les plus précoces de France. Le train des requis à Bas-Monistrol prend quelques minutes de retard : un requis s'empare de la lanterne d'un employé du PLM et l'accroche dans son compartiment sous prétexte que les wagons ne sont pas éclairés. On chanterait *l'Internationale* à Pont-de-Lignon. Des légendes circulent dans le secteur à la suite de ce difficile départ : la voie serait gardée par la police ; à Retournac et à Monistrol, les femmes se seraient mises au travers des voies pour empêcher le départ. Des ballots de tracts apparaissent à Beauzac et à Sainte-Sigolène le 17 janvier 1943. Les 13 et 20 janvier, le 12 février, le 5 mars, les trains des requis sont mieux surveillés par les services d'ordre dans les gares traversées : Chamalières, Retournac, Beauzac, Pont de Lignon, Bas-Monistrol, Aurec, Semène. Le 16 janvier 1943, 17 ouvriers à Monistrol, 14 à Saint-Didier, trois à Dunières, un à Bas, un à Fay-sur-Lignon et un à Rosières sont assignés à partir par le convoi du 20 janvier. C'est dans cette atmosphère d'hostilité affichée à la Relève que le 3 mars 1943, lors de la première visite médicale des jeunes hommes des classes 1920-1921-1922, requis pour le STO, l'esprit « réfractaire » du secteur, notamment à travers un défilé patriotique à Yssingeaux, s'impose, quasi-unanime. A Dunières, les affiches du portrait du maréchal Pétain sont lacérées<sup>66</sup>.

Au cours de l'été 1943, l'opposition est généralisée contre ce STO, même de la part des milieux de droite, des notables conservateurs ou des « légionnaires ». Estimée auparavant, la gendarmerie, qui doit assigner les jeunes gens puis rechercher les jeunes gens réfractaires, devient la « bête noire » ou « l'épouvantail » dans le département ; on nourrit une haine et une méchanceté contre elle, dont témoigne le maréchal des logis de Dunières. Mais à l'automne 1943, la gendarmerie est à nouveau respectée et considéré pour son « tact » et sa « circonspection », évitant toutes tracasseries inutiles, c'est-à-dire de plus en plus passive<sup>67</sup>.

La région de Monistrol n'est pas la plus « réfractaire » de la Haute-Loire ; c'est l'enclave protestante qui manifeste le plus fortement cet esprit de refus. Sur 20 défaillants ou « réfractaires » au STO de l'Yssingelais lors des 7 et 12 mai 1943, huit sont originaires de la région protestante, deux de Monistrol, deux de Montfaucon, et un dans chacune des sept autres communes. Mais cela n'empêche pas le Service du Travail Obligatoire de se développer, notamment entre mars et juin 1943. Monistrol compte à la fin de la guerre 107 déportés du travail dans les camps allemands.

<sup>66</sup> . *L'état d'esprit en Haute-Loire (1940-1944)...*, op. cit., p. 219-220.

SHGN, 43<sup>E</sup>81, section d'Yssingeaux, n°26/2, 12 janvier 1943, n°34/2, 13 janvier 1943, n°51/2, 17 janvier 1943.

SHGN, 43<sup>E</sup>137, brigade de Dunières, n°12/4, 17 mars 1943.

<sup>67</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>87, poste d'Aurec-sur-Loire, 18 septembre 1942.

AD 12W14, Rapport de la compagnie de gendarmerie, Le Puy, 26 juin 1943.

SHGN, 43<sup>E</sup>137, brigade de Dunières, n°23/4, n°31/4, 19 juin et 8 septembre 1943.

François BOULET, « Les gendarmes français dans les pays de maquis 1943-1944 » in *Les sociétés, la guerre et la paix de 1911 à 1946*, Paris, Editions du Temps, 2003, p. 334-339, chapitre « La montée d'une gendarmophobie forte (janvier-septembre 1943) ».

*L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944...*, op. cit., p. 229.

Quant aux opérations de rafles réalisées par la gendarmerie en 1943 - 12 juin (2 arrestations), 23 juin (2 autres), 9-10 juillet (aucune), 14 septembre avec la Garde (aucune), 7 octobre par des GMR et la gendarmerie -, elles ne touchent pas la région de Monistrol proprement dite, mais plutôt la région du Lizieux et la forêt du Meygal, avec des résultats très médiocres, puis insignifiants à partir d'août 1943.

Il faut donc constater que la majorité des jeunes concernés a obéi au début de l'application de la loi, sans pouvoir préciser les chiffres absolus des départs. Une des raisons de cette discipline du départ envers cette loi pourtant haïe du STO a été émise. Le clergé est hostile, comme l'opinion moyenne, au STO, mais il ne pousse pas effectivement les jeunes à prendre les risques de cette sorte d'insoumission, à la différence de son hostilité déclarée officielle ou officieuse envers les rafles de Juifs. Secourir son prochain en danger, c'est un impératif de la charité. Pousser les jeunes à prendre les risques de la clandestinité, c'est autre chose.

### **Naissance des maquis**

Il n'empêche que la Résistance, y compris sous sa forme communiste, progresse. Les 8-9 avril 1943, l'insigne du parti communiste, à la craie, est découvert sur la porte d'un jardin à Monistrol. A Retournac, début août 1943, une mallette est aperçue sur le quai de la gare avec 2 revolvers, 100 cartouches, 5 détonateurs. Et le 23 août, le premier parachutage est signalé à Mézères.

Le STO alimente les maquis. Le refuge des réfractaires devient en se militarisant le maquis des combattants résistants. Lors de l'évasion de la maison du Puy le 1<sup>er</sup> octobre 1943, les évadés sont soupçonnés de se réfugier dans les régions de Rosières, Saint-Julien-de-Chapteil, Fay-sur-Lignon et Tence, avec notamment le maquis Wodli.

Le canton de Monistrol proprement dit échappe en 1943 à l'emprise du maquis, dont l'action se situe plutôt sur la ligne des crêtes : la zone montagneuse Meygal-Lizieux-Mézenc-Boutières. C'est surtout en 1944 que les attentats descendent vers la vallée de la Loire, la Nationale 88 et la voie ferrée entre Le Puy et Saint-Etienne. Le premier « attentat » ou coup de main du maquis visant cette voie ferrée remonte au 9 octobre 1943, entre Bas-Monistrol et Aurec : il émeut particulièrement la population car elle emprunte fréquemment cette voie de communication<sup>68</sup>.

Fin 1943 et début 1944, les actions du maquis deviennent de plus en plus nombreuses. D'abord MUR puis AS et FTP de l'Ardèche, ces coups de main du maquis se mélangent avec des actes plus douteux du faux-maquis.

A l'automne 1943, à La Canlhe, la ferme de M. Vérot, vide et isolée, aux frontières de Monistrol et de Sainte-Sigolène, sert aux Résistants du groupe Bir-Hakeim, composés surtout de Sigolénois. Parmi eux, Jean Fayard et Louis Guillaumond, tués à la mi-août 1944 dans les dernières opérations d'Estivareilles.

En ce qui concerne les gendarmes, leur inactivité est patente à partir de septembre 1943. Pourquoi ? Voici les arguments qu'ils répètent inlassablement : l'effectif est insuffisant, le manque de renseignements face au mutisme des populations, le manque d'essence, et enfin le manque d'armes ; et surtout, les gendarmes pratiquent une passivité manifeste, active à l'occasion. Le lieutenant de gendarmerie d'Yssingeaux se

<sup>68</sup> . *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944...*, op. cit., p. 263.  
SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingeaux, n°716/2, 9 octobre 1943.  
SHGN, 43<sup>E</sup>203, brigade de Vorey, n°11/4, 10 mai 1944.

plaint officiellement de cette tendance des gendarmes de la section « à ne pas prendre leur mission au sérieux » dès le 18 octobre 1943<sup>69</sup>.

L'adjudant Solvignon, après la guerre, signalera qu'il avait suggéré à Pernel de camoufler le dépôt d'armes existant à Monistrol, craignant qu'il ne tombe aux mains des collaborateurs, notamment du PPF Sylvain Quentin. De concert avec M. Dufour, contrôleur des Contributions directes, il prévient de nombreux réfractaires au STO des recherches dont ils font l'objet, notamment Granger, Massard, Peyrard, Durieux, Ravel, Mounier et David dont il connaît les lieux de refuge. Enfin, il évite de commander des services sur les routes empruntées par les réfractaires et les membres du maquis<sup>70</sup>.

Le 11 novembre 1943, des tracts communistes sont retrouvés à Retournac, Dunières et à Yssingaux, intitulés entre autres « 11 novembre », « Suivons l'exemple Corse », ou « Appel du Front National » ; des gerbes de fleurs sont déposées sur les monuments aux morts d'Yssingaux, Bas-en-Basset et Retournac<sup>71</sup>. Des tracts communistes dits « La Terre » puis « Le Patriote, région du Velay et du Forez » du Front National apparaissent à nouveau à Retournac en décembre 1943<sup>72</sup>.

En décembre 1943, selon le chef des MUR dans l'arrondissement, Jean Bonnisol, avant son arrestation, le canton de Monistrol compte sept sizaines, soit une quarantaine de résistants civils, avec un rôle essentiel d'information, de propagande et de logistique, en suivant l'enquête de l'historien Gérard Bollon<sup>73</sup>.

Ces militants et leurs chefs ne vivent pas dans la clandestinité. Certains agissent presque au grand jour. Il faut placer dans ce contexte la lettre que, le 15 février 1944, le maire, Néron-Bancel, écrit au sous-préfet d'Yssingaux, son interlocuteur habituel. Il le fait sur un ton très personnel. C'est comme une conversation familière. Il veut partager ses informations, ses interrogations, sur un sujet qui le préoccupe de façon obsédante : le danger communiste, le « mouvement révolutionnaire ». Cela ne débouche sur rien, sinon sur le désir d'en savoir plus, de tenir à l'œil ce petit groupe où, chez Camille Pernel à l'hôtel des Voyageurs, se réunissent régulièrement, au vu et au su de tout le monde, des « communistes notoires » de Monistrol (Fourgon, Soulier, Fongeallaz le sont en effet) auxquels s'est joint un nouveau venu, polonais et juif, donc mal connu, qui semble à André Néron-Bancel d'un talent bien supérieur à celui de ses associés, et pourrait se révéler leur chef :

*« Monsieur le Sous-Préfet ,*

*A deux reprises différentes j'ai signalé à Monsieur Bach les faits qui suivent ; resté sans nouvelles je vous en fais part.*

*Le nommé Camille Pernel, hôtelier à Monistrol-sur-Loire, anti-clérical et très sectaire a subitement abandonné son hôtel fermé depuis deux ans environ qu'il habite seul avec sa femme. Je l'avais toujours considéré comme un radical-socialiste bon teint, mais depuis six mois environ se tiennent chez lui des réunions auxquelles se rendent des individus très*

<sup>69</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°684/2, 30 septembre 1943, n°734/2, 18 octobre 1943, répétés, n°799/2, 8 novembre 1943, n°819/2, 13 novembre 1943, n°842/2, 23 novembre 1943.

<sup>70</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°101/2, 18 décembre 1944.

<sup>71</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup> 82, section d'Yssingaux, n°814-817/2, 11 novembre 1943.

<sup>72</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°919/2, n°954/2, 16 et 29 décembre 1943.

<sup>73</sup> . Gérard BOLLON, « Aperçus sur la Résistance armée en Yssingelais (1940/1945) », *Cahiers de la Haute-Loire*, 1997, p. 377.

*suspects, communistes notoires catalogués dangereux et dont les noms, à l'exception de Gold, Juif polonais, figurent dans le compte-rendu adressé il y a quelques jours.*

*Les habitués de la maison sont Fourgon, Garagiste, Fontgealas, Menuisier, Soulier, Entrepreneur de transports sans travail, et Gold, Juif polonais réfugié. Ce dernier a été verbalisé il y a quelques mois pour achats de pain blanc à 15 francs la livre.*

*Chauffeur de four à l'usine Martouret, ce n'est pas sa paye qui peut lui permettre pareille fantaisie ; il est donc à l'aise, alors pourquoi occuper un emploi très pénible, si ce n'est pour prendre pied à l'usine et y faire de la propagande et le cas échéant prendre la tête du mouvement révolutionnaire.*

*Il semble être d'une condition bien supérieure à Pernel, Fourgon, Fongéalas et Soulier, comment fait-il partie du quintette ?... Question que je me pose sans pouvoir la résoudre.*

*Ces individus se rendent chez Pernel le soir après dîner et en sortent assez tard. Le lendemain, à 21 heures 30, Soulier rend visite à Dufour, Contrôleur des Contributions directes en congé de maladie, et je vous signale pour mémoire, puisqu'il ne fait plus partie de l'effectif des fonctionnaires communaux.*

*Dufour est trop prudent pour se compromettre, Soulier doit lui faire le compte rendu et ainsi il ferait partie du mouvement sans paraître aux réunions.*

*Je voudrais me tromper, mais la présence de Gold dans un milieu qui n'est pas le sien me laisse rêveur, la consommation de boissons interdites ne peut être invoquée, Pernel, Fongéalas et Gold ne boivent pas. Quant aux cartes, ils sont cinq quand quatre suffisent ; de plus ils sont tous du même bord.*

*J'ai tenu à vous informer, estimant de mon devoir de ne pas vous laisser ignorer des faits qui, dans les circonstances présentes, peuvent avoir des conséquences graves.*

*Si vous jugez utile de les faire surveiller, je crois que la gendarmerie est mal indiquée, l'uniforme aurait tôt fait de dévoiler les manœuvres.*

*Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de mes sentiments les plus distingués.*

*Le Maire (Signé) A. NERON-BANCEL »<sup>74</sup>*

Le sous-préfet se range à l'avis du maire et demande au préfet des suites à cette affaire monistrolienne, qui ne semblent pas être prises. Un mois plus tôt, en janvier 1944, le même sous-préfet notait à l'attention du préfet qu'une certaine désaffection était perceptible entre ce « *maire énergique* » qui faisait « *montre de grande activité* » et une « *population toujours aussi mécontente que difficile (qui) lui fait grief d'un zèle jugé trop militaire.* ». A aucun niveau l'administration ne souhaite envenimer les choses.

La vie matérielle de plus en plus difficile, les provisions de plus en plus maigres, l'attente du débarquement n'arrivant pas, et les représailles de la Milice et des Allemands, provoquent des impatiences et des découragements. Le risque de bombardement peut même toucher le département, avec celui, terrible, de Saint-Etienne les 25-26 mai 1944, qui provoque la mort de 925 personnes, dont deux jeunes Monistroliens<sup>75</sup>.

De décembre 1943 à avril 1944, surviennent les arrestations de Résistants, comme Jean Bonnissol (16 décembre 1943), François Scheid (15 février 1944), qui désorganisent toute la résistance de l'Yssingelais. Le 23 avril 1944, une opération de police menée par les GMR et une vingtaine de miliciens venus de Saint-Etienne

<sup>74</sup> . AD, 12W91, fol. 78, lettre du maire au sous-préfet, Monistrol-sur-Loire, 15 février 1944

<sup>75</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°5/2, 4 janvier 1944.

François BOULET, « L'état d'esprit français et saint-germanoï face au Débarquement », *Bulletin des Amis du Vieux Saint-Germain*, n°41, à paraître 2005.

aboutit à l'arrestation de onze personnes, d'abord détenues à Saint-Etienne puis transférées à Riom. Parmi elles, nous trouvons Camille Pernel, seul de tous les membres du groupe monistrolien à avoir été arrêté ; mais aussi un cafetier d'Aurec, Jean-Jacques Alirand, et un tisseur de Saint-Didier, Pascal Favier. Lors d'un transfert de 300 prisonniers politiques de Riom à Paris, le 4 juillet, saisissant l'occasion d'un bombardement en gare de Villeneuve-St-Georges en banlieue parisienne, Camille Pernel parvient à s'évader. Il redescend à Monistrol et, à une date indéterminée, y reprend sa place dans la Résistance.

### Bons et faux maquis

Les « attentats » ou « opérations » du maquis doivent être analysés comme la population les juge : ceux du « bon » maquis et ceux du « mauvais » ou « faux maquis ». Notre étude sur les 84 « attentats » dans l'Yssingelais, entre novembre 1943 et le 6 juin 1944, retrouvés dans les archives de la gendarmerie, estime qu'un tiers ne provient pas des bons maquis : 35, des vols, 40 des coups de main du maquis, 9 indéterminés. Notons le fait que tous les attentats du « maquis » ne sont pas répertoriés par les gendarmes : de nombreuses « victimes » du maquis préfèrent se taire, soit par mauvaise conscience, soit par peur de représailles.

Celui daté du 27 janvier 1944 concerne sans aucun doute le « vrai » et « bon » maquis. Trois hommes armés prélèvent à 9 heures - le rapport écrit « volent »-, à la mairie, 6937 feuilles de rationnement, 93 cartes d'alimentation et 428 feuilles semestrielles. C'est un des coups de main les plus importants pour le ravitaillement du maquis. Les trois individus armés fuient en bicyclette dans la direction d'Aurec<sup>76</sup>.

Celui du 29 mars 1944, aux Villettes est déjà plus douteux. Un cultivateur d'un hameau de Saint-Maurice-de-Lignon se trouve devant deux individus dont un armé, demandant de l'argent et du ravitaillement. Le cultivateur refuse ; un coup de pistolet l'atteint à la cuisse droite, puis les deux individus s'enfuient dans les bois de Maubourg en direction des Villettes, abandonnant sur place un sac de toile bleue, dans le genre de ceux dont se servent les mineurs pour emporter leur déjeuner<sup>77</sup>.

Moins douteux, le sabotage par explosifs du chantier de dragage de sable et de gravier, appartenant à l'organisation Todt qui réalise les bunkers du « mur de l'Atlantique », le 5 avril à 2 heures 30 du matin<sup>78</sup>. De même le 24 avril à 1 heure du matin, la scierie appartenant aux Chantiers et Ateliers de Construction de la Haute-Loire, près de la gare de Bas-Monistrol, usine qui travaille pour les Allemands, est détruite par explosifs ; les dégâts sont estimés à 500.000 francs et le travail est suspendu<sup>79</sup>.

Enfin le 6 juin 1944, six individus armés se présentent à la Librairie Hachette repliée à Pont de Lignon et se font remettre 8 litres d'essence<sup>80</sup>.

Il n'en est pas de même des trois suivants, faux Gestapo ou véritable « faux maquis » :

<sup>76</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°84/2, 27 janvier 1944.

<sup>77</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°279/2, 29 mars 1944.

<sup>78</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°313/2, 5 avril 1944.

<sup>79</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°360 et 373/2, 24 et 27 avril 1944

<sup>80</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°504/2, 6 juin 1944.

Le 7 mars, quatre individus, dont trois en tenue allemande, entrent dans l'hôtel Breyse à Semène, commune d'Aurec, disant qu'ils appartiennent à la police. Il visitent les chambres, dont celles d'un Juif réfugié, et volent 710.000 francs d'actions et 300.000 de bijoux. Le 8 mars, les mêmes vont dans le domicile d'un particulier du même lieu et lui prennent 95.000 francs, deux fourrures et des bijoux ; ces individus lui ordonnent de partir dans les dix jours puis, armés de mitraillettes, partent dans la direction de Firminy<sup>81</sup>.

Le 20 mai 1944, trois hommes masqués et armés entrent dans une ferme du hameau de Pomeron, commune de Sainte-Sigolène, pour que le paysan leur remette de l'argent. Ce dernier refuse ; ils lui portent un coup à la tête, le ligotent sur une chaise et fouillent la maison pour s'emparer de 17 kilogrammes de lard, quatre jambons farcis, 10 saucissons, deux kilogrammes de beurre, une montre de femme en argent, deux vestes de travail en velours. Mais ils sont arrêtés le 25 mai par la brigade de Firminy, sur indications des gendarmes de la brigade de Sainte-Sigolène<sup>82</sup>.

De même trois hommes masqués et armés de revolvers, le 23 mai 1944 à Peyron-Haut, se font remettre chez deux frères cultivateurs 7.000 francs, 2kgs 5 de saucissons, 1 kg 5 de lard. Le rapport émet l'hypothèse qu'ils viennent de la région de Saint-Etienne-Firminy. Il ne semble pas qu'il s'agisse de représailles sur des paysans pratiquant le marché noir. Le vol de droit commun peut sembler vraisemblable<sup>83</sup>.

A partir du 6 juin, les attentats du vrai maquis se multiplient, notamment sur la ligne de chemin de fer le Puy-Saint-Etienne, comme près du tunnel de Tachon à Aurec le 8 juin. Sont aussi visés les buralistes-épiceriers, les perceptions et les bureaux de poste. Enfin l'usine électrique de Pont de Lignon, comme celles de Grazac et de Tiranges, dans la région, se trouvent à la merci d'une attaque du maquis.

## VII. JUIN 44

### PREMIÈRE LIBÉRATION ET ÉPURATION SAUVAGE



*Cachet ayant appartenu à Claudius Soulier (Collection de la Société d'Histoire) : on lit F.F.I sur un bonnet phrygien à la cocarde, et en exergue : « C<sup>ne</sup> de Monistrol s/ Loire \* F.T.P.F. \*)*

»

Après l'annonce du débarquement, la montée en masse enthousiaste au maquis de mi-juin touche la région de Monistrol, et surtout celle de Sainte-Sigolène, Montfaucon, Tence. Le maquis est maître du pays pendant une dizaine de jours, *grosso modo* du 10 juin au 27 juin ; par la suite il se disperse. Il prend en main tous les rouages administratif, militaire et politique du pays.

En ce qui concerne les brigades de gendarmerie de l'Yssingelais, elle doivent quitter leur résidence le 9 juin, à partir de 7 h 30, et se réunir au Puy. Cet ordre du gouvernement, de regroupement général des brigades de gendarmerie au chef-lieu de compagnie ou aux centres de section, provoque une crainte d'arrestations chez les

<sup>81</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°222/2, 13 mars 1944.

<sup>82</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°435/2, 22 mai 1944, n°450/2, 26 mai 1944.

<sup>83</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°444/2, 24 mai 1944, n°463/2, 30 mai 1944.

gendarmes et leurs familles et une grande peur parmi la population rurale qui se retrouve dans un pays sans forces de l'ordre, entre deux feux, l'Allemand et le maquis. Les gendarmes de l'Yssingelais, repliés, arrivent au Puy le 10 juin. Mais à la différence des gendarmes des brigades de Monistrol, Saint-Didier, Bas-en-Basset, Retournac, Rosières et Saint-Julien Chapeuil, soit 45 gendarmes de la section regroupés au chef-lieu du Puy, le maquis incorpore les gendarmes des brigades de Tence, Sainte-Sigolène - arrêtés en cours de route aux environs de Grazac -, Montfaucon, Fay-sur-Lignon, soit 19 gendarmes de la section, mais la plupart revienne dans leur résidence à la fin du mois de juin<sup>84</sup>.

Un point important à noter : les gendarmes incorporés dans le maquis ne sont pas plus favorables à ce dernier que ceux qui ont pu se regrouper au chef-lieu ; d'ailleurs la plupart reviennent au cours du mois de juin, ou plus tard, dans leur caserne, ne supportant pas l'anarchie ou au contraire l'autorité du maquis<sup>85</sup>.

Sans gendarmerie dans le pays, les règlements de compte ou les prélèvements des maquis peuvent se multiplier en toute impunité. Les gendarmes de Monistrol, repliés au Puy, n'ont pas pu emporter leur matériel, notamment l'essence et les deux motocyclettes. Celles-ci sont transportées dans l'immeuble Limouzin. Le 27 juillet, les F.F.I. armés de mitraillettes mettent pied à terre à Monistrol, sortent d'une camionnette automobile et pénètrent dans la caserne, où, seules, se trouvent les épouses des gendarmes. Elles sont obligées de leur indiquer la cave du matériel où ils s'emparent du matériel automobile et du carburant.

Avec 125 cartouches, tous les gendarmes de la brigade, sauf Arzac malade, Solvignon, Malfetes, Quille, Marcaud, Tichet et Dantin participent à la lutte pour la libération de la ville du Puy les 18 et 19 août 1944. Le 21 août, deux jours après la Libération, les F.F.I. leur prennent un mousqueton<sup>86</sup>.

## Le 12 juin 1944 à Monistrol

Le lundi 12 juin, en fin de matinée, un groupe du maquis FTPF Wodli, alors établi à Cistrières près de La Chaise-Dieu, effectue une descente dans la ville. Il s'ensuit une épuration sauvage. Monistrol est entièrement occupée par le maquis, comme toute la région, où la Résistance circule intensément. Le groupe, commandé par le lieutenant John, passe d'abord à l'usine Martouret, où il réquisitionne un camion Berliet 4 T. 5 gazo-bois, qu'on retrouvera après la Libération entre Saint-Bonnet-le-Château et Saint-Anthème.

A midi, John et une demi-douzaine de maquisards pénètrent dans le bureau de la Poste, alors située au coin de la Chaussade et de la nationale. Ils coupent tous les fils téléphoniques, se font remettre les 25.230 francs de la caisse, en donnant reçu, que John signe lui-même : « *au nom du comité d'Alger / le lieutenant du camp / John* »<sup>87</sup>.

<sup>84</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>82, section d'Yssingaux, n°525/2, 15 juin 1944

<sup>85</sup>. François BOULET, « Les gendarmes français dans les pays de maquis 1943-1944 » in *Les sociétés, la guerre et la paix de 1911 à 1946*, Paris, Editions du Temps, 2003, pp. 346-349 (10% de « déserteurs », 30% de gendarmes « coiffés » dans le maquis, 50% regroupés au chef-lieu).

<sup>86</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°67-68/2, 17 novembre 1944.

<sup>87</sup>. SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°51/2, 5 février 1945. AD, 159 J.

*Honneur et Patrie*

*Bon de réquisition.*

*Je déclare avoir réquisitionné à la  
Geste de Monistrol la somme de  
20 710 francs (vingt mille sept cent dix  
francs) au nom du comité d'Alger*

*Pour le P<sup>t</sup> du camp*

*John*

*Copie certifiée conforme, pour le dossier administratif  
(arch. de l'association des amis de l'histoire des PTT en Hte-Loire)*

Pendant ce temps, une autre action se déroule. Deux maquisards, avec le camion, enfilent la rue de la Chaussade, jusqu'à la perception. Louis Chapuis, le percepteur, vient de fermer son bureau et s'attable pour le dîner avec sa femme et sa fille. Les maquisards l'appellent. Il comprend, fait partir femme et fille par les jardins ; elles se réfugient chez une voisine. Il ouvre sa porte. Les deux maquisards essaient de le faire monter dans le camion. Il résiste, se débat, les traite de voyous. Là dessus, John arrive, la bagarre continue, sous les yeux de sa femme qui regarde d'une fenêtre de sa voisine. John arme sa mitrailleuse, commande à ses hommes de lâcher prise, et abat Chapuis, qui voit sa femme et a le temps de crier : « Adieu madame et vive la France ! » On tire le corps dans le couloir. On n'oublie pas de prendre le contenu de la caisse<sup>88</sup>.

Grand blessé de la Première guerre, cet homme de 58 ans est connu pour être un admirateur du maréchal Pétain et d'avoir parlé haut et fort contre le maquis. Il croit encore à l'illusion de la Relève et ne s'en cache pas. Il lui a donné un fils, parti au STO et ne supporte pas que les jeunes s'y dérobent. Il n'est pas milicien mais vice-président de la section locale de la Légion – une organisation pratiquement en sommeil à cette époque.

<sup>88</sup> . AD, 159 J; 162 W 224 -révocation à titre posthume ; décès n°49 à Monistrol, 12 juin 1944- 173W27; 515W200, dossier Chapuis.

Renseignements de Pascal GIBERT, Juin 2003, que nous remercions.

Pascal GIBERT, *Conflits, pouvoirs et société dans un département au lendemain de l'Occupation : l'épuration en Haute-Loire (1944-1947)*, D.E.A., Université Blaise-Pascal-Clermont II, 2000, 99 p.

Troisième étape : le maire André Néron-Bancel. Les dernières heures du maire dans sa ville sont relatées avec précision par Philippe Moret, sur les indications réunies par son fils Xavier et par diverses personnes. Le maire se trouve à la mairie. Il y est interrogé par John. Il en ressort libre vers 12 h. 30 et se met en chemin pour rentrer à pied chez lui à Martinas, comme il le fait tous les jours depuis des mois. Dans la descente de Brunelles, Charrier, maréchal-ferrant et cafetier, l'invite à entrer chez lui pour s'y mettre à l'abri. André Néron-Bancel lui dit ne rien avoir à craindre puisqu'il est relâché. Il poursuit son chemin vers Martinas. Il vient de dépasser l'actuel rond-point du Flachat quand deux motocyclettes des FTP le rejoignent ; sans doute lui dit-on qu'il y a encore quelques questions à poser et qu'il faut revenir à la mairie ; il monte en selle. Arrivé au carrefour, il est transféré dans la traction avant de John. Des badauds le voient dans la voiture. Elle fait le plein d'essence, et il est emmené dans une direction inconnue.

Pourquoi ce revirement ? Un coup de téléphone avec les autorités supérieures ? Impossible : toutes les liaisons téléphoniques ont été coupées. Il semble plutôt qu'un responsable du groupe local de la Résistance ait vigoureusement protesté auprès du lieutenant John.

Les derniers éléments du maquis quittent Monistrol vers 15 heures. Un Juif réfugié à Monistrol, employé chez Martouret, saisit cette occasion de rejoindre le maquis pour aller se battre : il embarque dans le camion, stationné place Néron, après qu'un maquisard lui a montré le fonctionnement de la mitrailleuse. Il combattra dans l'engagement de Bellevue-la-Montagne, s'engagera dans l'armée régulière, et reviendra après la guerre à Monistrol, en visite. C'est Gold, en qui André Néron-Bancel voyait l'étoffe d'un chef du « mouvement révolutionnaire » mais qu'il avait laissé vivre et travailler à Monistrol sans l'inquiéter davantage. Etrange croisée de destins, entre Gold et le maire.

Prisonnier, le maire est alors emmené de force par le maquis Wodli, dans les bois de Cistrières, au lieu-dit de la forêt de Lamandie. Après deux ou trois jours le 14 ou 15 juin, il y est abattu sans jugement<sup>89</sup>. Son fils Xavier se heurtera à un mur de silence avant de trouver un ancien maquisard qui lui indiquera, sous le sceau du secret, l'endroit où le corps a été enterré.

Le maquis FTPF dit du camp Wodli n'a ni assumé ni dénié cette responsabilité. N'étant pas familier des lieux ni des hommes, il avait dû être renseigné depuis Monistrol. Qu'est-ce qui avait été entendu entre les ou des responsables locaux de la Résistance et ce maquis extérieur ? Le plan initial a pu être d'emmener le maire et le percepteur, de ne pas offrir leur exécution en spectacle. L'opération ayant dérapé avec Chapuis, John a pu penser que cela suffisait. On lui aurait rappelé alors ce qui avait été convenu. Que s'est-il passé ensuite, entre son enlèvement et sa mort ? Y a-t-il eu débat, hésitation ?

Le lieutenant John a emporté sa vérité dans une mort héroïque, le 18 août, à Bellevue-la-Montagne, contre la colonne des Allemands qui fuyaient le Puy et seront arrêtés à Estivareilles. Succombant sous le nombre, neuf de ses camarades tués, il préféra se donner la mort. Il s'appelait Antoine Angelli, c'était un enfant de Bastia, il avait 25 ans.

---

<sup>89</sup>. AD, 159 J ; 120 J 6 ; 20 J, dossier 8 ; 20 J, dossier 46 ; 107W195 (liste).

Pascal GIBERT, *ibidem*.

Philippe MORET, « Petite chronologie... », *op. cit.* et témoignages recueillis par lui après la conférence.



Le pays du maquis est le pays des exécutions sauvages, ailleurs qu'à Monistrol, comme le 26 juillet à Aurec. Vers une heure du matin le 16 juillet, des individus armés se présentent à l'hôtel Chène. Ils emmènent trois jeunes frères, en villégiature depuis le 23 juillet : l'un, volontaire en Allemagne en permission, l'autre, milicien, le dernier, soldat de la LVF, en permission. Ils sont abattus par balles sur le pont au-dessus de la Loire. Deux corps sont retirés de l'eau, le troisième est suspendu par les pieds après le pont, deux balles dans la tête<sup>93</sup>.

Ces exécutions de l'épuration sauvage dans la région, pays de maquis, sont plus nombreuses qu'on ne l'a dit, avec un total de 144 exécutions pour la Haute-Loire : c'est plus que le Cantal (61) et l'Allier (123) ; c'est beaucoup moins que l'Ardèche (625), la Haute-Savoie (438), la Drôme (278), la Haute-Vienne (250)<sup>94</sup>.

## VIII. JUILLET-AOÛT 1944 : JOIE DE LA LIBÉRATION, DIFFICILE RETOUR À LA PAIX

Fin juin, l'activité du maquis se multiplie dans la région de Monistrol sans se concentrer dans le bourg : elle agit par « coups d'épingle ». Le 30 juin, un « vol » ou « prélèvement » a lieu à Monistrol. Le 6 juillet, le maquis à Pont-de-Lignon fait sauter les deux ponts, pont vieux et pont neuf, pour empêcher les mouvements de troupes allemandes : le vieux pont de pierre tombe à l'eau mais celui de 1935 en béton, quoique endommagé, résiste. La Résistance occupe toujours plutôt les hautes terres entre Ardèche et Haute-Loire, région de Fay, et la ligne de hauteurs au-dessus de la vallée de la Loire. Le maquis occupe Sainte-Sigolène les 4-10 juillet, en revanche, il abandonne les bourgs de Dunières et Montfaucon les 6-7.

La méthode de la « boule de mercure » des maquis est alors appliquée : partout présent, jamais installé définitivement dans un réduit. Mobilité et fluidité sont les maîtres-mots ; les maquis ne veulent pas recommencer l'erreur du Mont-Mouchet. La Milice de Saint-Etienne peut encore monter ; celle du Puy possède encore du mordant, dont témoigne la rafle du 21 juillet au Puy. Il n'empêche que le 14 juillet 1944, à Bas-en-Basset, quatorze maquisards -le mot « maquisards » devient d'emploi courant au cours du printemps et de l'été 1944- peuvent défiler de la place publique au Monument aux Morts, où ils déposent une gerbe.

### Parachuté par erreur

Un jour, de juillet sans doute, un parachutage a lieu : les parachutes atterrissent dans le parc du Flachat. Les FFI récupèrent l'essentiel des caisses. Certaines se sont ouvertes, leur contenu est éparpillé : les gamins se mettent en chasse et rapportent des cartouches en trophée. Mais il apparaît bientôt que ce parachutage était destiné à

Renseignements de Pascal GIBERT, Juin 2003.

SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°95/2, 12 décembre 1944.

<sup>92</sup>. Témoignage oral recueilli par Philippe Moret.

<sup>93</sup>. *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944...*, op. cit., p. 415.

<sup>94</sup>. *Les montagnes françaises 1940-1944...*, op. cit., p. 567-568.  
Pascal GIBERT, *Conflits...*, op. cit., p. 41-42.



Le 19 juillet, les Allemands viennent du Puy en force pour récupérer leurs 18 morts (d'autres sources vont jusqu'à 34 victimes). On peut craindre les pires représailles. L'intervention du maire de Beauzac, Mathieu Proriol, venu personnellement à Confolent, est décisive pour les éviter. Les Allemands ratissent les villages de Confolent et Grand, puis repartent vers Retournac et le Puy<sup>97</sup>.

Les FFI, basés au château de Vaux (entre Yssingeaux et Retournac), réquisitionnent le 10 août une partie des installations Hachette à Pont de Lignon, puis à la Libération y ouvrent un « centre d'instruction », qui sera fermé le 6 octobre.

Les communes de la région sont de plus en plus isolées, les communications téléphoniques souvent coupées. Les vols se multiplient, sans pouvoir être signalés à la gendarmerie, et surtout à la préfecture isolée ; la gendarmerie, même retournée dans la brigade, a perdu tout pouvoir.

Début août, les Allemands et les Miliciens se retrouvent encerclés au Puy. Les actions des maquis dans la région de Monistrol ne sont plus signalées aux autorités. On peut penser alors que le maquis « tient » définitivement l'Yssingelais, et donc Monistrol. Les combats du Puy des 18-19 août, puis l'odyssée de la colonne allemande et milicienne - 500 personnes dont 60 miliciens - remontant vers le nord du département jusqu'à Estivareilles où elle est encerclée, touchent peu la région de Monistrol, déjà « nettoyée » de l'ennemi allemand ou collaborateur. Et deux jeunes réfractaires de Sainte-Sigolène, Jean Fayard et Louis Guillaumond, tombent au cours des derniers engagements d'Estivareilles, le 22 août 1944.

Début août, Monistrol est virtuellement libérée, complètement aux mains des maquis.

### Division politique

Le 19 octobre 1944, le Comité local de Libération se réunit, pour la première fois au grand jour. Il porte à sa présidence le communiste Lucien Marcon, et désigne un conseil municipal provisoire, composé de Joseph Preynet, économe de l'hospice et propriétaire à Gournier, Lucien Marcon, employé de bureau, Alphonse Fourgon, garagiste rue Nationale, Albert Bardel, contremaître, Claudius Maisonneuve, commerçant, Claudius Dufau, électricien, Jules Soulier, cultivateur à la Souchonne, Xavier Decroix, cultivateur à Tourton, Gabriel Januel, métallurgiste, Clément Januel, cultivateur au Cordu, Charles Gaucher, cultivateur à Tranchard, Francisque Héritier, métallurgiste, Alphonse Fau contremaître carrier à Pont-de-Lignon, Jacques Souvignet, épicier place de la Fontaine, Mme Maret, institutrice en retraite.

Mais, deux jours plus tard, le préfet Charbonnier ordonne d'y surseoir, d'où la protestation de Lucien Marcon : « *Vous avez atteint l'honneur du peuple en bafouant la parole des représentants des syndicats CGT, Anciens Combattants, Parti Communiste, Parti Socialiste, Parti Paysan, Milice Patriotique* ». La gauche est alors puissante, mais le préfet met à l'écart la mouvance communiste. Quant à la droite, elle disparaît un temps du paysage politique monistrolien. Le 5 novembre 1944, le préfet Clément Charbonnier compose une autre liste de conseillers municipaux ; deux noms du conseil nommé par le CLL s'y retrouvent (Francisque Héritier et Xavier Decroix) avec Camille Pernel, Mlle Palisson, Adrien David, Mme Laforge, François Montérymard, Varenne, Ernest Varenne, Jean Moulin, Etienne Delolme, Michel Terme, Joseph Bonneville,

<sup>97</sup> . Philippe MORET, « Petite chronologie... », *op. cit.*

Jean Ferrand, Mathieu Touron, Jourgeon et Petit. Les 16 membres élisent Camille Pernel maire, à l'unanimité.

Né à Saugues en 1886, Camille Pernel est venu à Monistrol à l'âge de 12 ans comme apprenti horloger. Il s'y marie en 1909 avec Madeleine Maisonneuve (1886-1974). Il est devenu le patron de l'hôtel des Voyageurs - aujourd'hui hôtel du Parc - en 1926. Mlle Palisson et Adrien David, instituteur, sont élus premier et second adjoints.

Le 29 avril 1945, le nouveau conseil municipal, issu du suffrage universel mixte, élit Camille Pernel maire par 17 voix sur 24 votants. En revanche, Pernel est battu par Alphonse Proriot, maire de Beauzac, aux élections cantonales d'octobre 1945. Il meurt après une longue maladie, le 15 septembre 1946, à l'âge de 60 ans. Le nouveau maire est Jean Guillaumond<sup>98</sup>.

L'avenue Maréchal Pétain est rebaptisée avenue de la Libération.

L'épuration judiciaire mise en place dès fin 1944, à travers les cours de justice et les chambres civiques, recherche plus spécifiquement quatre membres des mouvements collaborationnistes, qui sont en fuite : le fondateur du P.P.F. à Monistrol, disparu depuis le 14 juin, qui sera condamné par contumace à huit mois de prison ; et son fils, engagé dès septembre 1941 dans la L.V.F. (Légion des volontaires français contre le bolchevisme) pour combattre sur le front russe ; un membre du Groupe Collaboration ; un aurécois membre du S.O.L. (Service d'Ordre légionnaire). Arrêté, un jeune milicien stéphanois originaire de Monistrol comparait devant la Cour de justice de Saint-Etienne, le 27 février 1945, et sera exécuté le 16 mars 1945<sup>99</sup>.

Le 4 janvier 1945, Edouard Néron, ancien maire, ancien député, élu sénateur en 1924, réélu en 1932, meurt à l'âge de 77 ans à Largirolles dans le Puy-de-Dôme où il s'est retiré. Pour le préfet de la Libération Clément Charbonnier, il a tenu « *une place prépondérante* » dans la vie politique départementale<sup>100</sup>.

Mais la guerre continue. Et, sous l'uniforme, quatre jeunes Monistroliens, mobilisés ou engagés, tombent dans les combats de 1944-1945 : Marcel Pague, 30 ans ; Jean-Jules Blanchard, 23 ans ; Jean Chazalet, 24 ans, et Maurice Sabatier.

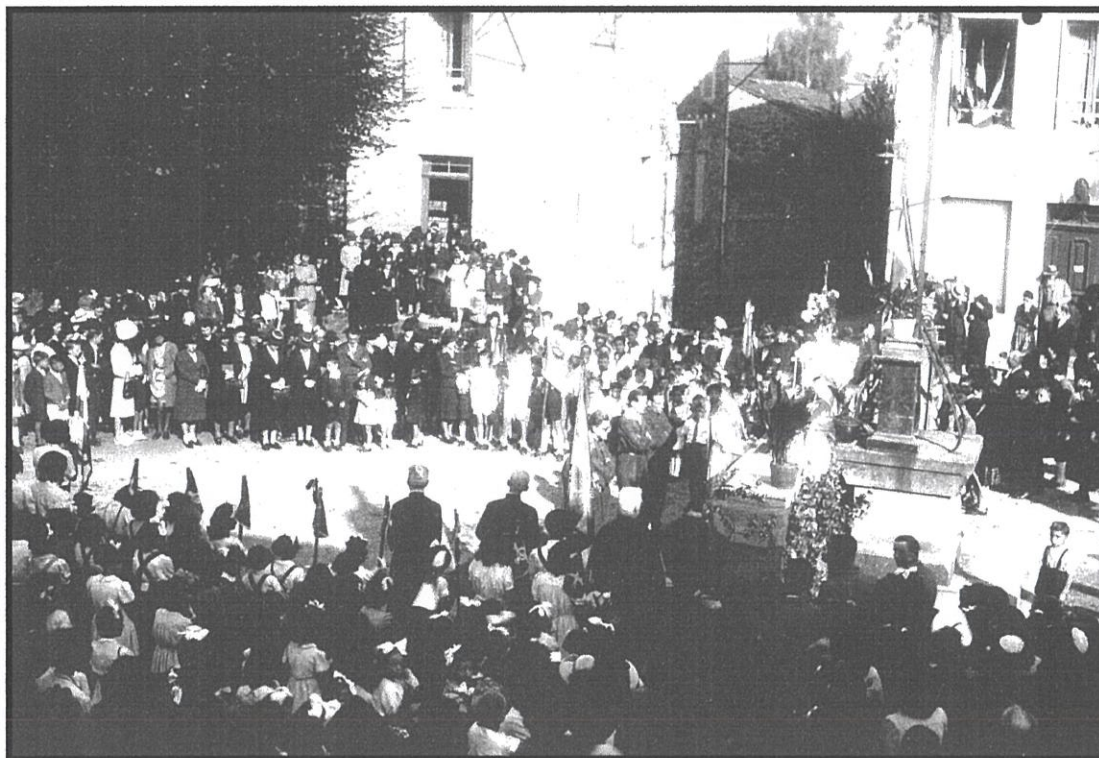
A partir de mars 1945 jusqu'en juillet 1945, les près de deux cent déportés, prisonniers et requis reviennent d'Allemagne. Mais Marcel Crépon, classe 1940, résidant à Saint-Maurice-de-Lignon, déporté S.T.O., meurt au camp de Dachau au cours du dernier mois de la guerre. Enfin, on apprend qu'un déporté STO rapatrié, Jean Voltini, s'est marié en Allemagne et que le jeune ménage s'installe rue Chaussade<sup>101</sup>. Le 12 août 1945, enfin, Monistrol organise une mémorable fête du retour des prisonniers, dite aussi « fête des cœurs » (*voir clichés page ci-contre et p. 48*).

<sup>98</sup> . Philippe MORET, « Petite chronologie... », *op. cit.*

<sup>99</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°106/2, 22 décembre 1944 ; n°70/2 et 121/2, 4 et 29 mars 1945.

<sup>100</sup> . AN, F 1cIII 1221, Rapport hebdomadaire du préfet, 19 janvier 1945.

<sup>101</sup> . SHGN, 43<sup>E</sup>142, brigade de Monistrol, n°125/2 à n°n°292/2, 31 mars-31 juillet 1945.



12 août 1945, la fête du retour des prisonniers, ou fête des cœurs.  
Ici la messe, à la croix de Mission.

## CONCLUSION

L'histoire locale des années 1939-1945 a trois écueils à éviter : les données trop générales, les détails trop précis, insignifiants, le *généralisme* - exemple ne venant qu'illustrer une situation générale - et le *particularisme* - petite région devenant un monde à part -, mais aussi les données trop brûlantes qui peuvent effectivement choquer ou froisser.

Toute l'histoire d'en bas, cantonale, doit éviter la monographie refermée sur elle-même, la généralisation hâtive et la provocation gratuite. L'histoire locale pendant les années 1939-1945 n'est pas facile ; mais cette difficulté de dire l'histoire vraie stimule l'historien. D'où notre intérêt personnel pour l'histoire des années 1940 à l'échelle du canton, à la fois assez ample pour percevoir toute les « histoires » locales et assez précise pour pouvoir être comparée à d'autres cantons de Haute-Loire et de France, enfin très humaine par ses joies et ses malheurs que l'on peut préciser à travers des parcours individuels non désincarnés<sup>102</sup>.

Que retenir pour Monistrol entre 1940-1944, à travers les rapports des préfets et des gendarmes ?

Ce canton donne un exemple d'un état d'esprit à la fois général - France moyenne ou profonde - et spécifique : bombardement du 18 juin 1940, pétainisme conservateur et esprit anti-collaborateur, forts conflits et dénonciations jusqu'à l'épuration locale

<sup>102</sup> . Jean ANDREAU, « Une cité prospère de Campanie », *L'Histoire*, n°288, juin 2004, pp. 52-55.

particulièrement spectaculaire dans un pays de maquis, présence de l'agglomération stéphanoise avec ses difficultés économiques propres.

Deux points enfin : premièrement je crois que l'histoire, même sur un sujet réputé brûlant, doit apporter la sérénité et non le soupçon ou le cynisme ; je n'apprécie pas les historiens donneurs de leçons ; deuxièmement, la recherche historique ne possède de sens que si elle s'adresse à tous, toutes les générations et toutes les opinions non confondues mais concernées. L'histoire est une école libérale de caractère.

Pour finir, je me permets de vous confier deux citations de mon écrivain préféré, le Russe Léon Tolstoï, que j'ai lu au cours de cette recherche, et qui m'aide toujours à essayer de trouver l'esprit véritable de l'historien face à l'état d'esprit contemporain de cette histoire locale difficile, humaine et passionnante :

*« De même qu'on fait des gammes pour s'exercer, de même il faut s'exercer à pénétrer dans l'âme d'autrui. Une délicatesse innée - c'est l'amour. On exerce le contraire - la lourdeur d'esprit. La condamnation avec de l'esprit - c'est du cadavre avec la sauce. »*

*« Aimer c'est comprendre, comprendre c'est pardonner, pardonner c'est aimer (...) »<sup>103</sup>*

Saint-Germain-en-Laye, le 28 novembre 2004



*Août 1945, fête du retour des prisonniers, fête des cœurs  
Le joyeux cortège de la mariée conduit par Pierre Berthoix.*

<sup>103</sup> . Léon TOLSTOÏ, *Journaux et carnets*, II, 1890-1914, NRF Gallimard, La Pléiade, 1980, 13 et 26 août 1890, p. 143 et 145.

# LE BOMBARDEMENT DU 18 JUIN

*par Lionel CIOCHETTO*

Vers 18 heures 15, ce mardi 18 juin 1940, le général de Gaulle lance sur les ondes de la BBC son appel historique. Mais les monistroliens ont une bonne raison de ne pas l'écouter : une heure plus tôt, plusieurs avions ennemis déversaient leurs bombes sur la commune. Bilan : trois morts et une quinzaine de blessés. Les témoins qui nous en parlent avaient 12, 14 ou 27 ans à l'époque et ils se souviennent avec émotion de cette journée qui marquera les esprits.

En septembre 2004, la conférence de François Boulet sur « l'état d'esprit à Monistrol » durant la Deuxième Guerre mondiale a réveillé de vieux souvenirs chez les monistroliens....

Certains, comme André Teyssier (décédé depuis peu), gardaient en mémoire des images très précises de cette journée du 18 juin. M. Teyssier soutenait mordicus que les avions qui ont bombardé la commune étaient allemands et non italiens, comme d'autres le pensaient. Un témoignage précis, presque bouleversant, qui en appelle bien d'autres. Ceux de ces Monistroliens, adolescents ou adultes, qui ont encore en mémoire le bruit des bombes et la terrible vision des explosions dans les rues de la commune. Les avions effectuèrent un seul passage, larguant plusieurs chapelets de bombes (une douzaine en tout) et mitraillant au hasard. Les bombes tomberont ici et là : au Flachat, au Calvaire, et vers le pont de Piat, sur l'usine Martouret (une ou deux seulement) et les autres au Monteil, vers le Pont (en face de l'actuel supermarché Champion, devant le bar de « la Tonine » où aimaient à se retrouver les ouvriers de chez Martouret). Là seront relevés les trois monistroliens qui seront tués : Adrien Berger, 74 ans, la veuve Giraud, née Marie Ravel, 65 ans, et Jean-Antoine Sabot, 70 ans. Une quinzaine de personnes seront blessées.

*« Ce jour-là, curieusement, nous étions sortis plus tôt de l'usine, se souvenait André Teyssier. Lorsque j'ai vu les avions, ils se dirigeaient sensiblement Nord-Sud. Ils commencèrent à mitrailler et quelques bombes sont tombées au Flachat. Tous les gens se sont alors cachés. Il n'y avait personne dans les rues pour regarder les avions. Moi, j'étais dehors, sur la route de la gare un peu en aval de l'usine Limouzin. Je me suis mis sous un arbre, couché sur le dos. J'ai très bien vu les avions et les croix noires. J'ai vu sortir un chapelet de cinq ou six bombes d'un avion. Ça faisait un bruit comme une sirène qui finissait de foutre la trouille aux gens... Les bombes tombaient en oblique suivant le sens de vol des avions. Je n'avais pas peur. Je remontais rapidement sur Monistrol. Il n'y avait personne vers l'usine Martouret, sauf les trois morts... Et puis des gens sont venus. Avec l'aide de la fille Giraud, nous avons porté sa mère sur son lit. Je la vois encore le visage souillé de terre, les yeux ouverts que nous avons fermés, un filet de sang s'échappait de sa bouche. Et puis sur le pont à 50 mètres environ, il y avait un homme. Je ne me souviens pas avec qui, nous l'avons pris l'un par les pieds, l'autre sous les bras, mais nous n'avons pas pu le porter, il était coupé en deux. (NDLR : M. Sabot) Nous sommes allés chercher une petite échelle à l'usine, l'avons glissé dessus et porté dans le hall de l'usine. Je ne sais pas*

*qui s'est occupé du troisième homme qui était à hauteur du grand portail de l'usine. Les blessés, je ne les ai pas tous vus, plutôt légèrement blessés. L'un, tout de même, avait le muscle en haut du bras complètement arraché (NDLR : Auguste Moulin). Il gesticulait sans cesse, ne paraissant pas souffrir. On voyait très bien l'articulation épaule-bras. Il était difficile de le faire rester tranquille ».*

## Martouret : la cible manquée

Le soir venu, il apparaît que de nombreux habitants du centre ville de Monistrol avaient fui pour aller se réfugier à la campagne, par peur de nouveaux bombardements. Mais pourquoi donc bombarder Monistrol ? Martouret bien sûr. « Depuis le début de la guerre, les productions industrielles étaient réorientées vers l'armement » confirme Philippe Moret, notre président.

*« À ce moment-là, nous fabriquions des gaines d'obus, se souvient Jean Tavaud, 84 ans. Une bombe est quand même tombée sur l'usine, à côté du four tournant qui recuisait les boulons. Il y avait des vitres cassées partout. Pendant le bombardement, j'étais chez moi, place de la Fontaine. Je suis tout de suite allé voir, car ma sœur travaillait chez Martouret. Mme Berthoix, qui tenait l'épicerie, avait été blessée à la jambe. J'ai vu Auguste Moulin, (dont le frère, Clément, tenait une autre épicerie à la place de l'actuel Casino), qui était blessé au bras. La mère Giraud avait été mitraillée en remontant la rue de l'ancienne gendarmerie. Le père Berger avait été tué par une bombe à l'entrée du pont du Monteil, côté Saint-Etienne. »*

Pierre Berger, ancien secrétaire de mairie, revient sur la mort de son oncle : « Il revenait de la scierie et ramenait une brouette de sciure. Une bombe était aussi tombée au Flachat, à côté de la grande ferme. Pierre Chazal, qui était en train de traire les vaches, a été blessé. »

Roger Janisset, aujourd'hui président de la société de pêche de Monistrol, se souvient des bombes qui frappèrent la maison de son grand-père, Antoine Janisset, un atelier de tissage de ruban situé en bas de l'actuel rue des Jardins. Il avait 12 ans à l'époque. « Ce jour-là, j'avais fini l'école à 16 h 30. Je rentrais chez mes grands-parents. Je montais le petit chemin avant le portail. J'ai juste eu le temps de me coucher à terre. On ne savait pas ce qui se passait. Une ou deux bombes sont tombées sur le toit de la maison. Elles ont traversé le grenier mais pas le premier étage. Ce devait être de petites bombes. Une de mes tantes, qui était dans la maison, a été blessée à la tête par des éclats de verre ».

Jean Januel, un ancien de chez Martouret, se souvient lui aussi de cette journée. Il avait 14 ans, il devait justement rentrer à l'usine lorsque a eu lieu le bombardement. « Mon frère était à ce moment-là boulanger chez Petiot. Alors, j'y étais souvent fourré ! La veille, des soldats de la débâcle nous avaient prévenus : « vous aurez des bombardements » nous avaient-ils dit avant de changer leurs uniformes contre des vêtements civils. Le 18 juin, Petiot m'avait dit en partant, « porte le pain chez les capucines » (les religieuses alors installées à la place de l'actuel Poste). C'est en redescendant chez mes parents au Monteil que s'est produit le bombardement. Ce jour-là, je me souviens que ma mère et ma tante étaient sorties plus tôt de l'usine, à 17 h au lieu de 18 h. On devait se douter de quelque chose... Le voisin, M. Chapuis, qui avait fait la guerre de 14, nous a dit en voyant les avions : « couchez-vous, c'est les bombes ! »<sup>1</sup> Deux bombes sont tombées sur l'usine. On les a entendues exploser et cela a créé un gros nuage de

<sup>1</sup> Chapuis le percepteur, qui habitait en haut de la montée de Piat, au coin de la Chaussade, et sera tué le 12 juin 1944 (NDLR)

*poussière. Devant chez la Tonine, deux arbres avaient été coupés. On voyait bien les éclats sur le mur de la maison et sur le bord du pont. Des éclats qui n'étaient pas très hauts. Après, nous avons attendu mon père qui était allé boire un coup. Le bombardement a eu lieu vers 17 h 20. Je m'en souviens car ma mère avait un carillon qu'elle avait gagné en 1937 et c'est la seule fois où l'horloge s'est arrêtée ! Aujourd'hui, elle marche encore très bien. Le soir, tout le monde avait fui. Beaucoup de gens du Monteil étaient partis à Gournier par peur d'autres bombardements. Avec mes parents, on est parti le lendemain à Chaponas. On a mangé dans les bois. »*

## Allemands ou italiens ?

Mais la grande interrogation sur ce bombardement demeure l'origine des avions. Étaient-ils allemands ou italiens ? Pour André Teyssier, il n'y avait aucun doute : « *Ce sont des avions allemands, je les ai bien vus, avec leur croix noires (caractéristiques de la Luftwaffe). Le plafond était bas et les avions volaient donc bas. Mais tout le monde accusait les Italiens. L'armée française était en débâcle et les Italiens venaient de nous poignarder dans le dos en déclarant la guerre à la France. Les gens, à Monistrol et ailleurs, étaient très en colère contre eux et il n'y avait qu'un pas pour les haïr un peu plus.* »

À Monistrol, beaucoup continuent de dire que les avions étaient italiens. Il faut dire que le même jour, la ville de Firminy, à 20 km, avait été bombardée par des avions longtemps identifiés comme italiens. Aujourd'hui, le doute s'installe chez les apelous... Le rapport du maréchal des logis de Monistrol daté du 19 juin 1940 dont François Boulet fait mention dans son ouvrage *L'état d'esprit en Haute-Loire 1940-1944* fait état d'un « *bombardement aérien allemand* ».

Quoi qu'il en soit, cette journée restera à jamais gravée dans la mémoire de ceux qui ont vécu ces tragiques événements. « *Le 20 juin, le préfet et le maire d'Yssingeaux, Augustin Michel, député, viennent rencontrer les familles des victimes* » comme le notait Philippe Moret dans les *Chroniques Monistroliennes, 20<sup>ème</sup> siècle*. Le préfet venait aussi se rendre compte de rumeur tendant à dire que les habitants étaient hostiles à la mise en place de dispositifs militaires de défense sur la commune. Le lendemain du bombardement, le 19 juin 1940, un camion de la débâcle sautera le pont de Brunelles, en bas de la côte du Prince. Huit soldats français y trouveront la mort. Onze morts en deux jours : Monistrol entre subitement dans la guerre. Six jours plus tard, l'armistice sera signé.

En 1952, les trois victimes du bombardement sont déclarées « Morts pour la France ». Quant à la rue de l'ancienne gendarmerie, elle sera rebaptisée « rue du 18 juin 1940 ».



## Maria Martin : « J'y pense encore tous les jours »

Maria Martin est aujourd'hui âgée de 91 ans. Elle se repose dans une résidence à Saint-Etienne où nous l'avons rencontrée. Ce jour de juin 1940, sa vie va basculer. Elle s'appelait alors Maria Giraud, elle avait 27 ans. Avec beaucoup d'émotion, elle se souvient du bombardement qui coûtera la vie à sa mère.

*« Je travaillais chez Martouret. Nous fabriquions des gaines d'obus. Quand on a entendu les avions, on est sorti et on a vu tomber les bombes. J'ai pris mon frère par le cou et je lui ai dit : « fais ton chapelet.. ». C'était des avions blancs. C'était les Italiens, ils avaient tourné leur veste. On est parti se réfugier dans les blés et quand on en est sorti, j'ai vu que la maison de mes parents tenait encore debout. Je ne me doutais de rien. C'est là que mon neveu est venu me voir et m'a dit : « la mémé, elle est sur le chemin... Elle ne parle plus ». Ma mère était toute en sang.*

*« Après, on est allé chez les Sabot. La mère était paralysée d'un bras comme elle était à la fenêtre. On lui a amené le corps de son mari, mais il manquait la tête... Ce bombardement, tout ça, j'y pense tous les jours. Ça m'a bouleversé. Quand je vais à Monistrol, je retourne dans la rue et je revois l'endroit où est tombée ma mère et je ne dois pas me tromper de deux mètres...»* conclut-elle, des sanglots dans la voix.

## Les mystérieux sarcophages

Jeannine Decroix, domiciliée au Moulin à Vent, se souvient bien de cette terrible journée. Elle avait 11 ans.

*« Nous habitons avec mes parents au Grand Chemin (avenue de la Libération aujourd'hui) à côté de chez Jean Berthoix. Mon grand-père était toujours en vie et lorsque le bombardement a éclaté, je me souviens de ma mère qui l'a poussé sous l'escalier pour le mettre à l'abri. Nous, nous étions partis dans les caves des « Velours » (lieu-dit sur l'avenue de la Libération, en face de l'actuelle agence JB Transaction). Je m'en rappelle comme si c'était hier ! »*

*« Puis mon père est parti chercher le « cadet » (un mulet) pour emmener mon grand-père à Vachères. Nous étions montés avec la calèche jusqu'à chez Tonton Blein, mais nous avons dû nous arrêter là, vers la petite croix du Moulin à Vent, car cela avait fait un grand trou. Au fond du trou, déterrés par l'explosion, il y avait deux sarcophages. Ils ont été emmenés devant chez la Jeannine Bardel (madame Duchand), à Chabannes. Ils servaient d'abreuvoir. Ma mère m'avait toujours dit que c'était (l'endroit où est tombée la bombe) le cimetière des seigneurs de Chabannes. D'ailleurs, quand j'étais petite, on disait que c'était la croix du cimetière...»*

La bombe tombée au Moulin à vent aurait-elle mis à jour les tombes des seigneurs de Chabannes ? « Difficile d'imaginer qu'au 17<sup>me</sup> siècle, on utilisait encore des sarcophages de pierre », nous assure Philippe Moret. Les seigneurs de Chabannes ont bien vécu à Monistrol au 16<sup>me</sup> et 17<sup>me</sup> siècle. Il reste d'ailleurs leur ancienne demeure, aujourd'hui la ferme Brun dans le quartier qui s'appelle justement Chabannes. Sur le porche de la ferme Brun, on trouve leurs armoiries, les mêmes que celles que Guillaume de Chabannes avait aussi fait graver sur le bord du puit de sa maison en ville, et qu'on voit aujourd'hui, très effacées, dans le jardin de la maison paroissiale.

Bref, si les seigneurs de Chabannes ont bien été présents à Monistrol, difficile d'imaginer qu'ils aient pu être enterrés dans des sarcophages. Encore moins d'imaginer qu'il s'agissait d'un cimetière de pestiférés, qui n'avaient sûrement pas droit à de pareils tombes. A Chabannes, Mme Duchand, se souvient de ces deux sarcophages.

« Ils sont bien restés six mois devant la cour de notre ferme, Mais après, je ne sais pas... »  
Il semblerait que des sarcophages aient été aperçus à cette époque devant le Petit Séminaire...

Selon les descriptions qui nous en ont été faites, ces sarcophages étaient identiques à celui exposé devant la MJC du Monteil et découvert devant l'église de Monistrol dans les années 1970.

### « J'ai été blessée à la jambe »

Mais revenons pour terminer au bombardement de Monistrol proprement dit...

Marie Goyo, de son nom de jeune fille Marie Liogier, avait 17 ans en 1940. Elle venait juste de rentrer chez Martouret. « Je me souviens, ce jour-là, nous étions du poste du soir. Juste avant l'explosion, on voulait faire une farce à Jean Tavaud en lui cachant ses bleus de travail ! Les bombes sont tombées sur l'usine. Moi, j'ai reçu un éclat à la jambe, explique Mme Goyo, en montrant la cicatrice. Nous nous sommes retrouvés dans le noir et tout le monde est sorti, ça criait... Je me souviens, dans la rue, il y avait le père Berger, par terre. Je le revois bien avec sa brouette. Il y avait aussi la mère Giraud et le père Sabot... Je me rappelle aussi du fils Moulin, blessé au bras. Il était étendu vers le marchand de fleurs. Après, on nous a emmenés. Nous avons dormi dehors, dans les blés, et il avait plu. Je revois la fille Martel qui rigolait le lendemain, nous étions trempées !

« Après le bombardement, je ne suis jamais retourné travailler chez Martouret où je suis restée à peine quatre mois... »



Une blessure par éclat de bombe,  
dans la pierre du parapet du pont Martouret

# CAMPAGNES LÉGISLATIVES ENTRE DEUX GUERRES

## (1924, 1932, 1936)

*par Philippe MORET*

Trois élections législatives de l'entre-deux-guerres permettent de suivre l'évolution d'un arrondissement d'Yssingaux qui, isolé dans un département plutôt à gauche, contribue puissamment à son évolution vers la droite.

### Les élections de 1924 : l'arrondissement à droite, le département à gauche 1

Au plan national, ces élections donnent la majorité au « cartel des gauches », qui succède ainsi à la chambre « bleu horizon » de 1919.

Comme en 1919, l'élection se fait au scrutin départemental de liste ; la Haute-Loire élit quatre députés.

La liste de droite, ou plutôt anti-Cartel (« union républicaine et concorde nationale ») est emmenée par deux députés sortants, Antier<sup>2</sup> et Constant<sup>3</sup>. Augustin Michel<sup>4</sup>, dernier de liste, donne la caution des conservateurs et des royalistes et surtout il apporte le poids du pays d'Yssingaux. Le quatrième, Foully, maire de Chanteuges, qui vient de manquer sa réélection au Sénat, se dit « républicain de gauche » et garantit l'ouverture vers ce que nous appellerions le centre. Le parti communiste (nous sommes après la scission de Tours) se présente à part, sous l'étiquette d'un « bloc ouvrier-paysan ». La tête de liste est tenue par Martel, manoeuvre à Frugères-les-Mines, dans le brivadois. Il a fallu chercher à Saint-Etienne les numéros 3 et 4...

La liste du Cartel est donnée favorite. Elle est conduite par Laurent Eynac, député sortant, élu pour la première fois en 1919. Radicaux et socialistes ne lui ont pas disputé la première place, et bien leur en a pris. La locomotive Eynac va faire merveille. Mais avec moins d'efficacité dans l'Yssingelais qu'ailleurs.

<sup>1</sup> Les dossiers des élections évoquées ici sont conservés aux Archives départementales, 3M 334 (pour les élections de 1924), 3M 339 (pour 1932) et 3M 344 (pour 1936). Ils conservent des résultats mais aussi des affiches, des déclarations, des correspondances liées à la campagne électorale. Ils sont la source essentielle de cette notice, que les ouvrages d'Auguste Rivet (*La vie politique dans le département de la Haute-Loire de 1815 à 1974*, 1979) et de Gaston Joubert (*Dictionnaire biographique de la Haute-Loire*, 1982) m'ont permis de compléter et d'éclairer.

<sup>2</sup> Joseph Antier (1868-1943), avocat au Puy, maire de Laussonne ; c'est le père de Paul Antier, que nous retrouverons plus loin, en 1936.

<sup>3</sup> Victor-Henri Constant (1869-1953), commerçant. Ponot, il est maire de Saint-Germain-Laprade.

<sup>4</sup> Augustin Michel (1882-1970), qui prend la relève politique de son père Adrien Michel (1844-1932), longtemps maire d'Yssingaux.

Voici, canton par canton d'alors, les résultats :

Cantons	Exprimés	Eynac	Antier	Martel
Bas	2249	1201	979	51
Monistrol	3331	1214	2091	53
Montfaucon	2548	659	1849	31
Saint-Didier	3877	1729	2078	60
Tence	2970	1810	1118	10
Yssingeaux	4354	1920	2317	22

Dans les cantons de Bas et de Tence, la majorité va à Laurent-Eynac. A Tence c'est le vote protestant. A Bas (qui comprend encore Retournac), est-ce l'espèce de continuité sociologique avec le bassin stéphanois ? Mais cela n'empêche pas l'ensemble de l'arrondissement de donner 53,5% de ses voix à la droite : c'est le même pourcentage qu'aux élections de 1919.

Cependant, sur l'ensemble du département, la liste Laurent-Eynac obtient la majorité absolue, ce qui lui donne, par l'effet du scrutin de liste, les quatre sièges. Parmi les élus, Chauvin représente l'Yssingelais, mais non son orientation politique. Il est le président de la « société agricole » de l'arrondissement. Selon une lettre du sous-préfet au préfet, Ollier, maire d'Aurec, avait vigoureusement poussé « cette candidature qui paraît en effet être la plus sérieuse étant donné l'absence de candidats ayant vraiment autorité dans l'arrondissement. <sup>5</sup> »

Le vote des communes du grand canton de Monistrol est intéressant à analyser.

Communes	Exprimés	Eynac	Antier	Martel ,
Beauzac	457	246	194	14
Chapelle d'Aurec	115	41	72	0
Saint-Maurice	440	158	283	4
Monistrol	1057	347	699	16
Sainte-Sigolène	990	290	705	13
Les Villettes	272	132	138	6

Beauzac est la seule commune qui vote à gauche : c'est le même phénomène qu'à Bas. On pourrait appeler cela l'effet PLM... Même la liste communiste y fait, tout est relatif, un joli score : autant de voix qu'à Monistrol. La commune des Villettes se partage équitablement entre gauche et droite. Ailleurs, la droite l'emporte de façon massive.

## Les élections de 1928 et 1932 : un même schéma, deux résultats opposés

Faute de chiffres détaillés sur le canton, je passe rapidement sur les élections de 1928. Elles se sont faites, c'est important, au scrutin d'arrondissement, rétabli par le radicalisme. L'union d'hommes de droite et de républicains très modérés qui avait prévalu en 1924, sous la contrainte du scrutin départemental, a explosé. La droite conservatrice et traditionnelle s'est réunie sous la bannière d'Augustin Michel, qui fait là son entrée en politique. Mais Joseph Antier, républicain catholique, a tiré son épingle du jeu : avec 37% des voix il est distancé au premier tour par Michel (43%), mais il renverse le résultat au second tour, grâce à l'arbitrage d'une partie des électeurs de gauche.

<sup>5</sup> Lettre non datée, écrite au moment où les candidatures s'ébauchent.

En 1932, le schéma se répète, mais cette fois, Michel l'emporte, d'un cheveu. Au premier tour, Michel fait 6317 voix, Antier 5894. Joubert, radical, approche des 4000 voix et s'efface au second tour, grâce à quoi Antier fait un bond au second tour, mais trop court.

Le canton de Monistrol s'est à peu près partagé au premier tour entre Michel (1311 voix, 42%) et Antier (1251 voix, 40%). Les Néron observent ce combat depuis la touche : Edouard est au Sénat depuis 1924, Emile vient de mourir (1931) et c'est trop récent pour que son fils André prétende à la relève, même s'il lui a succédé à la mairie. Le profil politique d'Antier n'est pas éloigné de celui de la famille, mais on ne peut se brouiller avec Augustin Michel, qui est plus « du pays » qu'Antier.

La gauche joue en arrière-plan : 410 voix pour Joubert, soit 13%. Sauf à Tence où il arrive en tête (le vote protestant), Joubert fait entre 300 et 600 voix dans chaque canton, dont une bonne part soutiendra Antier au second tour.

Dans les communes de Monistrol, la moyenne cantonale cache des comportements électoraux divers (nous sommes au premier tour).

Communes	Exprimés	Antier	Michel	Joubert
Beauzac	408	173 (42%)	106 (26%)	109 (27%)
Chapelle d'Aurec	95	62 (65%)	27 (28%)	2 (2%)
Saint-Maurice	416	145 (35%)	227 (55%)	21 (5%)
Monistrol	1040	391 (38%)	452 (43%)	157 (15%)
Sainte-Sigolène	904	389 (44%)	410 (45%)	81 (10%)
Les Villettes	239	91 (38%)	89 (37%)	40 (17%)

La gauche, mesurée dans le vote Joubert du premier tour, est infinitésimale à la Chapelle et à Saint-Maurice, marginale à Sainte-Sigolène ; elle pèse plus lourd (comme en 1924) aux Villettes et surtout à Beauzac. Monistrol se tient le plus près de la moyenne cantonale.

Dans les communes où la gauche est la plus forte, Antier, plus « républicain », est devant Michel. A la Chapelle, où deux électeurs seulement votent Joubert, les tempéraments de gauche s'expriment dans un vote pour Antier, qui, du coup, devance très largement son adversaire de droite. Les poids lourds du canton, Monistrol et Sainte-Sigolène, placent Augustin Michel en tête, une petite tête.

A dire vrai, c'est dans l'arrondissement voisin que les choses amusantes se passent : Philibert Besson est élu, après une campagne qui a surpris et déstabilisé les « notoires » (comme disait le général de Gaulle) de gauche et de droite... Ce marginal tonitruant sera bientôt invalidé par la Chambre (à l'époque, faute de Conseil constitutionnel, c'est la majorité des députés qui valide ou invalide les élections, non sans parti pris). Mais ceci est une autre histoire...

## Les élections du « Front populaire » (1936)

Comme en 1932, les députés sont élus au scrutin d'arrondissement. La création du Front Populaire, incluant les communistes, a soudain tendu le climat et polarisé les camps. Pourtant, au premier tour il est vrai, la circonscription d'Yssingeaux connaît une grande abondance de candidats.

Augustin Michel est naturellement candidat à sa propre succession. Va-t-il consolider sa victoire au *finish* de 1932 ?

Il n'est pas le seul candidat de droite. Ce n'est pas la faute de Monistrol, où les Néron, comme en 1932, ne disputent pas à Michel la place qu'il a conquise. Edouard

Néron est la seule personnalité citée dans la profession de foi de Michel : il salue dans le sénateur le « vaillant président » du « groupe de défense paysanne du plateau central ».

En fait, les challengers de droite sont de petit calibre. C'est le docteur Vacher, qui se présente comme « candidat national indépendant ». Son principal argument : il est jeune et Augustin Michel est vieux (64 ans !). Et Firmin Morel, « candidat républicain de défense paysanne, ouvrière et commerçante », qui se proclame « ex-entrepreneur de transports, créateur des principales lignes de services d'autobus de la région d'Yssingaux ». Il promet de protéger l'automobile, « véhicule indispensable à toutes les classes de la société », qui vit « d'une existence difficile sous les exigences d'un fisc aveugle et stupide ». Les « taxes iniques » qu'elle supporte seront supprimées, et ce qu'il en restera servira à améliorer les routes. Mais les automobilistes ne font pas une clientèle électorale aussi abondante qu'aujourd'hui !

A gauche, trois candidats se réclament (plus ou moins vigoureusement) du Front populaire, qui associe pour la première fois communistes, socialistes et radicaux-socialistes. Les candidats n'ont pas été faciles à trouver, comme si la défaite était assurée d'avance. Aucun n'a la moindre assise électorale, le moindre mandat local.

Jean Roméas est le candidat du PC. Il habite Saint-Etienne. Le dossier du préfet n'a conservé de lui aucun autre document de campagne que sa déclaration de candidature.

Théodore de Félice<sup>6</sup> est le « candidat du parti socialiste SFIO et de Rassemblement populaire ». C'est la première fois qu'on se présente dans l'arrondissement sous l'étiquette socialiste (SFIO). Sa profession de foi signale son engagement d'« ancien combattant pacifiste ». Il est issu de la Montagne protestante. Une note anonyme (de police ?) le présente ainsi : « *Agé de 35 ans, sans profession, secrétaire de l'association universelle de la jeunesse chrétienne. Vit au Chambon avec sa mère, qui semble dans l'aisance. Va fréquemment à l'étranger, notamment à Genève. A été pendant longtemps le collaborateur de M. Guillon. Rien à dire de sa conduite et de sa moralité. Bien considéré.* » On n'a guère de trace d'une campagne très active.

Le candidat qui fait le plus parler de lui, parce qu'il paraît le plus dangereux pour le sortant, capable d'attirer l'électorat d'un « centre » qu'on n'appelle pas encore ainsi, c'est Jean Scelles, un « parachuté » (l'expression n'est pas non plus encore à la mode).

Jean Scelles est architecte, mais à Paris. Il se présente sous le drapeau de La Jeune République, un jeune parti qui s'efforce de renouveler le personnel politique. Il est issu du « Sillon » de Marc Sangnier : c'est l'aile gauche, très marginale et plutôt mal vue par la hiérarchie catholique, de la démocratie chrétienne. Sur le papier, la candidature est habile. Comme le protestant de Félice, Scelles donne un visage chrétien à la gauche, jusqu'alors dominée par la passion anticléricale.

Une note de cabinet informe le préfet : « *Monsieur Jean Scelles est le neveu du professeur Georges Scelles qui avait été chahuté en 1924 par les étudiants d'AF comme Jèze l'est actuellement* »<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Seul candidat survivant de cette campagne. Ses travaux sur le parler occitan de la Montagne protestante font autorité.

<sup>7</sup> Les étudiants d'Action française, le mouvement royaliste de Charles Maurras, avaient lancé en mars 1925 un ordre de boycott contre Scelles, professeur de droit nommé à la Sorbonne par le ministre contre l'avis du conseil de faculté. Chahut pendant les cours du nouveau professeur, puis bagarres entre étudiants et policiers au Quartier latin, fermeture de la faculté de droit par le ministre, enfin grève générale des cours dans presque toutes les facultés de province : le ministre Herriot est démissionné par le Sénat (pour des raisons de réformes fiscales aussi), et le professeur intrus est

L'affiche de la réunion publique qu'il tient à Yssingaux le 19 avril indique ses soutiens locaux : Benoît Ranchoux, maire de Roche-en-Régnier, secrétaire des comités Jeune République de la Haute-Loire ; Jean Pralong, de Beaux, président du Conseil des prud'hommes de Saint-Etienne ; Antoine Avinin, membre de la commission exécutive de la Jeune République.

Tous les trois sont au début de parcours personnels peu communs :

Benoît Ranchoux, né en 1902 à la Ricamarie, sera après la guerre le président de la Caisse régionale du Crédit agricole mutuel de la Haute-Loire.

Jean Pralong, né en 1899 à Beaux, a quitté l'école normale primaire pour les assurances. Parce qu'il se veut chrétien militant ? Il a déjà fondé (en 1920) le syndicat des employés CFTC de la Loire. Après la guerre il sera toujours sur le terrain social et présidera enfin l'Union des retraités CFDT<sup>8</sup>.

Antoine Avinin, né à Massiac (Cantal), sera sous l'occupation l'un des fondateurs du Mouvement Franc-Tireur. Il sera membre du Conseil national de la Résistance.

Voici les résultats dans les diverses communes du canton de Monistrol.

Commune	Candidats de droite			Candidats de gauche				
	Michel	Morel	Vacher	Droite	Félice	Roméas	Scelles	Gauche
Beauzac	134 (34%)	13	27	45%	8	23	184 (47%)	55%
La Chapelle d'A.	78 (81%)	0	2	83%	5	4	7 (7%)	17%
Saint-Maurice	254 (61%)	48	24	78%	8	23	62 (15%)	22%
Monistrol	570 (54%)	52	111	69%	28	117	179 (17%)	31%
Ste-Sigolène	586 (63%)	34	98	77%	24	47	148 (16%)	23%
Les Villettes	118 (50%)	0	11	55%	25	26	55 (23%)	45%
Total du canton	1740 (56%)	147	273	69%	98	240	635 (20%)	31%

Le résultat est impressionnant. Le comportement est analogue dans tout l'arrondissement. Augustin Michel emporte une éclatante victoire, dès le premier tour ; ses deux challengers de droite n'ont servi que de faire-valoir. La gauche a fait peur aux électeurs, surtout par sa campagne nationale. Mais elle ne pouvait faire peur au candidat sortant.

Dans le canton de Monistrol, le socialiste Théodore de Félice tient la lanterne rouge : moins de 100 voix ! Avec près de 1800 voix dans l'arrondissement, son score n'est pas déshonorant, mais le mérite n'en revient certes pas au canton de Monistrol !

Le communiste Roméas fait mieux que lui : il a sans doute mieux parlé à l'électorat ouvrier.

L'analyse commune par commune montre que Beauzac et les Villettes se distinguent une nouvelle fois. Beauzac donne une majorité à la gauche, surtout en votant pour Scelles, l'original. Aux Villettes, les voix se partagent davantage entre les trois candidats.

Scelles peut repartir à Paris (comme ses adversaires n'ont cessé de l'en prier !) avec le sentiment d'avoir sauvé l'honneur de sa « Jeune République ». Mais il n'a pas pu prendre pied dans ce secteur central d'un électorat républicain modéré, catholique et libéral, qui avait fait les victoires des Néron et, plus récemment, celle de Joseph

---

démissionnaire le lendemain... L'histoire a des airs de mai 68. Y avait-il, en 1936, comme un règlement de compte entre Scelles junior et Michel royaliste ?

<sup>8</sup> Il a écrit une très fiable histoire de *Retournac* (1980).

Antier. Il aurait fallu pour cela n'être pas parachuté, et que la politisation nationale ouvre un espace entre le Front populaire et la droite. Le climat de guerre civile froide qui prévaut en 1936 ne pouvait que le rejeter à gauche.

Un tract, abattant l'atout maître, le dit en quelques lignes:

*« Electeurs catholiques, la Jeune République de M. Jean Scelles a fait ouvertement alliance, par le Front populaire, avec le communisme et le socialisme condamnés par l'Eglise. Cet avis doit vous suffire. »*

Augustin Michel a su exploiter les erreurs du brillant jeune homme. Un tract nous le montre :

*« Quand l'Architecte Parisien parle d'agriculture, il écrit que 150.000 vaches prises parmi les meilleures laitières seront abattues pour assainir le marché du lait.*

*S'il était paysan, M. Scelles saurait qu'un paysan ne sera jamais assez bête pour faire abattre ses meilleures vaches laitières.*

*Il nous prend pour des imbéciles. »*

Ainsi, la circonscription d'Yssingaux envoie un député de la droite la plus classique siéger dans la chambre du Front populaire.

Que fait-on ailleurs ? Brioude y envoie Thiolas, SFIO. Paul Antier, le fils de Joseph Antier, est élu par Le Puy-Sud. Le Puy-Nord élit Eugène Pébellier, élu maire du Puy l'année précédente, qui se présente sous les couleurs d'un autre nouveau parti, le Parti social français : son chef, le colonel de La Roque a pris acte de l'échec des « Ligues » et joue la carte parlementaire avec la conviction qu'il obtiendra la majorité aux législatives de... 1940 – qui seront supprimées pour cause de guerre.

Le succès d'Eugène Pébellier tient, nous dit Auguste Rivet, au canton de Bas, qui fait la différence. Ce canton, détaché de l'arrondissement d'Yssingaux, vote dans la circonscription de Le Puy-Nord. Son profil politique a changé par rapport aux élections de 1924 : est-ce l'effet d'une polarisation droite/gauche plus accusée que douze ans plus tôt ? Bas vote désormais nettement à droite : 477 voix à ses candidats (dont 427 à Pébellier), contre 96 aux divers candidats de gauche. Sans compter les 65 bulletins qui, à travers Archer, saluent le combat de Philibert Besson.

Cantons	Exprimés	Eynac	Antier	Martel
Bas	2249	1201	979	51
Monistrol	3331	1214	2091	53

Ces deux candidats, le PSF et le catholique agrarien, renouvellent le visage de la droite. André Néron-Bancel, actif et même militant mais pas candidat, peut espérer en 1941 le siège de sénateur que son cousin Edouard, à 74 ans, pourrait lui laisser...

De plus, trois sièges sur quatre à la droite, c'est un renversement de situation. Paradoxalement, alors que 1936 est une date phare dans l'histoire nationale de la gauche - la victoire couronnant l'union -, pour la Haute-Loire, 1936 aussi est une date phare : celle du retour de la droite.

Un retour que la droite paiera au prix fort, particulièrement dans l'Yssingelais. Massivement engagée derrière le Maréchal, comme François Boulet nous le montre, elle aura, après la Libération, une rude pente à remonter avant de retrouver ce que d'aucuns peuvent considérer comme son niveau sociologique.

# LE CHÂTEAU DE LIGNON

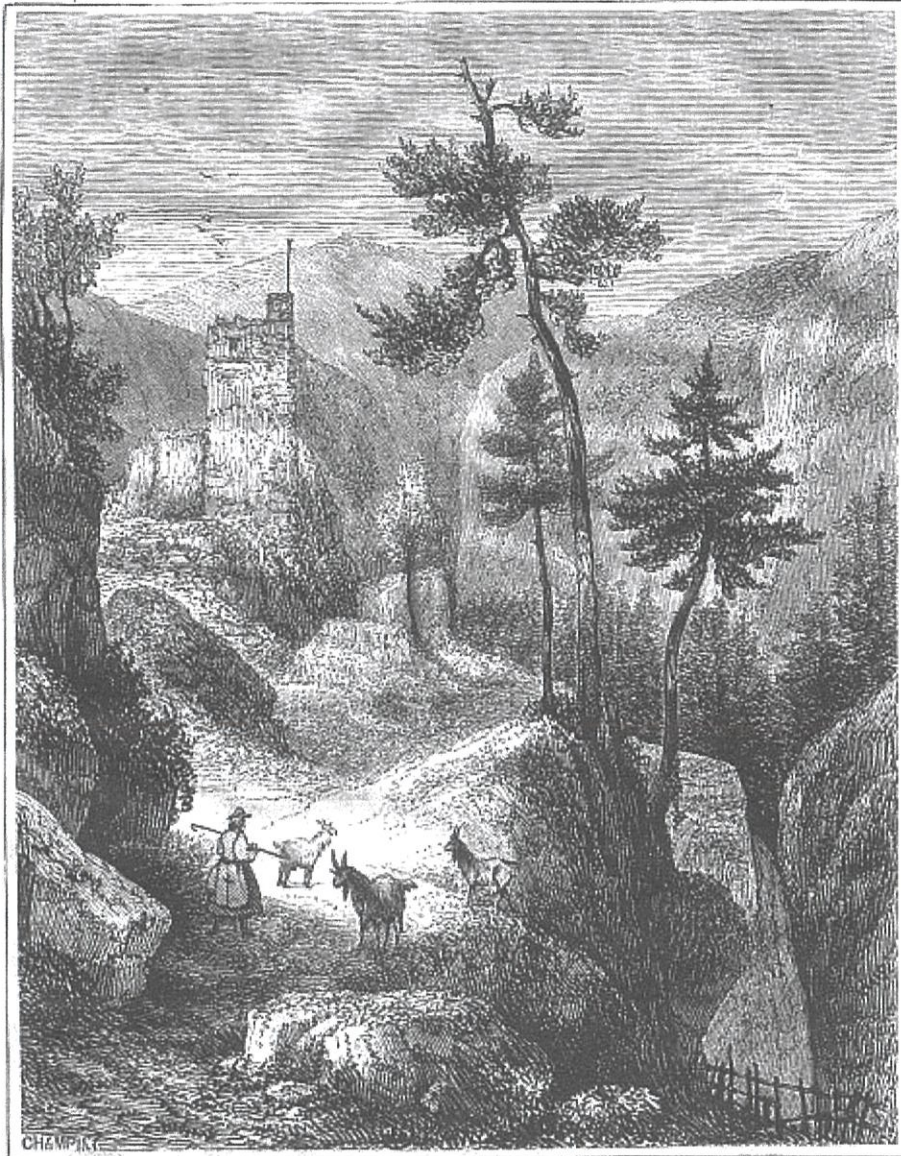
## AVERTISSEMENT

*Cette description archéologique anonyme du château de Lignon nous a été communiquée par Paul Dubois, l'historien de Saint-Maurice-de-Lignon. Elle est venue entre ses mains il y a plusieurs années et sous la forme d'une dactylographie déjà ancienne. Son grand intérêt nous incite à la publier, dans le cadre de nos Chroniques monistroliennes, et cela bien que nous n'ayons pas encore pu, malgré quelques recherches, en découvrir l'auteur. Celui-ci a manifestement déjà mené des études sur les châteaux d'époque médiévale. Sa connaissance du sujet n'est pas seulement ni peut-être principalement celle d'un historien local. Il parle en connaisseur de l'archéologie castrale, et conclut à la nécessité de fouilles scientifiques. Nous sommes confiants qu'il regardera cette publication, si elle vient à sa connaissance, comme un hommage dû à la qualité de son travail, avec l'espoir que, après lui, après les explorations du Groupe de recherche archéologique et historique de Monistrol en 1972, une étude approfondie de l'édifice et de son environnement soit enfin entreprise.*



Le château de Lignon est sans conteste l'un des plus méconnus de la vallée de la rivière qui porte son nom. Inconnu, il l'est des voyageurs pressés, aux yeux desquels les replis de la vallée le cachent, mais il l'est tout autant des rares visiteurs qui se hasardent dans ces gorges et voient avec étonnement ces pans de murs qui couronnent une falaise. Il ne reste rien de ce qui, dans l'esprit du public, constitue le nécessaire accoutrement des châteaux du Moyen Age. Ici, pas de pont-levis, pas de créneaux, à peine les restes d'une tour, et des murs qui en disent plus long que ces décors obligés, qui, bien souvent, n'ont de médiéval que leur apparence. Au cours des recherches que nous avons faites dans les environs du château, nous avons été frappé par le peu d'intérêt que lui vouent les paysans des fermes voisines. C'est peut-être une chance, dans la mesure où le dédain des uns et la méconnaissance des autres ont au moins épargné au monument plus d'atteintes du vandalisme.

La contrepartie de cet abandon, c'est l'état de décrépitude du château. Il ne reste du donjon que trois pans de mur d'inégale hauteur, dont les deux plus élevés sont rongés par un lierre qui a disjoint les pierres et contribué à la ruine de l'ensemble. L'intérieur du donjon est encore plus pitoyable : sur les éboulis et les murs de refend ont poussé des arbres et tout un réseau de ronces inextricables.



Château du Lignon, à quatre kilomètres au midi de Monistrol (Haute-Loire). Dessin de Champin,

Il suffirait pourtant d'un peu de bonne volonté pour redonner à ce site toute sa vraie beauté, et par-là, toute sa vérité historique. D'autant que, du point de vue de l'archéologie militaire, le monument est d'un intérêt considérable.

### **Situation du château**

On accède au château de Lignon en prenant, à partir du village de Cublaise, près de Saint-Maurice, l'un des deux chemins qui descendent vers la vallée de cette rivière. Les deux chemins se rejoignent après un kilomètre environ. A partir de leur jonction, ils empruntent une voie très ancienne, parfois taillée dans le rocher, parfois dallée. Cette voie n'est autre que la voie médiévale qui donnait accès au château de Lignon. On peut la suivre sur un kilomètre environ avant qu'elle ne se sépare à nouveau en deux tronçons, un qui conduit vers le château, l'autre qui descend vers le fleuve qu'il devait être possible de traverser à gué. Cette voie présente de très nombreuses analogies avec celle qui traverse l'Ance au Pont du Diable sous le château de Chalencon, ne serait ce que l'utilisation absolument flagrante d'une configuration géographique en tous points identique.

Le château est construit dans un méandre escarpé, dont la base mesure au plus deux cent cinquante mètres. La totalité de ce méandre est occupé par une masse rocheuse qui s'élève en falaise, pour atteindre soixante mètres au sud et à l'est. A l'ouest la plate-forme se resserre jusqu'à ne mesurer qu'une dizaine de mètres, c'est par cette langue de terre que le château est rattaché au flanc de la vallée. Au nord enfin le rocher est sensiblement moins vertical, mais la pente est encombrée par la végétation et aussi par de nombreux rochers qui en rendent l'escalade très pénible. Cette position presque inexpugnable constitue la base du système défensif que les constructeurs se sont bornés à renforcer.

## DESCRIPTION ARCHEOLOGIQUE

### **La première enceinte**

Le premier mur d'enceinte ne mérite pas d'être considéré comme une ligne de défense, sinon à l'est et au nord. Ailleurs il n'avait d'autre but que de protéger les habitants du château contre une chute éventuelle. Il couronne exactement la falaise dont il épouse tous les contours. Cette falaise s'élève directement au-dessus du fleuve. Il était donc impossible qu'un assaut ait lieu sur cette face. La structure de ce mur, à elle seule, tendrait à prouver qu'il n'avait pas un caractère défensif : il est construit en moellons de granit de petit appareil, posés apparemment sans liant.

Sur toute la totalité du front sud et du front est, il est découronné et n'affleure qu'à peine. L'occupation du front sud par ce mur est faite de façon discontinue, les parties rocheuses étant prises dans les constructions.

### **La partie occidentale**

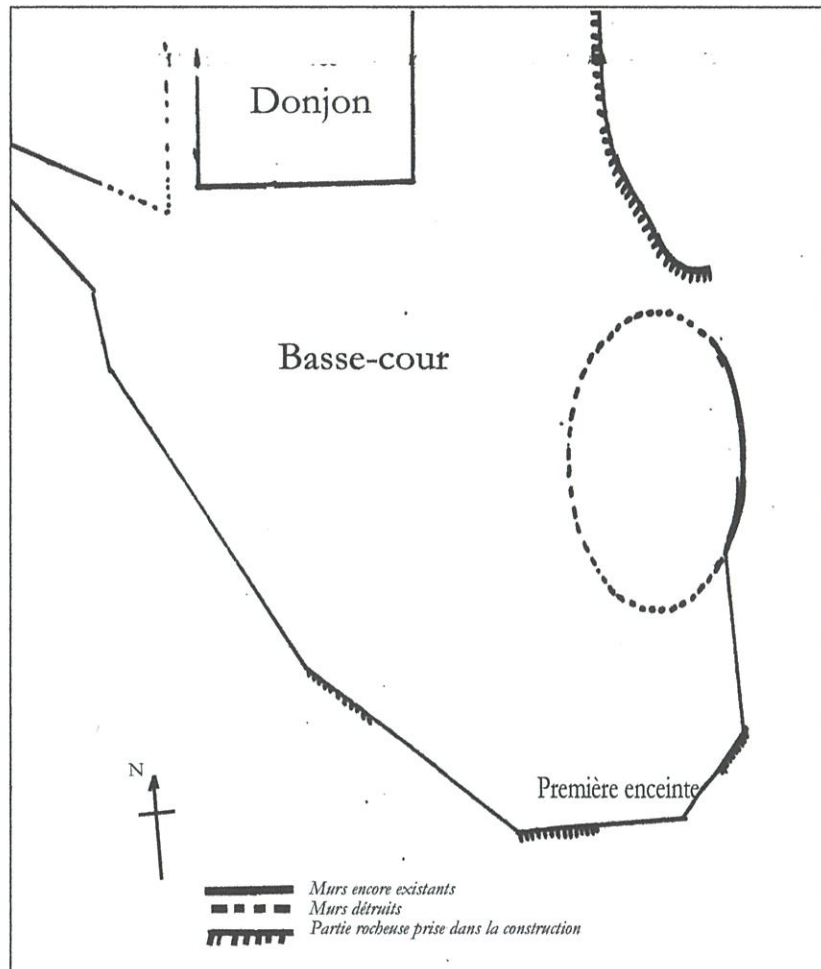
La partie occidentale mérite une étude plus détaillée. A cet emplacement, le rocher s'élevait au-dessus de la plate-forme actuelle. Une partie de ce rocher a été conservée et taillée, de manière à permettre le passage du chemin. Une faille de la roche a dû être rachetée par une construction en porte à faux, reposant sur un arc en plein cintre jeté entre les deux lèvres de la faille. La façon dont a été conduit cette œuvre est particulièrement bien visible de nos jours où, à la suite de l'érosion, le mur se trouve complètement détaché du sol, contre lequel il s'appuyait à l'origine. Notons au passage que cette construction menace ruine de façon certaine.

L'emploi de cette technique, pour racheter les sinuosités ou les anfractuosités des roches de soubassement, est relativement courant en Velay. On en trouve des exemples à Chalencon, Arlempdes, Ceysac... Quelquefois il ne s'agit que d'une pierre assez longue pour être lancée entre les deux bords à joindre. Un exemple parfaitement élaboré de cette technique se trouve à Roquefixade, en pays de Foix, où ce n'est pas une faille d'un mètre qui est rachetée, mais de cinq mètres.

### **A l'est, le pic rocheux**

La partie la plus orientale de l'enceinte est dans sa plus grande partie composée d'un pic rocheux qui surplombe l'esplanade.

Ce pic rocheux présente des traces de taille qui tendraient à prouver qu'il a servi de carrière lors de la construction du château. De fait, il est tout à fait possible que l'approvisionnement sur place en matériaux ait permis l'agrandissement de la plate-forme castrale. Ce rocher est traversé de deux failles : l'une se termine en cul de sac ; l'autre au contraire permet de traverser le rocher et de déboucher sur une pente assez douce qui descend vers le Lignon. L'origine naturelle de ces failles n'est pas douteuse, mais il semble bien qu'elles aient été agrandies pour permettre un passage plus aisé.



La seconde partie de la face orientale de la première enceinte était constituée d'une tour ronde, très peu saillante, et dont il ne demeure que la base extérieure. Cette tour qui ne devait être ni très forte, ni très élevée, avait pourtant une importance militaire réelle. Elle protégeait une face qu'on pouvait atteindre à partir du Lignon, mais elle constituait surtout un moyen d'atteindre le fleuve, pour les gens du château. Par un sentier assez raide on peut, en effet, atteindre une petite crique, dissimulée entre les falaises sud et est. C'était là un moyen d'approvisionnement, voire de fuite. Mais il était impossible de ne pas prévoir que c'était une voie d'assaut possible, la seule difficulté étant d'atteindre cette crique, ce qui ne peut se faire que par la rivière elle-même. La présence d'une porte entre le rocher et les vestiges de la tour n'est pas douteuse, car les constructions maçonnées s'arrêtent à un mètre du rocher, dégagant un espace pour le passage.

L'examen de la partie nord de la première enceinte est des plus ardues de nos jours, du fait de la végétation, qui a recouvert cette partie. Tout au plus avons-nous pu reconnaître le tracé approximatif des murs, sans qu'il nous soit possible d'en déterminer la structure et, surtout, la fonction militaire. Il semblerait qu'un mur parallèle à celui du donjon ait existé, mais rien ne permet d'augurer de sa hauteur ni de son épaisseur.

### **La seconde enceinte**

La seconde enceinte du château occupe une motte rocheuse qui domine de deux mètres la plate-forme de la première enceinte. Cette motte affecte une forme presque rectangulaire, de longueur est-ouest. Le donjon occupe la partie est de cette enceinte. A son extrémité ouest, la motte castrale s'élève par un rocher vertical au-dessus du chemin d'accès. Très souvent nous avons parlé de l'art des tailleurs de pierre du Moyen Age, mais c'est au château de Lignon que se trouve un des plus parfaits exemples de leur science. La paroi rocheuse, que nous venons de décrire, est totalement incluse dans les constructions et fait absolument corps avec les murs qui la surmontent et la prolongent, mais si cela n'est pas à proprement parlé extraordinaire, ce qui l'est, c'est que cette paroi rocheuse a été taillée comme s'il s'était agi d'une seule pierre. Elle présente à l'extérieur une face polie, démunie de toute aspérité qui en aurait pu faciliter l'escalade. La réalisation d'un tel travail est d'autant plus impressionnante, que le bloc ne mesure pas moins de 6 mètres de long et de 4 de haut. On envisage la maîtrise du tailleur chargé de ce travail colossal. De comparable, nous n'avons trouvé que les assises du château de Beaucaire qui, elles aussi, sont taillées et mises à l'alignement du talutage des tours.

Les murs qui surmontent cette paroi sont dans un état lamentable, qui permet à peine d'en reconnaître le tracé. Leur position, face à l'accès normal, incite à croire qu'ils devaient être munis de défenses, et surtout d'une hauteur supérieure à celle qui est la leur actuellement. Entre le mur occidental, que nous venons de décrire, et le donjon, il existe une plate forme de 50 m<sup>2</sup> environ, sur laquelle nous avons pu reconnaître quelques traces de murs, que nous décrirons avec le donjon, dont ils semblent avoir été des constructions annexes. De plus, immédiatement au contact du mur occidental, se trouve une place, vide de construction, qui peut avoir servi de haute cour au château, en même temps que de place d'armes.

### **Le donjon**

Le donjon a aujourd'hui l'aspect d'une grosse tour carrée. L'analyse prouvera que son plan est en réalité beaucoup moins simple. La tour carrée est une construction dont les dimensions extérieures sont de peu inférieures à dix mètres (entre 9,50 et 9,80 mètres).. Leur plus grande élévation est actuellement de douze mètres. Ils sont construits en pierres d'appareil assez irrégulier, et ont une épaisseur variable de 0,70 à 1,50 m.. Ce qui est à première vue étonnant, c'est que, sur ses flancs, le donjon ne comporte aucune forme de défense. Seule la face nord, si tant est que l'on puisse être affirmatif pour ce qui concerne les faces est et ouest, comporte des ouvertures.

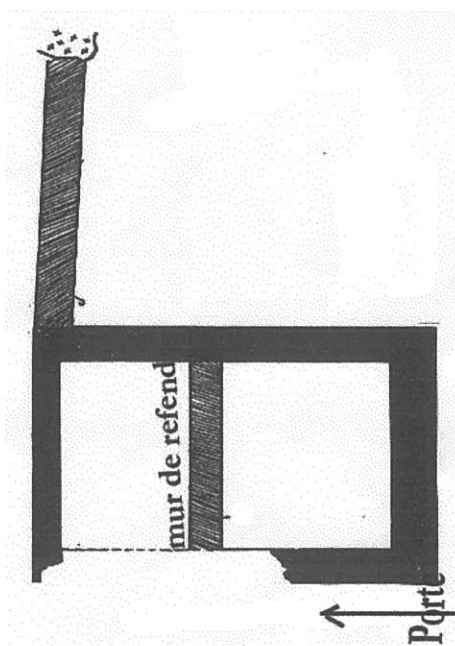
La face occidentale semblerait avoir été défendue par un hourdage mobile dont on peut apercevoir encore les trous de boulines. Quant à la face méridionale, elle devait opposer à un assaillant son énorme masse aveugle. On notera toutefois que pour atteindre cette partie du donjon, il fallait avoir franchi toutes les défenses situées sur la partie occidentale de la seconde enceinte.

Le mur nord, nous l'avons dit, est percé de plusieurs ouvertures. La principale est une fenêtre, située à deux mètres au-dessus du sol actuel. Ses dimensions extérieures sont de 0,70 sur 0,80 m., alors qu'elle est évasée vers l'intérieur jusqu'à atteindre 1 m. sur 1,30 m.. Au-dessous de cette fenêtre, se trouvent une série de trous carrés, qui nous paraissent avoir servi au passage des chevrons supportant le plancher. Les chevrons reposaient dans des trous symétriques situés sur le mur sud. Au centre ils reposaient sur un mur de refend, qui partage le donjon dans le sens est-ouest, formant ainsi deux salles basses respectivement de quatre et trois mètres de large. La présence à l'intérieur du donjon, d'une masse importante de gravats, également répartis sur toute la surface, laisse supposer la présence d'une voûte qui se serait effondrée.

Trois pièces avaient donc été aménagées dans le donjon. La plus grande, sans doute celle d'habitation, était éclairée par la grande fenêtre, et, éventuellement, par des ouvertures pratiquées sur la face est du donjon. La plus petite de ces pièces, située au sud, complètement dépourvue d'ouverture, devait servir de resserre pour les vivres. Au contraire, la pièce qui lui est parallèle comportait la porte du donjon. Elle était éclairée par une petite fenêtre rectangulaire.

### L'accès au donjon

Le moyen d'accéder au donjon est difficile à définir. L'angle ouest porte extérieurement des traces très nettes d'une embrasure maçonnée, et le trou de passage d'une barre indique qu'il s'agissait d'une porte. En dépit de la dégradation de la base, nous sommes sûrs que cette porte ne s'ouvrait pas au niveau du sol, mais 2 mètres plus haut environ, et qu'elle était construite dans le mur qui joignait le mur occidental de la seconde enceinte et le donjon.



De nombreuses raisons poussent à croire à l'adoption d'un tel système, par ailleurs courant dans les constructions primitives. Tout d'abord la base de la voûte se trouve à 2,05 m du sol, mais la barre se trouve à 1,70 m du sol, ce qui revient à dire qu'elle bloque la porte aux 5/6 de sa hauteur, ce qui lui enlève toute efficacité en augmentant les difficultés de sa manœuvre. Si au contraire on veut bien admettre qu'après avoir franchi la porte, on entrait de plain-pied dans le donjon, ce qui est actuellement le cas, il faut que la base de la porte se soit située à 1,50 m. du sol. On s'aperçoit que la barre coulissante se trouve au 2/3 de la porte, gardant ainsi une plus grande raison d'être. Un dernier point est prépondérant : à cause du système de fermeture par une barre coulissante, il fallait obligatoirement que la porte pivote vers l'intérieur, or il aurait été absolument impossible de l'ouvrir si elle n'avait pas été légèrement plus haute que le sol situé derrière elle, ce qui nécessite que la base du vantail ne soit pas plus basse que 1,50 m.

La porte donnait sur un couloir voûté ou couvert d'une charpente, car le mur du donjon porte les traces parfaitement visibles d'une saignée, provoquée par l'effondrement de cette voûte. C'est la présence de la porte qui justifie la présence du hourdage, dont on voit encore les traces sur la face ouest du château.

Avant d'en terminer avec l'analyse du donjon, il convient de remarquer qu'il ne possède que des défenses simples, c'est-à-dire que les constructeurs n'ont pas jugé utile de créer un système défensif cohérent, chaque point étant contrôlé d'un autre point, lui-même placé dans la zone de défense d'un troisième, ainsi que cela aura lieu de manière courante à partir du 12<sup>ème</sup> siècle.

#### **La partie ouest de la motte**

A l'ouest du donjon, se trouvent quelques constructions annexes dont il est bien difficile, vu leur état, de dire ce qu'elles étaient. Nous avons pu néanmoins déterminer la présence d'une petite salle accolée à l'angle nord-ouest du donjon. Il s'agit d'un carré de 2mètres de côté dont les murs ont une épaisseur moyenne de 0,50 m. L'élévation de ce bâtiment, qui aurait pu contribuer à éclaircir son rôle, est impossible à déterminer. Cependant la position, et surtout la présence d'enduit sur la face intérieure inciterait à croire que c'était là une citerne. Mais on pourrait avec autant de vraisemblance envisager qu'il s'agisse d'une tourelle flanquant le donjon. Le problème reste posé. Tout comme celui de l'approvisionnement en eau. Il n'existe pas de puits dans le château et la présence d'une citerne est encore hypothétique. Il faudrait donc admettre que les habitants se soient approvisionnés directement au Lignon, qu'ils atteignaient par le flanc est, ce qui pouvait parfois être assez problématique, ne serait-ce qu'en hiver.

#### **Une construction antérieure au 12<sup>ème</sup> siècle ?**

On peut, sans atteindre à une absolue précision, dater la construction du château de Lignon. Trop de choses manquent dans son histoire pour ne devoir se référer qu'aux données archéologiques.

Nombre de détails laissent à penser qu'il y a là une construction primitive : absence de superstructures défensives, comme les mâchicoulis, les crénelages, les archères ; absence de flanquement et fragilité de la défense des portes, réduction à un seul moyen du système défensif.

On peut aussi faire état du plan carré du donjon, qui est généralement considéré comme antérieur au plan circulaire. On ne saurait cependant considérer cela comme une preuve irréfutable, car il existe en Languedoc de nombreux donjons de plan carré ou barlong (Montségur, Puivert...). Plus importante est la position du donjon sur une motte artificiellement créée, qui dénote la présence d'une très ancienne construction en bois.

Un dernier argument enfin tient compte de l'étroitesse du château et plus particulièrement du donjon. C'est un élément essentiel, si on admet que l'occupation de la motte est toujours antérieure à celle de la totalité de l'aire castrale. Un donjon aussi étroit n'a pu être construit qu'à une période où la population civile n'était pas encore incorporée à la vie du château.

Ainsi croyons-nous pouvoir affirmer que la construction de ce château est antérieure au 12<sup>ème</sup> siècle. Il est difficile de croire qu'un château, construit après cette

date, l'aurait été de façon aussi rudimentaire, surtout si on le compare aux autres châteaux de cette époque.

La conclusion qui s'impose est le très grand intérêt archéologique du château du Lignon. Non seulement parce qu'il est un exemple classique de château roman ancien, mais surtout parce qu'il a gardé son caractère original, sans reprise d'œuvre : il offre un champ d'investigation absolument vierge.

Il est à souhaiter que des fouilles soient conduites mais aussi, avant cela, il faudrait surtout, et cela est primordial, que le site soit accessible et, peut-être, que les parties qui menacent ruine soient consolidées.

### **Un foyer de peuplement**

Par contre, en approfondissant nos recherches sur la région voisine du château, nous avons été amené à quelques constatations qui valent d'être rapportées. Alors que, de nos jours, la vallée du Lignon est complètement vide d'habitants, elle était au Moyen Age un important foyer de peuplement. Il est facile d'appréhender les raisons de cette désertion : difficultés d'accéder aux rives du fleuve, modification du cours du fleuve. En domestiquant les rivières nos contemporains en ont tué les forces vives, mais, surtout, ils ont détruit le fragile équilibre qui permettait aux hommes d'occuper ses rives, dans la mesure où, par la rivière, ils pouvaient suppléer aux difficultés terrestres d'accès.

Cette utilisation médiévale du Lignon explique que le mandement du château se trouvait en partie sur la rive opposée à celle qu'il occupe. L'étendue de ce mandement contraste avec l'exiguïté du château, mais ce qui devait en faire toute l'importance, c'est qu'il s'intercale entre les possessions épiscopales de la région de Monistrol, le fief de Maubourg, et les seigneuries de Vertamise, Le Fraisse, Loucéa, Beauzac et La Tour. Pour notre part nous avons simplement relevé les traces de l'occupation humaine dans les basses vallées de la Dunière et du Lignon, En faire l'analyse nous aurait entraîné trop loin du cadre réservé à cette étude, aussi ne pouvons-nous qu'espérer avoir posé des jalons pour l'avenir ou pour d'autres.



# PRÉNOMS À MONISTROL

## 1630 - 1650

*par Paul THIOLIÈRE*

*Les archives municipales de Monistrol conservent le registre des baptêmes célébrés de 1630 à 1650. Notre ami Paul Thiolière a exploité ce document pour y découvrir quels prénoms avaient la faveur de nos ancêtres, au temps du roi Louis XIII et du jeune Louis XIV.*

### Prénoms masculins

Jean	196	Gaspard	9	Henry	2
Marcellin	98	Barthélemy	6	Imbert	2
Claude	98	Balazard	5	Jérôme	2
Pierre	73	Eustache	5	Just	2
Jacques	65	Raymond	5	Melchior	2
Antoine	56	Annet	4	Noël	2
Mathieu	37	Cyrille	4	Adam	1
Guillaume	35	Joseph	4	Alexandre	1
André	31	Laurent	4	Christophe	1
Michel	24	Caprais	3	Emmanuel	1
Blaise	20	Jean-Baptiste	3	Grégoire	1
François	20	Sébastien	3	Hector	1
Benoît	18	Toussaint	3	Hugues	1
Vital	17	Amable	2	Jean-Claude	1
Etienne	16	Bernard	2	Martin	1
Louis	14	Chaffre	2	Richard	1
Gabriel	11	Christian	2	Thierry	1
Nicolas	11	Denis	2	Timothée	1
Simon	10	Didier	2		
Charles	9	Fortune	2		

58 prénoms masculins différents pour 986 individus du sexe masculin.

Les 5 premiers prénoms (Jean, Marcellin, Claude, Pierre et Jacques) suffisent à nommer plus de la moitié des 986 individus recensés. On peut constater que tout naturellement celui de Marcellin, dont les reliques se trouvaient à Monistrol, arrivait en deuxième position, derrière, mais nettement après, Jean, le disciple préféré du Christ. A noter que Pierre n'arrive qu'en quatrième position, alors qu'on ne trouve pas de Paul, qui avait à l'époque une connotation huguenote. Pour la même raison, aucun prénom n'évoque les prophètes ou les noms de l'Ancien Testament. On pourra constater que les 14 Louis se retrouvent presque avec la même quantité de 15 Louise chez les femmes. Même situation pour François, avec 20, pour 19 Françoise et encore 18 Benoît pour 18 Benoîte. A signaler deux Chaffre qui rappellent le saint patron du Monastier-sur-Gazeille, puis quatre Cyrille et deux Caprais (saint patron de Craponne). Les rois mages n'ont pas été oubliés, avec cinq Balthazar suivis de deux Melchior. Nicolas est souvent remplacé par son abréviation "Colas". Bien entendu on trouve les graphies les plus variées et les plus bizarres pour tous ces prénoms, jusqu'à les rendre presque méconnaissables et difficilement identifiables.

## Prénoms féminins

Marguerite	143	Alix	15	Laurence	2
Catherine	108	Fleurie	10	Marthe	2
Marie	99	Hélène	6	Pierrette	2
Jeanne	70	Jacqueline	6	Anne Marie	1
Anne	68	Suzanne	5	Beatrix	1
Clauda	68	Hilaire	4	Bellonde	1
Antoinette	65	Claire	3	Charlotte	1
Madeleine	33	Delphine	3	Colombe	1
Marcelline	33	Michelle	3	Eustache	1
Françoise	19	Ramberte	3	Justine	1
Benoîte	18	Ursule	3	Lucrèce	1
Gabrielle	17	Ségolène	3	Philiberte	1
Louise	15	Agathe	2	Paule	1
Vitale	11	Agnès	2	Rose	1

42 prénoms féminins différents pour 862 femmes et filles.

Sur 862 personnes dénombrées les quatre premiers prénoms (Marguerite, Catherine, Marie et Jeanne) représentent pratiquement le même nombre que les 38 autres. Marguerite arrive nettement en tête avec 143 cas. On comprend ainsi le rôle important joué par « sainte » Marguerite de la Séauve Bénite dont la réputation de sainteté s'étendait à tout l'Yssingelais et à la bordure sud du Forez. A Monistrol elle jouait un rôle encore plus grand puisque, suivant la tradition, elle aurait reçu l'hospitalité au

château du Betz après avoir été chassée de l'abbaye. Elle aurait même délivré la dame châtelaine d'une maladie qui accablait celle-ci. La deuxième position de Catherine correspondait à un engouement de tout le royaume de France pour ce prénom. Ce qui est plus curieux, c'est la troisième position du nom de Marie qui normalement aurait dû arriver en tête. On constate là une dérive des dévotions locales qui pénalisent les grands saints ou saintes de l'église universelle. Il faut inverser le dicton populaire qui affirme qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints. Le petit saint local semble mieux à même de connaître les besoins de ses compatriotes que le saint universellement reconnu et donc sollicité de toutes parts. De nos jours on écrit au député de sa circonscription plutôt qu'à un ministre qui ignore probablement tout des problèmes locaux. A noter aussi qu'on trouve trois Ségolène et une Bellonde qui était un prénom assez aristocratique. Gabrielle est souvent remplacé par son abréviation *Belle*. Bien qu'il ait existé à cette époque et dans la région de Monistrol, "Matthie", équivalent féminin de Mathieu, ne se rencontre pas dans ce registre.

# BONNES NOUVELLES

## DU « DONJON »

Depuis décembre 1988, date de l'acquisition par la municipalité du « donjon », ou Tour de l'Arbret pour lui donner son véritable nom, les années ont passé sans qu'aucuns travaux n'aient été réalisés pour maintenir le bâtiment en état, et sans en trouver une utilisation publique. En 2000, il a même été question un moment de céder l'édifice à un propriétaire privé. Depuis 1988, soucieuse d'assurer un avenir à la Tour de l'Arbret, la Société d'Histoire n'a cessé de chercher à faire avancer le dossier et de faire des propositions.

Il n'est pas inutile de rappeler que l'acquisition par la municipalité de la seule tour qui reste des murailles de la ville au moyen âge, a été facilitée à l'époque par un don à la ville de Monistrol d'une somme de 40.000 francs, soit la moitié du prix d'achat. Ce don a été consenti par la Société d'Histoire de Monistrol et par le Syndicat d'initiative (qui a depuis donné naissance à l'Office de tourisme et à Monistrol Animation). Ce don voulait évidemment assurer la pérennité du bâtiment et sa mise en valeur.

Il semble que l'avenir du donjon s'éclaircisse en cette fin d'année 2004 .

Après avoir procédé au retrait d'une partie des enduits qui couvrent le parement, la municipalité a autorisé Romain Lauranson, étudiant en master d'archéologie à Lyon, à procéder à des sondages et à une analyse du bâtiment (fonction, datation, techniques de construction, etc.). Ces travaux ont confirmé la valeur patrimoniale de la Tour de l'Arbret, élément du dispositif défensif médiéval du bourg.

Depuis, le récent délabrement d'une partie du toit et de la cheminée côté Prévescal a fait accélérer encore les choses. Devant la menace de voir le donjon tomber en ruine, le conseil municipal du 3 décembre 2004 a approuvé le principe de réalisation de travaux qui pourraient être réalisés en deux phases successives.

1<sup>ère</sup> phase : mise hors d'eau et hors d'air du bâtiment avec ravalement des façades (reprise complète de la toiture et des ouvertures, tour en pierres apparentes, maison 18<sup>ème</sup> accolée à la tour crépie à la chaux, pierres des embrasures dégagées)

2<sup>ème</sup> phase : aménagements intérieurs.

Si tout se passe bien, entre le dépôt du permis de construire, la consultation des Bâtiments de France et les appels d'offre pour les entreprises, les travaux pourraient commencer au printemps 2005.

Une réflexion sur l'utilisation des trois niveaux du bâtiment (rez-de-chaussée et deux étages), d'une surface de 45 mètres carrés chacun, est en cours. Sont parties prenantes les associations précédemment citées (Société d'Histoire, Monistrol Animation, Office de Tourisme) et l'aménagement des locaux devrait mettre en valeur l'architecture intérieure de la tour.

En cette période de vœux du nouvel an, souhaitons à la Tour de retrouver son éclat en 2005 et que ce symbole de l'ancienneté de la vie municipale redevienne le signal fort de l'entrée dans le centre ville.

Colette Chambonnet



**Derrière les enduits sont apparues de belles pierres d'appareil.  
La fenêtre a été percée ou élargie à l'époque moderne.**

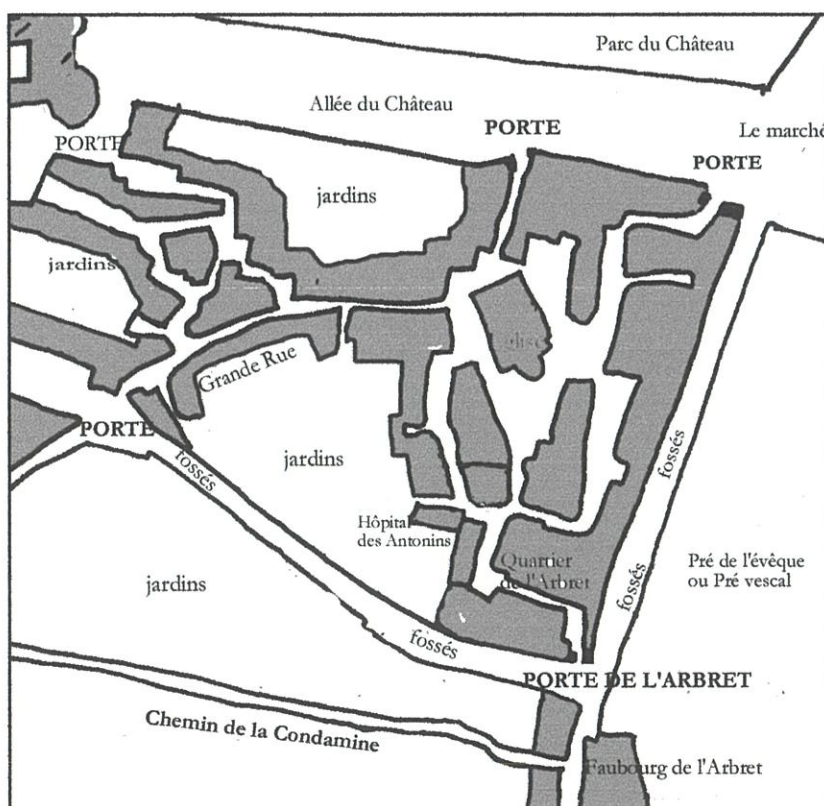
## 1817 : la demi-démolition

Le rapport d'expertise d'un architecte, Boggio, conservé aux archives municipales de Monistrol, permet de dater 1817 la démolition de la porte proprement dite : l'arcade en ogive et les deux vantaux que, depuis longtemps, on ne fermait plus. De la porte Saint-Marcellin, ou de l'Arbret, il n'est resté que l'« avant-corps », la tour carrée formant l'angle entre le mur nord et le mur est de la ville médiévale.

Cette date indiscutable remet en cause les deux dates figurant sur un dessin d'imagination, censé représenter la tour dans son élévation primitive (reproduit dans *Monistrol d'antan*, planche n° 18). Le dessinateur indique 1803 pour la démolition de la porte et 1845 pour l'abaissement de la tour.

Il faut donc lire 1817 au lieu de 1803 pour la démolition de l'arcade. Quant à l'abaissement, j'ai consulté les délibérations municipales de 1836 à 1855 et je n'ai rien découvert concernant la tour. Il est vrai que, s'agissant d'un bâtiment privé, il n'y avait pas besoin d'une délibération municipale pour y faire des travaux, même importants. Plus significatif, l'expertise Boggio décrit une tour qui se présente comme aujourd'hui : « un petit magasin » et au dessus « un étage et galetas ». N'est-il pas vraisemblable que l'abaissement de la tour date tout simplement de l'aménagement 18<sup>ème</sup> ? La recherche reste ouverte.

Le plan ci-dessous permet de voir clairement le dispositif des cinq portes qui ponctuaient l'enceinte murée de Monistrol. En haut, à gauche et au centre, les deux portes qui font passer de la ville murée au château épiscopal. Au coin nord-ouest la porte ouvrant sur le marché et sur le chemin du Pinet, du Chambon. Au coin sud-est, la porte entre la Grande Rue et la Chaussade, vers le chemin du Puy. Enfin, à l'angle nord-est, la porte de l'Arbret, porte ouvrant vers le chemin de Lyon.



## Rapport d'expert en démolitions

En 1817, le maire, comte de Charbonnel du Betz, désigne un expert pour lui dresser un « état de situation des portes de la ville », et en particulier « de celle dite de St Marcellin qui menace ruine et compromet la sûreté publique des habitants ». L'expert, le sieur Boggio architecte, rend le rapport qu'on attendait de lui : la porte est bonne pour la casse. Voici le document.

*Ladite porte donne entrée à la ville par le faubourg de l'Hôpital ou Arbret, qui aboutit à la grande route de Lyon au Puy.*

*Elle forme avant corps avec arcade ogive en couronnement de 8 décimètres. Cet arc est élevé au dessus de la porte proprement dite d'un mètre sept décimètres.*

*La partie du mur surélevé de cette arc a un lézard qui se perpétue jusqu'au sommet, qui a des moelons détachés et dentellés de vétusté, dont plusieurs ont écroulé.*

*La surface de ladite porte dans sa base est de 8 mètres 4 décimètres de longueur sur trois mètres d'épaisseur, compris l'avant-corps ; la porte proprement dite faisant arrière-corps.*

*L'ouverture de ladite porte est de deux mètres neuf décimètres ; son élévation a trois mètres trois décimètres, couronné en voûte ogive. Les ventoirs de la porte sont hors de service. Les pentures sont rongées par la rouille et les sels alcalins des urines, les gonds hors de place et arrachés de la pierre de taille, qui est rongée par les voitures et décomposée par le temps et par la nature de la pierre de grais.*

*L'avant-corps, côté de nord, a trois mètres cinq décimètres de face sur trois mètres d'épaisseur. Dans cette partie, suivant toutes les apparences, on avait pratiqué un escalier à noyau, pour arriver au donjon et sur la porte qui formait terrasse ou passage avec jour formant colisse (sic) sur l'ouverture de la porte ; il existe actuellement un petit magasin avec bayes de porte et fenêtres au dessus, où est un étage et galetas. Ce changement a corrompu le mur formant embrasure du portail ; l'arrière voûte menace ruine ; plusieurs dalles et moellons de la voûte sont hors de place et menacent d'écrouler ; l'arc est aussi corrompu.*

*La partie de mur de face extérieure a subi aussi quelques détériorations. L'angle corrompu et hors de d'aplomb a nécessité huit crampons de mur en fer scellés à la pierre de taille. Ce mouvement a concassé une dalle (dalle ?) du portail et a produit supérieurement des tassements et lézards qui vont se perpétuer au sommet.*

*La partie du portail côté sud joint la maison Mourier. La pierre de taille dans son soubassement et pied-droit de la porte n'a d'autres altérations que celles produites par les voitures et par cause de vétusté.*

*Celle dite des Religieuses donne entrée à la Grande Rue, a la même ouverture de deux mètres quatre vingt dix centimètres. Son état de situation est meilleur que celle ci-dessus décrite, construite en pierre de taille, solidement. Le voisin a pratiqué un cabinet au dessus de l'ouverture de la porte. Les ventoirs de ladite sont en bois rongés en état de vétusté et totalement hors de service ; les pentures et gonds sont couverts de rouille et décomposés par les sels alcalins des urines.*

*Celle des Capucins est une chétive arcade sans ventoirs ni susceptible d'en placer. Une partie latérale est intérieurement du côté de la rue dégradée et n'a pas de parements de*

murs. La partie supérieure paraît avoir été réparée depuis quelques années et est en bon état.

Le soussigné, après avoir examiné l'utilité et l'incommodité des dites portes, il est d'avis que lesdites portes entravent le passage des chars puisque, lors qu'ils se rencontrent, ils sont forcés de reculer et retarder leur marche ; elles ôtent et privent les habitants d'agrément, circulation d'air et de vue de prospect si agréable aux maisons de la ville et si désiré par les propriétaires des maisons. Et ces seules considérations et leur inutilité, puisque les murs de ville ont été remplacés par des habitations qui ont portes et vues extérieures sur les fossés qui ont changé en promenades publiques. En conséquence, d'après tous ces motifs, il est d'avis que lesdites portes soient démolies sans en excepter une, et que la porte ci-dessus dénommée de St Marcellin, attendu son état de caducité et déperissement, menaçant la vie des habitants, doit sans délai être démolie pour la sûreté publique.

L'administration municipale puisera dans sa sagesse les moyens les plus propres pour en accélérer la démolition et notamment le couronnement de l'avant-corps de la porte et arrière-voûte, attendu l'urgence et le danger évident qui compromet la sûreté publique.

Fait et clos à Monistrol le 26 juin 1817 par moi soussigné Ph Boggio architecte.

Cela ne traîne pas : deux jours après, le 28 juin, le maire prend un arrêté de démolition de la porte dite Saint-Marcellin. « Il sera donné connaissance des présentes aux Sieurs Mourier et Ferrand propriétaires, habitants de cette ville, afin qu'ils prennent de suite telles mesures qu'il leur conviendra. » Mais comme le sieur Ferrand habite dans la Tour, et que la commune, très pauvre à l'époque, n'a point envie de l'exproprier, la démolition ne porta que sur la porte elle-même. Chars et voitures purent se croiser sans bagarres (ou le purent-ils ?). La tour demeura. Comme demeura la porte dite ici des Religieuses, parce qu'elle s'appuyait sur le bâtiment des Ursulines : la municipalité la conserva encore une soixantaine d'années...

Ph. M.



Une ouverture piétonne, en plein cintre, révélée par le décapage des enduits .



Dessin d'un imitateur anonyme des compositions d'Arcimboldo  
La cuisinière instrumentalisée...16<sup>ème</sup> s. Ecole nationale des Beaux-Arts, Paris.

# BOIRE ET MANGER

## *EN HAUTE-LOIRE*

Souvenirs d'une exposition d'été au Château des Évêques  
- juillet-octobre 2004 -

préparée par Madeleine Moret, Colette Chambonnet et  
Philippe Moret

« Souvenirs d'une exposition » en effet, et non catalogue complet d'une exposition qui présentait plus de 500 objets et donnait à voir et à lire une abondance de textes et d'images. De ce foisonnement, nous avons retenu pour les lecteurs des *Chroniques* tout ce qui avait un caractère nettement local, apportait un document curieux, présentait un intérêt particulier. Le visiteur y reconnaîtra surtout les textes et images des panneaux, mais aussi une trace de nombreux objets remarquables ou simplement représentatifs.

### 1.

## MENUS EN TOUS GENRES

### Fêtes de famille à Monistrol et autres lieux circonvoisins

Les vingt années autour de 1900 sont marquées à Monistrol par l'émulation culinaire de deux hôtels-restaurants, Mallet (aujourd'hui le Parc) et Masson, qui se font presque vis-à-vis, chacun de son côté du Grand Chemin. Ces deux excellents restaurateurs attirent la clientèle stéphanoise : on monte en bandes « prendre l'air » à Monistrol et y faire ripaille. Voici trois menus :

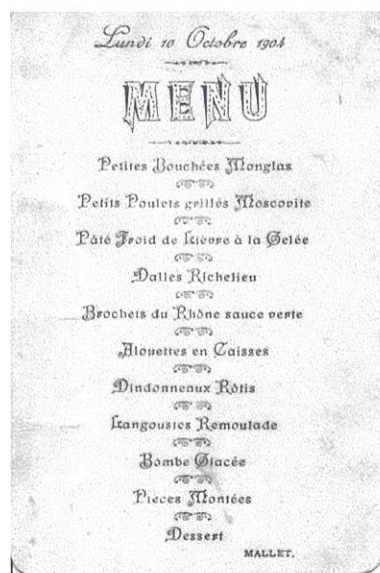
Hôtel Louis Mallet, le repas des noces de Marc Bouchacourt et Marguerite Moret, le 15 juin 1892.

*Le menu : Cassolets de queues d'écrevisses Nantua, melon cantaloup ; saumon de Libourne sauce Montrachet, filet de bœuf Périgord, chapon du Mans truffés à la financière, sauté de caille à la provençale, homards à l'américaine, terrine de foie gras de Strasbourg ; Punch à la Romaine ; dindonneaux truffés rôtis ; Plombières pralinées ; ananas sur tige, croquante Molière, madeleine glacées, oranges Montmorency, dessert compliqué.*



Hôtel Mallet, repas du 10 octobre 1904.

*Le menu : Petites bouchées Montglas ; petits poulets grillés moscovite, pâté froid de lièvre à la gelée, dalles Richelieu, brochets du Rhône sauce verte, alouettes en caisse, dindonneaux rôtis, langoustes rémoulade, bombe glacée, pièce montée.*



Hôtel Masson, joli menu présentant une scène militaire comique : « Si tu n'es pas r'connu... fais-toi porter malade », inversion (volontaire ?) de la célèbre sonnerie du Réveil :

« Si tu n'veux pas t'lever,  
Fais-toi porter malade.  
Si tu n'es pas r'connu,  
T'auras quat' jours de plus »

Bien d'autres menus nous gardent le souvenir de bien d'autres restaurants.



8 septembre 1912, Monistrol, au café-restaurant Largeron (plus tard Crouzet, Mazenod, « la Madeleine », maintenant devenu banque). Menu-réclame fourni par un liquoriste de Dijon... Un menu de 1920, du même cuisinier, témoigne de la stabilité de sa composition : pâté, une volaille, un civet, une seconde volaille plus importante et plus cuisinée (oie, dindonneau).

ci-contre

*Le menu : Pâté froid de ménage, volaille gros sel, haricot au beurre, civet de lièvre, morilles à la crème, oie rôtie, desserts assortis.*

Menu (financé par une réclame de champagne) de l'hôtel-restaurant Gouit-Lérissel, de Tence, printemps 1939.

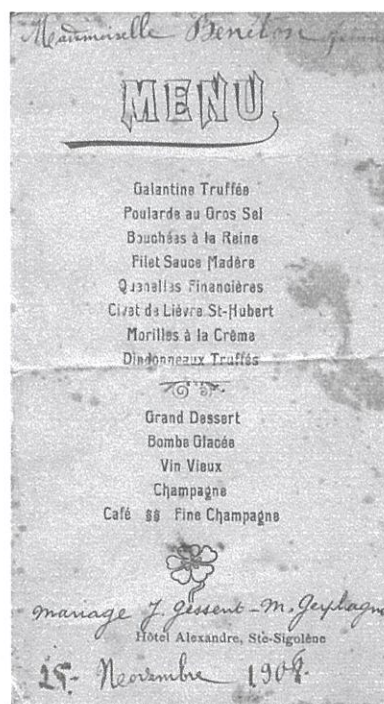
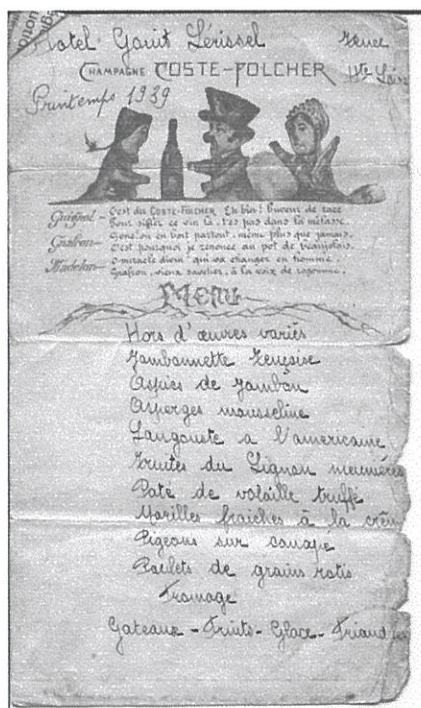
*Le menu : Hors d'œuvres variés ; jambonnettes tençoise, aspics de jambon, asperges mousseline ; langouste à l'américaine, truites du Lignon meunière, pâté de volaille truffé ; morilles fraîches à la crème ; pigeons sur canapé, poulets de grain rôtis ; fromages, gâteaux, fruits, glaces.*

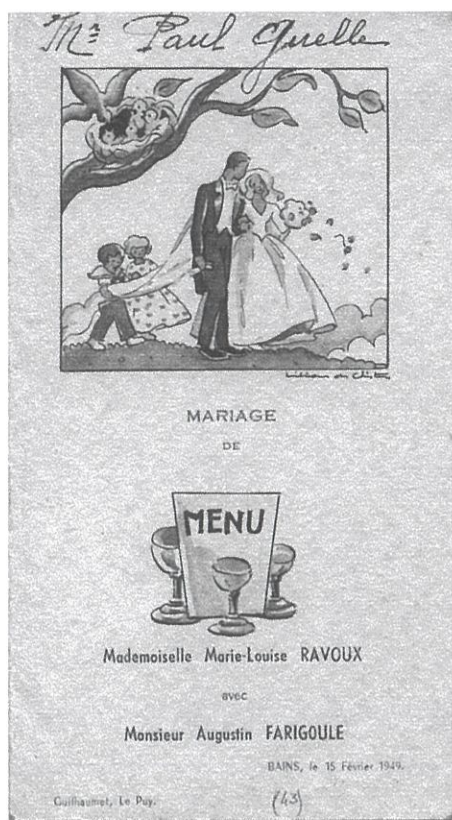
ci-dessous à gauche

Menu de l'hôtel Alexandre, Sainte-Sigolène, pour les noces Gessent-Gerphagnon, le 25 novembre 1908.

*Le menu : Galantine truffée ; poularde au gros sel ; bouchées à la reine ; filet sauce madère ; quenelles financières ; civet de lièvre St-Hubert ; morilles à la crème ; dindonneaux truffés. Grand dessert, bombe glacée. Vin vieux, champagne, café, fine champagne.*

ci-dessous à droite





Joli menu des noces Farigoule-Ravoux, à Bains, le 25 février 1949.

*Le menu : Langouste parisienne ; bouchées à la reine ; truites de Malaguet, tournedos Rossini ; petits pois à la française ; dinde à la broche ; salade Rachel, fromage de Bains, glace pralinée, entremets.*

## La cuisine de Céline

À l'époque de la mère Brazier, de Lyon, le Velay compte à Saint-Paulien une mère Passemard, qu'on appelle plutôt la Céline (1866-1940). Elle fait une cuisine de rêve. Le gastronome Clos-Jouve écrit : « *Devant notre appétit enthousiaste et nos sens éblouis se déroula l'un des plus mémorables festivals gastronomiques d'une existence scrupuleusement vouée au 9<sup>me</sup> art. Toute l'admirable charcuterie du département et les écrevisses des proches torrents y*

*servirent de prélude. Puis ce furent des truites pêchées du matin, sauvages et magnifiques. Un civet de lièvre odorant, car nous étions en l'automne favorable, puis un poulet aux cèpes assurèrent les plats de résistance de ces agapes qui se poursuivirent dans la gamme fromagère de tous les bleus de la province et s'achevèrent dans l'enchantement de crèmes suaves et de pâtisseries savantes. »*

Texte déniché par André Alalain (*La Haute-Loire gourmande*) qui conclut : « Céline cuisinait bien parce qu'elle n'avait pas de frigidaire ». A méditer.

## 1887, au Flachat, pour le conseil de révision

Alphonse Néron, maire de Monistrol, tient dans les années 1880 un répertoire précis des repas qu'il offre à ses frais dans son château du Flachat, avec le nom des invités, leur place à table et les mets qui leur sont servis. Par exemple le 5 mai 1887 à l'occasion du conseil de révision. Repas d'hommes, bien sûr, et d'hommes qui ont tous une fonction. Mais repas à signification politique aussi : Alphonse prépare la carrière politique de son neveu Emile Néron-Bancel, 28 ans, qu'il fait présider, en face de lui (Emile sera élu député républicain en 1893).

Les invités : l'armée (cinq officiers et le lieutenant de gendarmerie), le préfet (accompagné du sous-préfet, conseiller de préfecture et secrétaire), et quelques monistroliens : le juge de paix Moret, les deux notaires Faure-Favier et Chorein, les deux médecins Gire et Pouzols, le percepteur et le receveur des impôts, et les fidèles du conseil municipal : Franc le liquoriste, Cuerq le buraliste, Fournier, Bonnet.

Au total 24 convives qui goûteront :

*Petites bouchées aux truffes ; saumon hollandaise ; filet de bœuf aux truffes ; jambon de Mayence, terrine de foie gras ; chapons truffés et langouste remoulade ; asperges ; bombe glacée ; croquants Molseim et génoise glacée (2 par invités est-il précisé) ; dessert.*

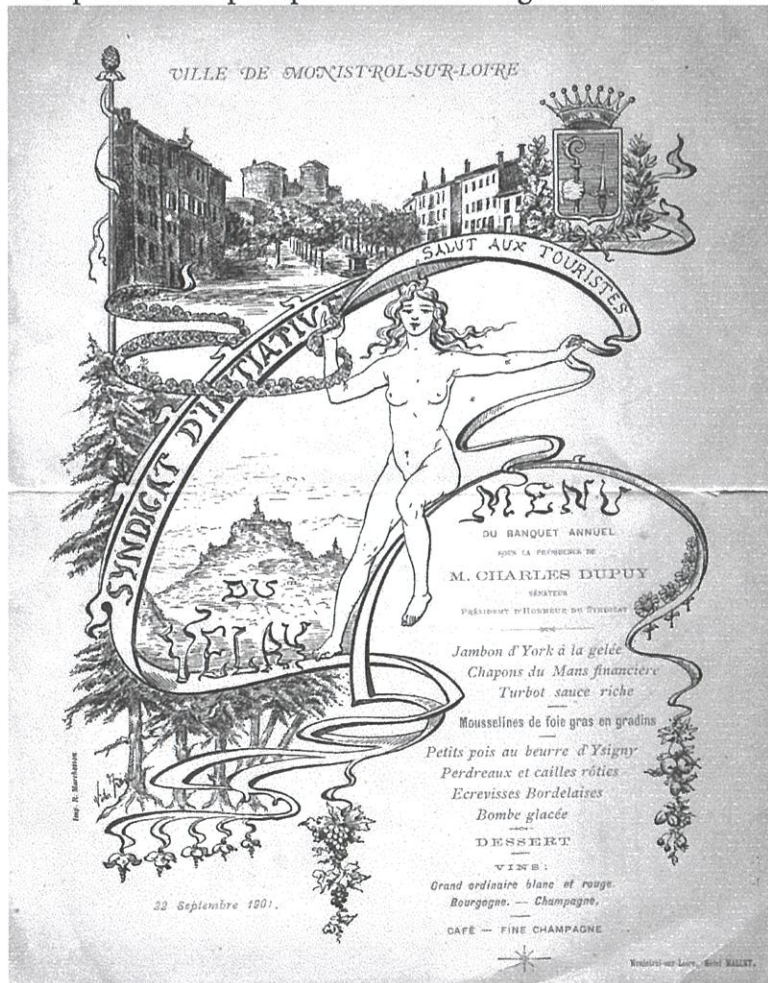
22 bouteilles de vins fins, sans compter les carafons de bordeaux. Prix total : 348,5 francs-or (sans les vins) : le repas a dû être préparé par un hôtelier de Monistrol.

## Un jour et deux banquets ou Charles Dupuy à Monistrol

22 septembre 1901, journée mémorable dans les fastes monistroliens. Monistrol accueille le grand homme de la Haute-Loire républicaine et modérée, Charles Dupuy, ancien Président du Conseil, mais honoré en la circonstance comme fondateur du Syndicat d'initiative du Velay : le tourisme devient une valeur. Six arcs de triomphes embellissent la ville toute pavoisée et « enguirlandée ». Une journée de discours, musiques, et banquets. Le premier est le déjeuner des officiels, à l'hôtel Mallet où l'on déguste la suave cuisine du maître-queux. Deux heures et demie seulement sont ménagées pour absorber :

*Jambon d'York à la gelée, chapons du Mans financière, turbot sauce riche ; mousselines de foie gras en gradins ; petits pois au beurre d'Ysigny, perdreaux et cailles rôties, écrevisses bordelaises, bombe glacée, dessert.*

Une promenade post-prandiale d'une égale durée, à travers rues, places et allées,



prépare l'appétit pour le banquet du soir, offert à Charles Dupuy, et auquel ont cotisé 300 personnes. Il a lieu dans le Petit Séminaire.

Un seul point noir pour l'orgueil monistrolien : ce second repas a été traité par un hôtelier du Puy, Albert Maurice.

*Le menu, prévu en une heure :*  
*Jambon d'York ;*  
*petites bouchées Monglas ;*  
*aloyaux champignon ;*  
*petit pois demi-glace,*  
*poulet de grain cresson ;*  
*desserts assortis.*

## « Bouffer du curé »

22 avril 1906. Festin anticléricale organisé à Monistrol dans le cadre des élections législatives de mai 1906, par le docteur Demurger. Les passions sont déchaînées. « Manger du curé », c'est ce qui est proposé à travers plats et boissons. Peut-être ce repas est-il resté confidentiel, une plaisanterie entre amis ? Mais le menu a dû circuler et, plus tard, le voici reproduit en fac-similé et utilisé par les catholiques (aux élections de 1910 ?) pour rappeler à Demurger ses excès.

*Le menu : Galantine à la Pie VII, suprême de volaille à la mairie Belle-Balle ; maquereaux d'église ; quenelles Sarto financières ; filets camérlingue ; morilles du collègue ; pintade sauce converse ; glace vaticane ; desserts (a)variés.*

*« Les convives qui désireraient payer le champagne sont priés de ne pas se gêner. »*

### FAC-SIMILÉ DU MENU

Servi à la Table d'Honneur du Banquet donné le 22 Avril 1906, à Monistrol

présidé par le Citoyen DEMURGER

Candidat Blocard qui se déclare aujourd'hui partisan de la Liberté Religieuse

Banquet terminé par le chant de la Carmagnole et de l'Internationale





## 1964, autour du monument à Edouard Néron

18 octobre 1964. Un repas beaucoup plus classique, pour l'inauguration du monument à Edouard Néron, place du Prévescal à Monistrol.

Elle réunit de nombreux élus et notabilités, auxquels la ville offre un repas, à l'hôtel du Parc.

Le menu est imprimé sur tissu brodé d'un bouquet de fleurs.

La norme encore en vigueur aujourd'hui est bien établie : hors d'œuvre (une charcuterie : jambon frais en croûte), entrée (de poisson : sole normande), plat principal (une volaille : caneton nantais à l'orange), fromages, dessert (omelette norvégienne).

## Bonnes occasions de banqueter

### Le général de Chabron en déplacement 5 avril 1864, Issoire

Le général de Chabron, enfant de Monistrol, commandant la subdivision de Clermont-Ferrand, est invité à Issoire - peut-être pour le conseil de révision.

Copieux menu : Potage. Puis les entrées : pieds farcis, barde de saumon et tête de veau. Poulardes du Mans. Service des légumes à part. Jambon de sanglier et langoustes. Pudding. Dessert. Pas de fromages. Les vins devaient être en abondance, mais ne sont pas mentionnés.

### Le centenaire de la République 22 septembre 1892, Le Puy

« Banquet populaire », organisé par la municipalité du Puy pour fêter le centenaire de la République. Trois ans plus tôt, on a fêté le centenaire de 1789, dans le cadre grandiose et rassembleur d'une exposition universelle. Fêter 1792 est beaucoup plus provocateur. Cette célébration s'inscrit dans l'affrontement politique entre les « opportunistes », conduits par Charles Dupuy, et les « radicaux ». Ni le préfet ni Dupuy ne paraissent dans cette fête, où la



municipalité paraît seule.

Menu frugal pour l'époque, mais offert à tous : *jambon, galantine de volaille, gigot sur pommes de terre au four ; fromage, raisin, biscuit*. Pour nourrir l'enthousiasme, une bouteille de 75 centilitres de vin rouge pour chacun.



## 25 janvier 1902, Le Puy : les anciens du lycée

Banquet de l'association des anciens élèves du lycée du Puy, au Grand Hôtel Garnier.

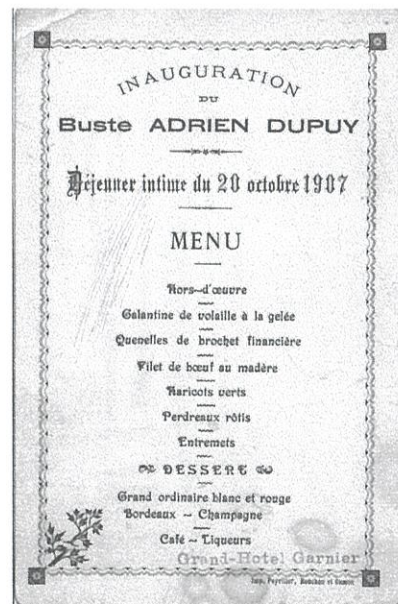
Les associations sont souvent porteuses de banquets. Ici, le repas annuel est l'objet de l'association, propice aux retrouvailles, aux commentaires sur les disparus et à l'évocation nostalgique des souvenirs d'enfance.

## Pour le buste d'Adrien Dupuy 28 octobre 1907, Le Puy

« Déjeuner intime », pour l'inauguration du buste d'Adrien Dupuy (au jardin Vinay). Le repas a lieu au Grand Hôtel Garnier.

Adrien, frère de Charles Dupuy, inspecteur général de l'instruction publique, est mort l'année précédente : une façon habile d'honorer Charles Dupuy à travers son frère disparu.

*Le menu : Hors d'œuvre ; galantine de volaille à la gelée ; quenelles de brochet financière ; filet de bœuf au madère ; haricots verts ; perdreaux rôtis ; entremet ; desserts.*



## Pour la visite de Monseigneur à Lapte, 5 mai 1937

Lapte est en fête : Mgr Rousseau vient y donner la confirmation. Les paroissiens se sont cotisés pour offrir à l'évêque un banquet digne de la circonstance.

*Le menu : Barquette de foie gras / Langouste Parisienne / Quenelles de Brochet aux morilles / Légumes Printaniers / Canetons rôtis / Asperges / Entremet / Glace prâminée. Vins : Beaujolais, saint-joseph, hermitage, champagne ; café cognac grande chartreuse)*

## Le centenaire du Pensionnat

9 mai 1954, Le Puy

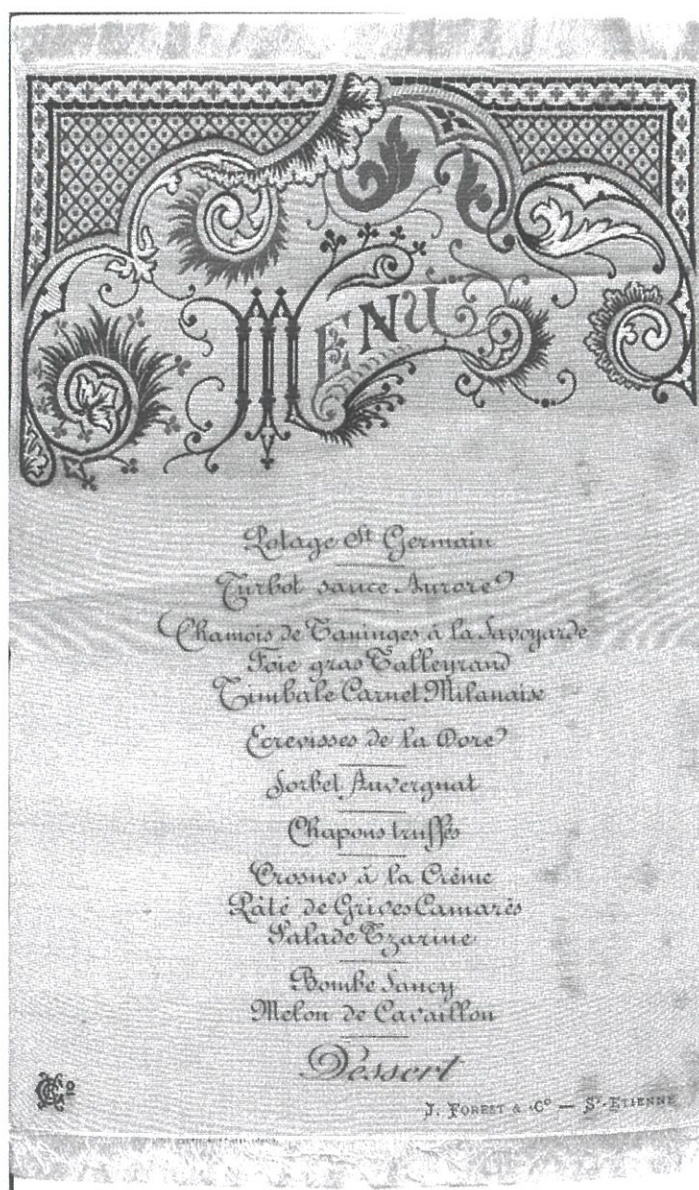
Le Pensionnat N.-D. de France, au Puy, fête ses cent ans en présence du cardinal Gerlier. Le menu est détaillé à l'intérieur : *pâté en croûte au porto ; macédoine de légumes ; filets de sole dieppoise ; quiche lorraine au jambon ; champignons à la crème ; filet charolais ; salade de saison ; plateau de fromages ; bombe glacée.*

## Les 350 ans des Ursulines de Monistrol 13 mai 1984

Les Ursulines fêtent le 350<sup>ème</sup> anniversaire de leur arrivée à Monistrol : *aspic ; terrine de lapin aux noisettes ; darne de saumon ; gratin dauphinois ; pintadeau sur canapé ; fromage, fruits, entremet d'anniversaire.*

### Chez Monsieur le Préfet menu imprimé sur soie de couleurs

Fabrication de Saint-Etienne, pour le préfet du Puy-de-Dôme. Riche banquet chez M. le Préfet. C'est un déjeuner, dont la date et l'occasion nous sont inconnues. Le style renvoie à la Belle Epoque.



## 2.

## LE PAIN QUOTIDIEN

## Le four banal, service public

Pendant des siècles, tout ce qui touche au pain est un sujet sensible. La famine, c'est quand le pain manque. Le seigneur, détenteur de la responsabilité publique, doit garantir que le pain sera cuit et bien cuit. C'est vital.

Au Puy, grand ville, les boulangers font la pâte et ils la cuisent ; leur profession est organisée en jurande ou corporation. Mais dans le plat pays, à Monistrol par exemple, on distingue nettement les deux opérations. Chaque ménage fait son pain, avec son grain jalousement conservé, et la farine que lui en a rendu le meunier. Mais cuire ce



pain est le rôle du fournier et la responsabilité du seigneur du four. Service public mais aussi monopole public. Le seigneur et son fournier garantissent bonne cuisson toute l'année, contre un droit modique. En contrepartie, interdiction de cuire chez soi.

Au 18<sup>ème</sup> siècle, on voit apparaître à Monistrol des boulangers. En ville tout le monde n'a pas du grain dans son grenier, ni envie ou talent pour faire son pain. Le boulanger a une clientèle. Le premier qu'on connaisse à Monistrol est un Jean Espach (1759). Ils sont deux ou trois. Mais, comme tout le monde, ils doivent confier la cuisson au fournier. La Révolution supprimera ce service public. Et le boulanger pourra se bâtir un four.

Manuscrit 15<sup>ème</sup> s. *Les Antiquités latines*, BN.

Parienté et de Ternant, Histoire de la cuisine française, 1994

## Le pain de la guerre

Le nerf de la guerre ancienne, c'est le pain et le vin. Au 16<sup>ème</sup> siècle, quand la guerre, civile ou religieuse, « vit sur le pays », il faut nourrir les combattants, les assiégeants, les gens d'armes de passage. Leur donner du pain et du vin, le pain pour se nourrir le corps, le vin pour nourrir le courage. Pour les poulets ou lapins, les soudards se débrouillent.

A Craponne, par exemple, en 1593, les consuls doivent fournir 7000 pains, à six deniers le pain. Sans oublier les chevaux : 7 setiers et demi d'avoine.

« Plus la somme de 48 sols pour 24 pains blancs que furent baillés au maître d'hôtel de monseigneur de Maugiron ». C'est l'intendant de la troupe. Pas de « pain de munition » pour lui, mais du pain blanc à 2 sols, quatre fois plus cher que l'ordinaire.

Voici le capitaine Lenfrey, passant à Craponne avec une petite troupe qui escorte les munitions de guerre au camp d'Allègre : une quarantaine de soldats à pied - ils se partageront pour leur souper un pain bis pesant 42 livres (il coûte 21 sous).

Nous sommes en 1602. Il faut s'emparer puis raser le château du Bouchet St-Nicolas. Les boulangers ont fort à faire.

2870 pains à 8 deniers la livre, à Cure, boulanger

467 pains de 8 deniers la pièce, 400 pains bourgeois (intermédiaire entre le pain sejala et le pain blanc), à même prix, et 300 pains séjalas, à Jacques Séjallon, nom prédestiné pour un boulanger,

300 pains sejalas et 294 pains bourgeois, à Benoît Mandelot.

Le chef, le vicomte de Polignac, qui conduit le siège, a droit à des attentions particulières pour son pique-nique militaire : 3 douzaines oranges, 4 pots muscat, deux paires de perdrix. C'est très frugal en somme.

C'était pour le siège. La démolition dure du 28 décembre au 2 janvier. Il en coûtera 7535 pains blancs et bis, et 7 charges de vin, 3 huminaux, 6 pots (soit 1261 bouteilles). Par attention spéciale, la troupe aura aussi droit à de la viande (on est en plein hiver) : elle se partagera 7 moutons et 11 veaux. Le pain blanc vaut un sou la livre, le pain bis 8 deniers (2/3 de sou).

*Preuves de Polignac*, t. III, chartes 467 et 478



*L'enfournement du pain.*

*Email*, Limoges, 16<sup>me</sup> s. *Ecouen*, Musée de la Renaissance

## Le pain blanc, gourmandise de Noël

Chez Mme Boyer, bourgeoise de Riom-ès-Montagnes, le pain de chaque jour, c'est le pain bis fait avec du méteil cultivé dans le domaine et cuit dans le four de la maison. Le pain blanc reste une gourmandise. On en achète au mois de décembre, pour la « soupe de Noël », la *fiale* comme on l'y appelle, faite de pain blanc et de tomme, qu'on laisse mijoter longuement et que l'on mange en rentrant de la messe de minuit.

*Revue de la Hte-Auvergne*, 2003

## Lorsque même le pain est un luxe

Calemard de Lafayette présente les paysans du Mezenc. Ils vivent dans une « tanière humaine ». Du gazon sec brûle faiblement dans l'âtre. « La femme, debout, s'apprête à jeter sur la table rustique une marmite pleine de pommes de terre, cuites rondes à l'eau. » Méfiants, ils n'ouvrent leur porte au voyageur qu'après s'être assurés qu'il n'est ni huissier ni percepteur. « Alors on lui laissera la meilleure place ; alors on cherchera pour lui, dans le bahut défoncé, le pain grossier qui est encore un luxe et que la famille ne met pas tous les jours sur la table à côté des pommes de terre. »

Ch. Calemard de Lafayette, « Esquisse des montagnes », *Annales de la société d'agriculture du Puy*, XIX (1854), p. 539-540

## Les boulangers de Monistrol en 1881

Un siècle après la Révolution et un siècle avant aujourd'hui, au recensement de 1881, ils étaient seize sur l'étendue de la commune :

Ferdinand Allet, 31 ans (à l'emplacement de la pharmacie Chol, faubourg Carnot)

Charles André, 54 ans (place Jeanne d'Arc)

Armand Barbier, 66 ans

Clément Bourg, 27 ans

Barthélemy Cornillon, 48 ans

Régis Delolme (époux de Rosalie Fournel), 27 ans, rue Chaussade

Mathieu Durieu (époux de Rosalie Liogier), 36 ans

Paul Espach (époux de Marie Descellière), 33 ans

Veuve Espach, née Royet, 59 ans, avec ses fils Hippolyte et Jean-Marie, pâtissier (Grand Rue)

Veuve Favier, née Proriol, 50 ans, avec ses deux fils Jules et André (Grand Rue)

André Favier (époux de Marie Brun), 56 ans, avec son fils Xavier

Louis Favier, 31 ans (face à la Médiathèque, dans la maison de Monistrol Animation)

Claude Garnier (époux de Marie Laurenson), 36 ans (à l'angle de la rue du Sans-Culotte)

Joseph Lacoste, 31 ans

Claudius Maisonneuve, 31 ans (en face du "Donjon")

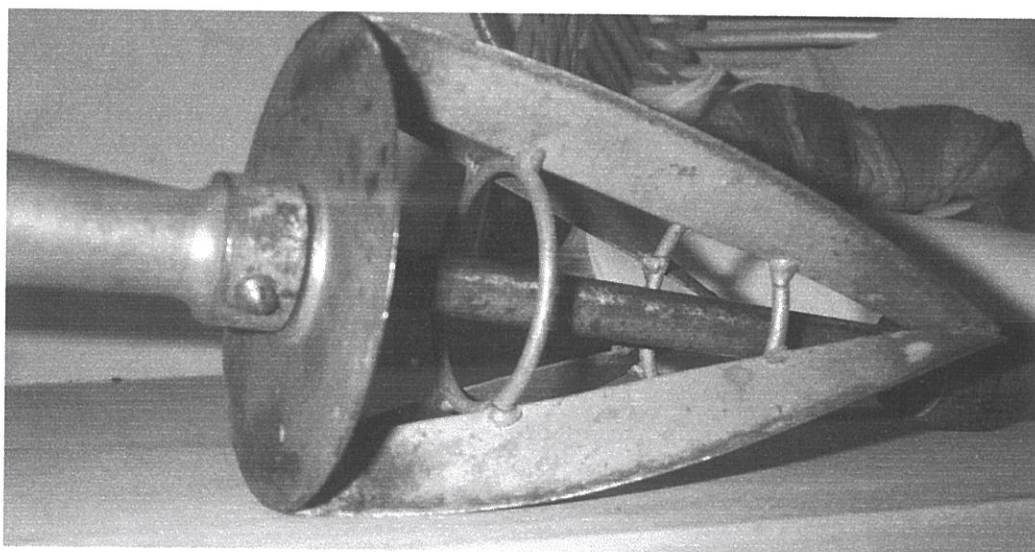
Jean Romeyer (époux de Marie Royet), 76 ans

Archives municipales de Monistrol, Recensements.

Le nombre a beaucoup diminué depuis, mais le pain est toujours sur notre table, et son histoire est la nôtre. Même si nous n'en connaissons que des miettes, elles sont savoureuses.

## Le schmilblik de l'expo

Appareil à découper la pâte à croissant, 20<sup>ème</sup> s. Ce fut le schmilblik de l'exposition. Une roulette dont les couteaux disposés en biais découpent la pâte à croissant en triangles ; il n'y a plus qu'à rouler chaque triangle pour obtenir la forme du croissant.



### 3.

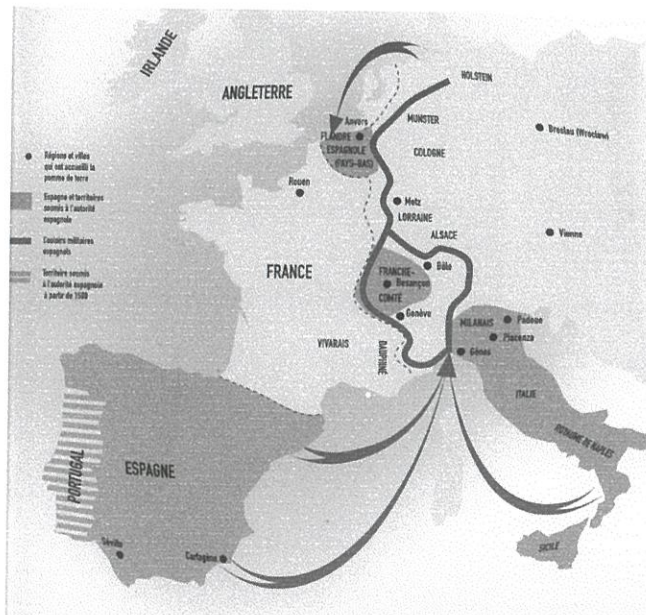
# LA TRUFFE, TRIFOLE OU POMME DE TERRE

## D'Amérique en Espagne et d'Espagne en Europe

Au Pérou, en Equateur, les conquérants espagnols s'aperçoivent bientôt que les Indiens qu'ils font travailler dans les mines d'argent se nourrissent presque exclusivement d'un tubercule appelé *papa*. Très vite, ils acclimatent la plante aux Canaries, puis en Andalousie. Elle y est cultivée en 1573 et un hôpital de Séville en nourrit ses pensionnaires. Murillo immortalise saint Diègue nourrissant les pauvres avec ce nouvel aliment .

La plante indigène arrive à maturité en novembre, et elle craint les gelées. Tout l'effort des jardiniers va être de raccourcir le délai de maturation. Dès 1600 le cycle est remonté jusque en septembre.

La diffusion en Europe est retardée par la politique. Il semble que l'Espagne ait fait un secret d'Etat de cette culture. En tout cas elle pénètre d'abord dans les pays de l'empire hispanique : Milanais, Franche-Comté, Pays-Bas. En France, le mouvement se fait d'est en ouest.



Carte de la diffusion de la pomme de terre Tiré de *Patate*.

## Le nom de la chose

La pomme de terre a eu du mal à trouver son nom, ou plutôt le nom qu'on lui donne en France, mais que les Francophones sont seuls au monde à lui donner. Appelons-le Tubercule pour nous y reconnaître.

Les Equatoriens qui cultivent le Tubercule sur le versant Pacifique des Andes l'appellent *papa*. Les Espagnols ont d'abord adopté ce nom.

Dans la zone caraïbe, les Indiens cultivent la *batata*, qui est notre patate douce, excellente mais sans rapport avec le Tubercule. Les Anglais l'adoptent, avec leur prononciation qui déforme tout. Mais très vite ils appliquent *potatoe* au Tubercule, à cause de l'apparence extérieure, et surtout parce que c'est le Tubercule qui va se diffuser, surtout en Irlande. Du coup pour la distinguer, la *batata* devient *sweet potatoe*. Et les Français des Isles adoptent cette appellation : *patate douce*.

En Espagne, début 18<sup>ème</sup>, quand le Tubercule devient plus répandu, le nom de *papa* gêne parce qu'il désigne trop de choses différentes : le pape, mais aussi une préparation de semoule. Du coup, les Espagnols vont adopter eux aussi le mot qui circule dans la Caraïbe : *patata* – un amalgame de *batata* et de *papa*. On continuera de dire *papa* en Amérique hispanique.

Mais dès la fin du 16<sup>ème</sup> siècle, le Tubercule était passé en Italie. Là aussi, le nom de *papa* était désobligeant pour le pape. Le Tubercule reçoit alors des noms qui sont tous des variantes de *truffa*, la truffe : *tartuffa*, *taratuffi*. Comme la truffe (de chair claire souvent en Italie) le Tubercule a la peau plissée, des habitudes souterraines, un mystère (Tartuffe, dès le 15<sup>ème</sup> siècle, est le nom d'un personnage de la comédie italienne, un personnage qui se camoufle, qui trompe ; Molière le rendra célèbre en 1664).

Le Tubercule remonte vers l'Allemagne, où *tartuffi* devient *kartofel*. Au passage, Olivier de Serres adopte cette variante, *cartoufle*.

Chez nous en Velay, où, hélas ! la vraie truffe ne risque pas de causer de confusions, deux formes coexistent : *truffa* et son diminutif *trifole*. Au 17<sup>ème</sup>, 18<sup>ème</sup> siècles, tout l'est de la France et le Massif central se servent des variantes locales du mot truffe.

Mais en France de l'ouest, c'est différent : *patate* y arrive en douce, venant des Antilles, et se propage jusqu'à Paris. Mais le mot restera familier, populaire.

Pour l'emploi officiel, ce sera *pomme de terre*, une exception française...

Le mot était utilisé de très longue date, même par les Romains, pour désigner divers végétaux : le cyclamen, la mandragore, etc. Vers 1650, il désigne un autre légume exotique, qu'on appellera un peu plus tard *topinambour* (du nom des Tupi-nambou, les indigènes de Rio au Brésil). L'expression *pomme de terre* est libre alors, et elle se transporte sur le Tubercule : c'est signalé pour la première fois en 1750.

Parmentier contribuera beaucoup à fixer ce terme officiel. Peut-être l'avait-il appris des Allemands, chez qui il avait connu les *kartofel* mais aussi leur autre appellation, *erdapfel*, littéralement pomme (*apfel*) de terre (*erd*).

Ainsi entre la France de la truffe et la France de la patate, la France de l'administration imposera sa pomme de terre.

## 1600. La cartoufle d'Olivier de Serres

Olivier de Serres est célèbre pour avoir introduit le ver à soie en France. Mais il est aussi le premier à avoir écrit en praticien sur la culture de la pomme de terre, qu'il appelait *cartoufle* (comme les Allemands : *kartofel*). Il le fait dans un livre qui est imprimé en 1600. Mais il avait commencé de cultiver la *cartoufle* en 1584.

Il n'est pas indifférent à Monistrol. Il était le cousin protestant de nos évêques, Jacques puis Just de Serres, dont les armoiries figurent sur deux pierres sculptées qu'on peut voir dans la cour du château. A eux deux ils ont gouverné le diocèse de 1596 à 1641. Ils venaient d'une branche de la famille installée à Annonay. Olivier de Serres avait son domaine du Pradel près d'Aubenas.:

Il parle de cette plante nouvelle dans le chapitre de son *Théâtre d'Agriculture* qui traite *Du Jardin bouquetier ou à fleurs*. C'est un arbuste qu'il décrit en compagnie du houblon, du chèvrefeuille, des pommes d'amour, ou encore de deux plantes venues des Indes orientales: le belvédère et le *grunal*. Voici l'essentiel de son texte, que nous avons vérifié sur l'original (édition de 1600, p. 500-501).

*« Cet arbuste, dict Cartoufle, porte fruict du même nom, semblable à truffes, et par d'aucuns ainsi appelé. Il est venu de Suisse en Dauphiné, depuis peu de temps en çà. La plante n'en dure qu'une année, dont en faut venir au refaire chacune saison. Par semence l'on s'en engeance, c'est à dire par le fruict même, le mettant en terre au commencement du Printemps, après les grandes froidures, la Lune estant en décours, quatre doigts profond; désire bonne terre, bien fumée, plus légère que pesante, l'aer modéré. (...) »*

*« L'on le conserve tout l'hyver parmi du sablon deslié en cave tempérée ; moyennant que ce soit hors du pouvoir des rats, car ils sont si friands de telle viande, qu'y pouvant atteindre, la mangent toute dans peu de temps. (...) Le fruict ne se prépare si bien à l'aer, que dans terre, en cela se conformant aux vraies truffes, auxquels les cartoufles ressemblent en figure; non si bien en couleur, qu'elles ont plus claire que les truffes : l'escorce non rabouteuse, ains [mais] lisse et desliée. Voilà en quoy tels fruicts different l'un de l'autre. Quant au goust, le cuisinier les appareille de telle sorte, que peu de diversité y reconnoist-on de l'un à l'autre. »*

## 1698 : premières traces à Monistrol

En 1600, la pomme de terre avait atteint le Vivarais. Mais Olivier de Serres est encore un pionnier. Nous ne savons pas à quelle vitesse l'arbuste a provigné vers le Velay. La difficulté de faire même du seigle dans les vallées de l'Ardèche et sur les terres hautes du Velay a dû attirer le tubercule sauveur.

**Pour Monistrol, il se passe quelque chose en 1698.** A l'automne, les propriétaires de fonds ruraux ont dû se donner le mot : puisque les grangers se sont mis à cultiver les truffes, il n'y a aucune raison pour que le bailleur n'en ait pas sa part. Avant 1698, pas un mot sur les truffes, et soudain elles figurent dans tous les baux qui se concluent en septembre et octobre 1698, et après. Depuis combien de temps les cultivait-on ? Combien de temps les propriétaires ont-ils observé sans intervenir ? S'ils le font tous ensemble et sans protestations, c'est que la situation est mûre, la culture bien entrée dans la pratique. Il y a bien fallu une génération... Ce sont les premiers à Monistrol. Mais ailleurs ? René Bore a trouvé la truffe dans un bail de 1694, à Montfaucon (*Per lous Chamis*, n° 47). Cela mériterait une enquête.

## « Le quart des grains, raves et truffoles »

1698, 14 septembre. Estienne Faure, sieur du Pinet, afferme à Jacques Bouchardon « *le quart de tous grains, légumes, chanvres, raves et truffoles* ».

1698, 22 septembre. Armand de Béget afferme son domaine de Cublaise (des Villettes) à Marcelin Mourier, pour six ans : 220 livres, et en nature 50 livres de beurre, autant de fromages, 8 chapons pour Noël, et « *le quart de tous grains, légumes, chanvres, raves et truffoles* », avec la moitié des fruits des arbres fruitiers. Important: le précédent bail, de 1691, ne mentionnait pas les truffes.

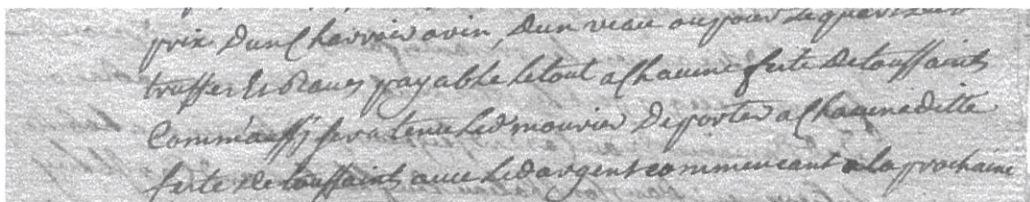
ADHL, 3 E/173/32

1698, 12 octobre. L'épouse de monsieur de la Borie afferme un domaine pour, entre autres, le quart de tous grains, légumes, chanvres et raves, avec la moitié des fruits des arbres fruitiers, conduits dans la maison dudit sr de la Borie audit Monistrol, aux frais et despens dudit Rolly [le granger], « *ensemble le quart des truffoles appartiendra aussi au seigneur de la Borie, recueilli, conduit et charrié comme dessus* ». On voit clairement que cette mention des truffes a été rajoutée, au dernier moment.

Franchissons quelques années :

1721. La dame de Pellissac, héritière des Faure de Chabanes, afferme le « grand domaine de Chabanes » (C'est la ferme Brun actuelle, dont le portail porte toujours les armes des Chabanes, un chêne). Le loyer est fixé à 145 livres, 60 livres de fromage, 30 de beurre, 200 œufs de poules et 6 chapons à la Toussaint, et enfin « *le quart des grains qui se recueilleront dans ledit domaine ainsi que les truffes* ». L'ajout a laissé des traces visibles, mais il est déjà ancien puisque le bail précise que rien n'a été changé aux conditions précédentes.

Acte reçu Danhiéc ADHL, 3 E/181 (15)



1732. Armand de Béget loue son domaine du Cros à Antoine Bonnet pour des conditions semblables : 143 livres, 50 livres de beurre et autant de fromage, 240 œufs de poule, un veau gras pour la saint Marcellin, « *un quart de tous les grains, truffes, chanvres, raves et autres légumes* ». Les truffes sont bien intégrées maintenant, et viennent en deuxième place, juste après les grains.

Acte reçu Danhiéc. ADHL, 3 E/181 (16)

## 1759-1762. Enquête auprès des curés du Velay

Pour mettre au point leur *Histoire du Languedoc*, les bénédictins dom Vic et dom Vaissète interrogent les curés sur les productions agricoles de leur paroisse. Les truffes, truffoles et autres pommes de terre sont souvent citées dans les réponses. Elles font, en plein 18<sup>ème</sup>, partie intégrante du paysage agricole, au même titre que le seigle ou l'avoine ; dans certaines paroisses, le seigle est abandonné et on peut croire qu'il est remplacé, dans la bataille alimentaire, par la truffe de terre:

Freycenet-Lacuche : « le pays produit foin, avoine et truffoles »

Montusclat : « du blé (c'est-à-dire du seigle) et des truffes rouges »

St-Front : « beaucoup de truffoles ou pommes de terre »

St-Hostien : « des raves, des pommes de terre »

St-Léger : « les truffes blanches et les raves soulagent beaucoup les habitants de la paroisse »

St-Maurice de Lignon : « blé, seigle et pommes de terres ».

St-Romain-Lachalm : « seigle, avoine et pommes de terre ».

St-Victor Malescours : « seigle, avoine, truffes de terre »

Sauvessanges : « le sol produit du seigle, beaucoup de raves et pommes de terre »

Tence : « du seigle, de l'avoine et des truffes ».

*Tablettes historiques*, t. VI (p. 197-227 et 245-284) et VII (p. 134-186)

## 1778. Roland à Monistrol

En octobre 1778, le futur époux de Madame Roland et futur révolutionnaire voyage de compagnie avec son ami vellave, François-Xavier Lanthenas. Ils arrivent à Monistrol. Le parisien est très surpris de découvrir qu' « *on y nourrit les porcs avec des pommes de terre, dont les hommes mangent aussi beaucoup* ».

P. Le Blanc, in *Mémoires et Procès-verbaux*, III.

## 1780. A Saint-Front

Soulavie arrive près du lac de St-Front et est accueilli dans une chaumière: « L'heure du souper arrive : un chaudron de pommes de terre, une demi livre de pain noir, une écuelle de petit lait, composaient la table de cette famille. On m'aurait offert des œufs, mais on les avait portés à la ville pour acheter un peu de sel. »

Soulavie, *Histoire naturelle de la France méridionale*, t. III, p. 28, cité par A. Rivet, *Cahiers de la Haute-Loire*

## Les atouts de la truffe

Les paysans comprennent rapidement, par le bouche à oreille, l'intérêt vital de cette nouveauté. Ils le comprennent d'autant plus vite qu'ils ont du mal à produire des céréales, base de l'aliment de base: le pain. La truffe diversifie la ressource. Avant, tout dépendait d'une seule récolte. Avec la truffe, on joue sur deux tableaux. Une mauvaise année pour le seigle n'est pas forcément mauvaise pour la pomme de terre. Semée au printemps, ramassée tôt dans l'automne, elle évite les gelées, et permet de réparer au moins partiellement les dégâts des hivers trop froids. Son ennemi est la sécheresse.

Sa culture a beaucoup d'atouts. Elle est discrète. Elle fait partie du *jardinage*. Elle peut se pratiquer derrière les murs de l'*ort*, du jardin. Sa culture ne demande pas de travaux collectifs. Elle consomme peu d'espace: dans les conditions des 17 et 18<sup>ème</sup> siècles, trois fois moins d'espace que les céréales pour obtenir la même quantité. Il est vrai que l'apport énergétique n'est que le cinquième de celui des céréales (340 calories pour 100 grammes de seigle, 70 calories pour le même poids de pomme de terre), mais son prix est aussi le cinquième du prix du seigle. Longtemps elle échappe à la dîme.

La pomme de terre sert aussi à nourrir le cochon. C'est un investissement différé. Au 19<sup>ème</sup> siècle, la Haute-Loire va redécouvrir le porc familial grâce essentiellement à la pomme de terre.

## *Réduite à manger quelques pommes de terre*

Dans ce pays où la truffe s'est imposée, la vieille hiérarchie subsiste longtemps : le pain, c'est bien, et dans la pauvreté, c'est digne ; mais la pomme de terre, c'est le signe de la honteuse misère.

9 pluviôse an 3 (28 janvier 1795) : réunion du conseil municipal de Monistrol. Un membre expose la situation de la « *citoyenne Jussac, qu'il a représentée entourée de trois jeunes personnes* [ses trois petites filles], *manquant absolument de pain depuis trois jours, et réduite elle et ses enfans à manger quelques pommes de terre qu'elle doit à la commisération d'un voisin peu aisé* ». Il demande qu'on « *vienne au secours de cette famille malheureuse* », ce qui sera fait.

La place relative de la pomme de terre et du pain n'a pas encore changé. En être réduit à manger des pommes de terre, c'est le signe même de la misère la plus noire, et c'est donc ici l'argument imparable.

## Pain contre pomme de terre

Pendant que les paysans font leurs comptes et adoptent la truffe, les savants butent sur un gros problème. Pour eux, la pomme de terre n'a d'avenir que si on en fait du pain. Puisque seul le pain peut nourrir le peuple. Or tous les essais échouent les uns après les autres. Seule ou mélangée à la farine de blé, sèche ou crue, la pomme de terre n'est pas panifiable. Cela la condamne. Parmentier sera soutenu parce qu'il fera croire qu'il y parviendra. Avant lui, *l'Encyclopédie* avait déjà ouvert les mêmes perspectives et montré des machines adéquates.

Mais ce qui ne réussit pas à la boulangerie va servir à la pâtisserie. Le traiteur Gendron, en 1800, remplace la farine de blé par la fécule de pomme de terre, et c'est le miracle. Hier, dit Grimod, roi de la gastronomie, les biscuits de Savoie étaient « lourds, massifs, et la source d'un grand nombre d'indigestions ». Aujourd'hui ils sont « légers, mousseux, et en quelque sorte aériens ; on peut en manger beaucoup sans risque et ils sont encore frais au bout de trois mois.

Au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, la pomme de terre va gagner un cran. Le pain blanc cesse d'être une rareté, une friandise, un pain de fête. Sa consommation s'étend, et celle du pain de seigle diminue. Pour ceux qui ont pris l'habitude du pain blanc, signe extérieur d'aisance, pas question de revenir au pain bis, ce serait une régression. Si l'argent manque, si l'on rencontre des difficultés, on se contentera de manger davantage de pommes de terre. Elle remplace le pain bis comme aliment de base.

## Rustiques menus

### 1854. En Velay

« Le souper était prêt, la soupe fumante dans les larges écuelles, une benne de pommes de terre cuites à l'eau tenait le milieu de la table, une appétissante vapeur planait tout alentour et l'odeur du bon pain de seigle fraîchement sorti du four chatouillait agréablement l'odorat (...) Pierrou trouvait la nouvelle table bien somptueuse; après la soupe il y avait encore une portion, c'est-à-dire une bonne fricassée de pommes de terre. Il ne pouvait s'empêcher de penser que, dans sa pauvre chaumière, c'était tout juste si l'écuelle était pleine d'une maigre eau bouillie où le pain nageait, bien clairsemé...

Calemard de Lafayette, *Histoire du Petit Pierrou*, 1854, cité par A. Rivet, *Cahiers de la Haute-Loire*, 1999

## 1883. Du côté du Mézenc

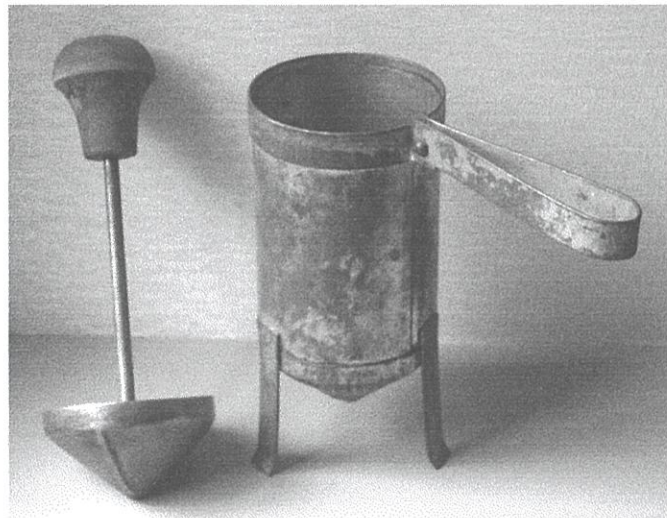
Deux journalistes anglais randonnent de Clermont-Ferrand aux Cévennes. Au dessus des Estables, ils se présentent à la maison du garde forestier. Ils ont une lettre de l'inspecteur des Eaux et Forêts qui leur permet d'y passer la nuit et leur garantit le meilleur accueil. Aussi sont-ils un peu surpris de celui que leur fait la ménagère. Ils lui demandent ce qu'elle peut leur faire à manger :

« Elle leva les yeux vers les poutres enfumées qui traversaient la pièce où nous pûmes distinguer quelques saucissons pendus, revêtus d'une bonne couche de moisissure et quelques morceaux de lard gras roulés dans une couenne. A part ces victuailles, elle avait des pommes de terre, du pain et du vin... Nous lui demandâmes de nous frire du lard et des pommes de terre, elle mit la petite à éplucher les légumes. Par malheur pour nos appétits, nous remarquâmes que les mains de cette femme sauvage étaient de la couleur de celles d'un gorille... »

Un peu plus loin, au village de Saint-Etienne-Eulalie, sous le Gerbier de Jonc : « Nous entrâmes dans la première maison portant l'enseigne « Aubergiste ». Ce n'était qu'une soue solidement bâtie, mais le repas dépassa nos espérances. Il n'y avait pas de viande fraîche, mais d'excellentes truites de la très jeune Loire ; nous eûmes aussi des œufs, des pommes de terre sautées et du fromage qui aurait très bien pu passer, tant par la fabrication que par le goût, pour notre stilton anglais. Les poutres de la cuisine étaient bien garnies de saucisses, de lard et d'oignons.

Barker, *A pied à travers l'Auvergne, le Velay et le Vivarais*, 1883

## Apprêter la pomme de terre



**Presse-purée en fer blanc, vers 1900** : un cylindre de fer blanc, muni à la partie inférieure d'une grille conique ; y coulisse un pilon de fer, à manche de bois. Il faudra attendre les années 30 pour voir apparaître les mouli-légumes, en forme de casserole. Au mouvement vertical du pilon se substitue le mouvement circulaire du moulin, imprimé par une manivelle. Une lame oblique capte les pommes de terre bouillies et les écrase contre une grille perforée.

## 4. LE VIN

### Le vin, depuis les Romains

Transport du vin sur le Rhône à l'époque gallo-romaine.

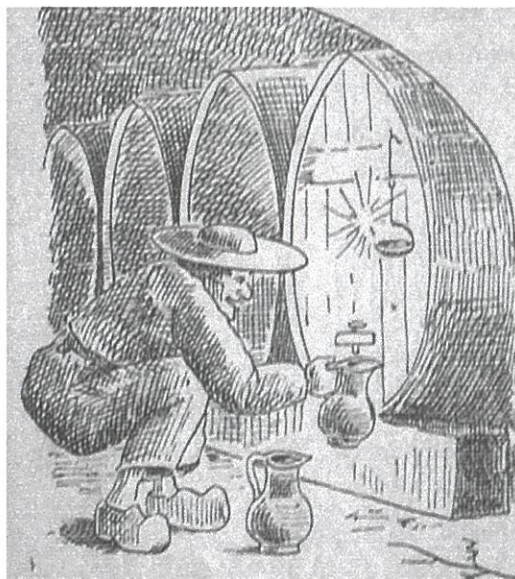


Bas-relief. Musée Calvet, Avignon.

Maguelonne Toussaint-Samat, *Histoire de la nourriture*, Bordas, 1987

Coexistence de l'amphore romaine et du tonneau gaulois. Des haleurs tirent la barque chargée de deux futailles – une invention du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Sur le quai attendent des amphores, dont certaines sont renforcées d'une clisse d'osier, comme on le fera, plus tard, des bonbonnes.

Le vin voyage, le vignoble se répand en Gaule, conquise par le vin bien avant de l'être par César.



Raoul Etienne, *Le vigneron en son cuvage*, dessin pour l'association *La Soupe aux choux d'Auvergne*

Le paysan-vigneron de Brioude, de Chadrac, de Gournier ou d'Aurec goûte le plaisir simple de descendre à la cave surveiller son vin.

## Le chemin du vin

Le vin rouge, c'est pour nous en Velay le « vin du rivage », le rivage du Rhône, nos côtes-du-rhône d'aujourd'hui. Les caravanes du vin, conduite par les muletiers, sont célèbres. Mais sur les chemins du vin, ils n'étaient pas les seuls. De nombreux baux font obligation au fermier d'aller chercher le vin au rivage. Un exemple :

1691 : Pierre Roue prend à bail le domaine du Flachat. Il fera « *chacune année deux charrois à bœufs pour transporter du vin à prendre sur les bords du Rhone et l'amener au sieur Marcellin de Béget dans son château du Flachat* ».

## La bouteille et le litre

La « bouteille » fait 98 centilitres à Monistrol, et 88 au Puy, 86 à Yssingaux. Du côté de Brioude, on parle de pinte, qui fait deux chopines, et la pinte fait 74 centilitres. En tous lieux, toujours un peu en dessous du litre moderne, lequel a été défini à partir du poids de l'eau (1 litre = 1 kilo d'eau). C'est un peu le hasard si c'est tombé à peu près sur la contenance de la bouteille ou de la pinte. Si nos bouteilles de vin modernes ne font pas le litre, c'est qu'elles ont conservé la mesure qu'elles avaient avant le système métrique, même si elles l'ont uniformisé à 75 cl.

## La cave du doyen (1782)

Armand de Béget, enfant de Monistrol devenu le doyen du chapitre de la cathédrale, puissant personnage, est mort. Son héritier fait dresser, le 15 novembre 1782, un inventaire de ses meubles, que rachète le nouveau doyen, Dominique de Pina, pour le prix total de 2,893 livres. Dont une partie, 631 livres, est le prix de la cave d'un amateur éclairé. L'inventaire entre dans le détail :

*Vins et liqueurs dans l'armoire de la chambre au dessus du portail*  
*quinze bouteilles de vin de Malaga, à 2# la bouteille, 30# 0.0.*  
*six demi-bouteilles du même, 6.0.0.*  
*trois bouteilles de vin de malaga de qualité supérieure à 2# 8 s. la bouteille, 7.4.0.*  
*une bouteille de vin de tinto à 3# 12 s., mais un peu entamée, 3# 0.0*  
*trois bouteilles liqueur de Nanci, 9.0.0.*  
*une bouteille liqueur de Lunéville, 3.0.0.*  
*une bouteille Kervasser, 3.0.0.*  
*deux bouteilles d'eau de la coste, 7.4.0.*

*A la cave*

*Tonneaux*

1. *A gauche de la porte, vin vieux d'ordinaire de très bonne qualité, contenant une charge et 4 émines pour le moins, estimé 40# la charge, monte 54# et la vaisselle 6#, .... 60#*
2. *Vin de Beaujolois de bonne qualité contenant 16 émines, c'est-à-dire 216 bouteilles à 9 s. la bouteille, monte 96# 16 s. plus la vaisselle 8#.*

Laissons les experts continuer leur promenade de tonneau en caisse, et faisons les comptes :

71 bouteilles de vin de pays, peu de chose à côté des 512 bouteilles d'« ordinaire », qui est sans doute du vin du Rivage, obtenu très bon marché (un peu plus de deux sous par bouteille de 85 cl.)

Le beaujolais tient une bonne place (242 bouteilles), disputée par un cru plus attendu, le côtes-rôties (236 bouteilles).

Ensuite des vins plus prestigieux, souvent plus exotiques, mais en petit nombre : 25 hermitage, 10 vins de vienne, 10 graves blancs, 8 bourgogne, 4 syracuse, un porto (Rio Tinto), un goût particulier pour le malaga, et aussi pour un vin qui semble être un malvoisie (mais quel vignoble se cache derrière ce nom de cépage : Madère, Asti ?)

ADHL, G/128

## 1793. Deux caves aux enchères pour cause de Révolution

Ami de Lafayette, La Tour-Maubourg a été élu aux Etats-Généraux par le Velay, avec le capitaine de Charbonnel-Jussac, de Monistrol, comme suppléant. Ils font partie de la noblesse éclairée. Quatre ans plus tard, émigrés, leurs biens sont vendus – et leur cave avec.

En avril 1793, cela commence par la cave du château de Maubourg. La vente a été annoncée par trois affiches successives. Ce sont enchères entre aubergistes.

*Tonneau vin rouge du rivage* (une charge et trois seaux), à la veuve Dufau, 128 livres (99 livres la charge)

*188 bouteilles vin qu'on nomme de nert* [c'est le très célèbre vin des 16 hectares de la Nerthe, près de Gardanne], et à cet effet avons débouché une desdites bouteilles pour la donner en dégustation et en faire connaître la qualité, personne n'ayant voulu y faire une mise sans cela. Adjugé à Claude Varenne, de la Faurie, 34 sols par bouteille. On les compte, il ne s'en trouve que 168, 12 cassées et 7 moitié vides à cause de mauvais bouchon, « ou de la bue ». Total dû : 285 livres 12 s.

110 bouteilles de vin blanc, dont une débouchée pour en faire la dégustation. A Fau, de St-Maurice, 28 sols la bouteille. 92 sont en état d'être vendues, total 128 l. 16 s.

*15 bouteilles dites vin bourdau*, une pour la dégustation. A Fraisse, 30 s. par bouteille, soit 22 livres.

*34 petites bouteilles en verre blanc, vin dit de Lunel, au lieu de 39 comprises dans l'inventaire* (4 cassées, une partie en dégustation). A la veuve Dufau, 36 s. la bouteille, soit un peu plus de 60 livres.

*« En observant que s'il y a une différence au nombre de bouteilles vendues d'avec celles comprises dans l'inventaire, c'est parce que, lors de la faction d'icelui il ne fut rien dérangé au sable qui couvrait lesdites bouteilles dans les différents endroits où elles étaient placées et que nousdits commissaires, assistés des officiers municipaux de St-Maurice, pour abrégé nos opérations, nous ne comptâmes lesdites bouteilles que par leurs apparences sans les bouger de place ny en vérifier leur état, crainte d'en casser en les dérangeant. »*

La rumeur dira que bien d'autres bouteilles avaient disparu avant la vente, profitant du défaut de comptage. Rien ne sera prouvé. Mais cela coûtera leur tête aux commissaires...

Archives nationales W/417 n° 953 II, 28

En octobre, c'est le tour d'un moindre personnage, Charbonnel de Jussac, émigré en 1791. Il habitait à Monistrol la maison des Antonins, et sa cave doit être celle du cabinet médical, place de la Fontaine. Le prix indiqué est le prix à l'unité, celui du dernier enchérisseur.

*vin blanc, 57 bouteilles, à une livre 10 sous.  
 vin rouge, 208 bouteilles, à 2 livres 4 sous  
 vin de bourgogne, 5 bouteilles à 4 livres 7 s.  
 liqueur, 3 bouteilles, à 15 livres  
 vin d'Espagne, une bouteille à 4 livres  
 rhum, 11 bouteilles à 7 livres  
 ratafia, une bouteille à 6 livres 5 sous.*

Le vin blanc, c'est le vin de pays. Le vin rouge vient du Rivage, des côtes du Rhône. Charbonnel le faisait peut-être venir de Serrières, d'où sa famille était originaire, avant de se fixer à Monistrol au 14<sup>ème</sup> siècle par un mariage. Les 11 bouteilles de rhum : pas courant, mais le capitaine de Charbonnel a fait la guerre de l'Indépendance, aux Antilles. Il en a rapporté des coquillages pour ses filles. Souvenir de ses campagnes ?

## Objets d'une vigne de Gournier

Sur les côteaux de Gournier ou du Pinet, aménagés en petites terrasses, les *chaillis*, nombreux étaient ceux qui cultivaient un lopin de vigne, pour leur consommation familiale. Le phylloxéra (depuis 1879) et le chemin de fer leur ont porté un rude coup, mais pas tout à fait fatal.

D'Aurec jusqu'au Puy, le vignoble vellave était très étendu, depuis le moyen âge et jusqu'à cette catastrophe.

En remontant la Loire, on trouvait les vignobles d'Aurec (dont l'histoire revit au musée du Moine-sacritain d'Aurec), de Gournier et du Pinet à Bas et Monistrol, de Chamalières, de Retournac (dont le maréchal de Vaux faisait venir le vin partout où il était en campagne), de St-Vincent, et enfin de tout le bassin du Puy, et particulièrement des côteaux de Chadrac. Brioude et la Ribeyre (la vallée de l'Allier), au climat beaucoup plus favorable, produisaient du vin à profusion.

### L'histoire d'une vigne de Gournier

Un don de Mme Lavergne, de Gournier (Bas-en-Basset) nous permet d'évoquer une maison de vigne, sur les coteaux perchés au dessus de la Loire ou du Foletier.

Elle est située aux abords de la route ancienne qui allait de Monistrol au pont suspendu de Bas. Une situation un peu élevée, une pente pas très pentue : l'endroit ne fut sans doute pas une vigne avant que M. Michel n'achète terrain et petite maison pour y accomplir son rêve : cultiver sa vigne et boire son vin.

Il y a toujours eu des courageux pour replanter ou planter de la vigne. C'est ce qu'il fit. Il avait acheté le fonds en 1935, et quand la guerre éclata, ses travaux étaient à peu près terminés : maison arrangée, vigne plantée (du gamay et un autre cépage pour donner une robe rouge au vin) et un cuvage pour faire le vin. En 1956, il vendit vigne et maison à M. et Mme Lavergne, qui continuèrent vaillamment. Une très belle année, la production atteignit 800 litres, mais en moyenne cela tournait autour de 600 litres. Les dernières vendanges ont eu lieu vers 1970 ; la vigne a été alors arrachée, pour laisser place à un joli jardin. Il faut savoir tourner la page.

Mme Lavergne a désiré que soit conservée la mémoire de cette passion vigneronne. Il suffit pour cela de quelques objets, bien représentatifs de ce qu'était une vigne familiale à Gournier :

les paniers d'osier et la caisse en bois de la vendange,  
 le fouloir,

le pressoir avec sa vis,  
 le pilon de la cuve (la cuve elle-même montée par le tonnelier dans le cuvage  
 ne peut plus le quitter...),  
 un petit tonneau,  
 la chaîne pour nettoyer l'intérieur des tonneaux.

Ces objets ont rejoint un tonneau plus grand qui se trouvait au château. Et voici la cave de l'évêque qui commence à revivre...

## Quelques objets du vin

**Pot à vin. Etain, 19<sup>ème</sup>**. Il se distingue par son bec verseur des classiques pots-mesures en étain. La contenance est gravée sur le flanc : LITRE. C'est donc le litre moderne, post-révolutionnaire, mesure très proche de la classique « bouteille ».

**Trois bouteilles d'une production familiale** : marc 1940, et marc un peu plus récent d'une vigne de Monistrol (Ollagnon)

**Flacon** d'un litre, verre opaque, cul rentrant

**Vinoscope**, appareil pour mesurer le degré d'alcool du vin.

**Tonnelet. Bois monoxyle, 19<sup>ème</sup>**. Fabrication maison. Creusé dans une seule pièce de bois. Les deux faces sont rapportées. Marque de possession (JF) plusieurs fois répétée. Petite anse en fer forgé. Pour emmener son vin aux champs.



## 5. L'ÂTRE

*On a beau voir une maison dorée,  
On a beau voir une chambre parée,  
On a beau voir le grenier et la cave,  
On a beau voir le Cabinet tant brave,  
On a beau dire, on a beau faire mine,  
Si on ne void une bonne cuisine,  
Il n'y a rien en la maison qui plaise,  
Car la cuisine resjouit et faict aise  
Le corps humain, et la munition  
Engendre au cœur grande récréation...*

Gilles Corrozet, *Les Blasons domestiques*, 1539. Planche titre du « blason de la cuisine »

### Vivre autour de son foyer

C'était dans l'âtre qu'était cuit l'essentiel des aliments consommés par la communauté domestique. Toute la famille se réunissait autour de l'âtre pour se réchauffer, pour consommer certains aliments ou boissons chaudes, pour converser ou s'occuper utilement lors des veillées d'hiver. C'était près de l'âtre que la mère venait s'occuper de son nourrisson, le nourrir, le cajoler ou lui apprendre à marcher. C'était généralement sur une chaise placée à l'angle du foyer que se tenait l'aïeul, usé par une vie de labeur et rendu songeur par les souvenirs qu'il ne cessait de ressasser. Il pouvait encore y rendre de menus services, surveiller une cuisson, ou empêcher que les jeunes enfants ne viennent se brûler dans le foyer.



Abraham Bosse, *Les crêpes*, gravure, 17<sup>ème</sup> s.

## Sur les pas des notaires

Nous avons suivi des notaires monistroliens du 17<sup>ème</sup> ou du 18<sup>ème</sup> siècle dans une opération fréquente : inventorier tous les objets, même modestes, qui peuvent encore servir, et dont il faudra rendre compte à l'héritier ou aux héritiers. Chaque fois nous entrons dans la « salle », cuisine pour les plus fortunés, mais salle à cuisiner, se réchauffer, manger et dormir pour les autres. Nous avons choisi trois profils différents?.

### 1693. Inventaire des meubles de sieur Jacques Cambefort, sieur de la Salle

A été trouvé dans ladite cuisine basse :

un peyrolle en cuivre rouge contenant environ deux seaux avec son cercle et manelhe en fer ; trois landiers de fer, deux crémaillères en fer ; trois oulles fonte avec leur couvercle et manelle en fer, l'une contenant environ dix écuelles, l'autre environ cinq écuelles, et l'autre deux écuelles ; une petite casse cuivre jaune avec son cercle et nalle en fer, tenant environ deux écuelles ; un petit mortier de métal avec son pilon, aussi de métal, pesant environ deux livres ; une cuiller, un écumoir, une fourchette, le tout en fer ; plus 28 livres de vaisselle d'étain.

### 1723. Inventaire après décès, André Lionnet, du Monteil

Dans la cuisine, outre son lit et quelques mauvais meubles :

un pot de fer contenant 7 ecuellées avec son couvert  
 une casse et une cullière cuivre jaune  
 un mauvais coffre servant de chaise auprès du feu  
 une poele à frire  
 trois plats, une escuelle, onze cuilleres, le tout en étain pesant trois livres

### 1794. Michel-Benoît de Charbonnel

*Il vivait dans la maison des Antonins. Inventaire pour cause d'émigration. Tout cela va être vendu.*

De là nous descendons à la cuisine... où nous avons trouvé :

un tourne-broche avec deux broches, deux lèchefrites, une poele avec une mauvaise marmite, deux mauvais trépieds, une souche à hacher la viande, un couvert (couvercle) en cuivre, un panier à salade, trois casseroles, une tourtière le tout en cuivre jaune, une poissonnière, deux petites cafetières, deux fourchettes à découper, une poivrière, un moulin à café, avec poivrière et lanterne, une lanterne sourde, une pelote de fil de cuisine, un mortier de bois, un paire d'huilières, et son porte-huilier en faïence, 6 douzaines d'assiettes de différentes façons en faïence, 10 plats longs de faïence, 3 plats en faïence ronds, 9 plats longs jaunes (terre?) de différentes

grandeurs, un bassin avec sa cuvette, avec un rafraichissoir, 3 soupières en faïence, une cuvette en faïence, un petit saladier, un petit panier, trois sucriers, un moutardier, le tout en faïence, trois tasses à café avec leur soucoupe, deux vases en verre pour les confitures, un verre cristal, une salière, deux biberons, un en terre et l'autre en tôle vernissée, une soucoupe de bouteille, une cuvette en tôle, 17 bouteilles verre noir avec une quantine (cantine ?), 4 gobelets en verre, 5 serviettes, une boîte pour les couteaux.

Au lévier à côté de la cuisine :

14 assiettes étain, 2 soucoupes, 4 plats, deux longs et deux ronds, une passette pour passer le bouillon, une poivrière de fer blanc, un panier en paille, avec un paillat et un mauvais sac, deux couverts de fer blanc, une pommère en fer blanc, une marmite de fer blanc, une mauvaise passoire en cuivre, 6 cuillers d'étain, une petite cafetière et quatre pots, un écumoir, une grille pour la viande, deux poeles percés, une romaine, un chaudron en fonte, un siot (seau), deux cuillers en bois, une petite caisse en bois, un pétrin, deux pots, deux casseroles, une terrine, une crèche (cruche en terre ?)

## L'âtre et ses outils

L'exposition avait reconstitué, grâce au talent de Marcel Duplain, unâtre de belles proportions, qui nous a permis de présenter tous les objets qui permettaient à nos ancêtres d'entretenir et contenir le feu sur les pierres du foyer, et de cuire à sa chaleur toutes sortes d'aliments de toutes sortes de façons. Nous reproduisons l'essentiel de la documentation technique que nous avons réunie.

### Les chenets et landiers

Chenets et landiers servent à maintenir les bûches mises à brûler et surtout à faciliter leur combustion en les isolant du sol et en permettant la circulation de l'air. Ils ont longtemps été réalisés en fer forgé, au village, puis en fonte par les fonderies industrielles du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup>.

Les **landiers** se distinguent des chenets par des montants plus élevés. Ils sont couronnés par deux petits paniers en fer, parfois munis d'un godet servant à contenir un peu de braise, qui permettent de maintenir une écuelle, un bol au chaud. Ils sont souvent pourvus de crochets qui servent à loger les extrémités d'une broche à rôtir.

### La crémaillère

C'est un symbole fort du foyer traditionnel. Elle était souvent accrochée dans la cheminée au moment de la construction, ce qui donnait lieu à une fête accompagnée d'un repas. De cette pratique traditionnelle, vient la fameuse expression « *pendre la crémaillère* ». La crémaillère permet de régler l'éloignement de la marmite par rapport aux flammes ou aux braises.

La crémaillère à anneaux est typique de la moitié sud de la France (langue d'oc). Elle est composée d'une suite de boucles prises les unes dans les autres. Tout le savoir du forgeron se concentre sur la perfection des anneaux symbolisant les époux réunis pour la vie. Les torsades des fers de liaison ne sont pas uniquement décoratives, elles transmettent moins vite la chaleur.

### Le trépied ou trois-pieds ou chevrette

Anneau à trois pieds, en fer forgé. Support de cuisson, il permet de placer un chaudron ou une marmite directement au dessus de la braise du foyer. On l'utilisait

communément pour maintenir au chaud les soupes, les potées et autres préparations cuites au préalable dans la marmite.



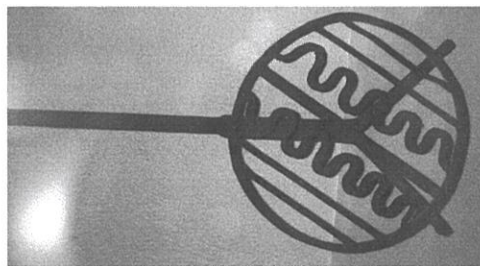
### La servante

(en haut à droite)

Egalement appelée porte-poêle et plus rarement chambrière, elle a la même fonction que le trépied, mais présente plus de souplesse. Son anneau est suspendu à la crémaillère pour porter au dessus des flammes ou de la braise des ustensiles dépourvus d'anses : poêles, poêlon, pot à cuire. L'usage commun de la servante se situerait vers la seconde moitié ou la fin du 20<sup>ème</sup> siècle. Dans l'équipement plus ancien ou plus traditionnel, on utilisait le trépied.

### Gril tournant

Support métallique ajouré sur lequel on fait griller des aliments au dessus du feu pour une cuisson rapide. Le gril comporte un manche latéral, et généralement aussi des pieds. Celui-ci, en fer forgé, pivote horizontalement autour de son axe (18 ou 19<sup>ème</sup> siècle). MUSEE DE St-DIDIER



### Tournebroche automatique

Avec broche, fourches et support de broches réglables. Fer et fonte. Equipé d'un remontoir, d'une manivelle et d'un timbre avertisseur. C'est le principe du mouvement d'horlogerie, posé au sol. Il est doté d'une autonomie de 25 minutes, et assez puissant pour faire tourner des pièces de cinq à six kilos, un beau gigot par exemple.



## Lèche-frite

*en bas, entre les deux*

*landiers*

Récipient plat, ici en terre cuite avec glaçure intérieure, d'autres fois en métal, que l'on place sous le grill ou sous la broche, pour recueillir le jus des aliments qui rôtissent.

## Marmite

Pendue à la crémaillère, elle aussi symbolise le foyer traditionnel et la cuisine à l'âtre. C'est le récipient de cuisson le plus utilisé jusqu'au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. Elle illustre l'importance de la soupe et des viandes longuement cuites ou bouillies dans l'alimentation rurale quotidienne. Généralement réalisée en fonte, la marmite peut être munie de trois pieds qui permettent de la placer directement au dessus de la braise du foyer. Son contenu est presque toujours protégé des fumées susceptibles de lui donner mauvais goût, et de la suie tombant du conduit de la cheminée, par un couvercle joignant parfaitement.

## Cuiller à pot

Le contenu de la marmite est souvent tourné et remué à l'aide d'une grosse cuiller à pot, pourvue d'un manche long de 30 à 40 cm. En fin de cuisson, elle sert à prélever les légumes et la viande pour les répartir entre les écuelles ou les assiettes. Une opération rapidement menée qui a donné l'expression « *en deux coups de cuiller à pot.* »

## Poêle à longue queue en fer

La longue queue permet de se tenir suffisamment éloigné des flammes du foyer. La poêle, lourde et encombrante, devait presque nécessairement être posée durant la cuisson. On la faisait reposer sur une bûche du foyer, sur une barre de fer disposée en travers des crochets des landiers, ou sur un trépied. L'extrémité de la longue queue pouvait être disposée de façon à prendre appui sur un dossier de chaise ou un banc.

## Poêlon

Réalisé en terre cuite ou en cuivre, puis en fonte, il se distingue de la poêle par ses bords plus élevés et souvent aussi par son manche creux qui permet de ne pas se brûler en le saisissant lorsqu'il a été posé un moment sur une souche de chaleur. On l'utilisait posé sur un trépied au dessus de la braise, ou directement posé sur la braise dans le foyer. Il servait notamment à préparer et à cuire rapidement des bouillies.

## Poêle à griller les châtaignes

Poêle dont le fond est percé de multiples trous réalisés à l'emporte-pièce pour faciliter l'action du feu et l'enlèvement de leur écorce.

## Le pot à cuire ou pot-au-feu

Généralement réalisé en terre cuite ou en faïence commune ; toujours pourvu d'une ou deux anses permettant de les déplacer avec leur contenu ; utilisé au feu avec un couvercle. Ces pots à cuire étaient souvent placés contre la braise du foyer, ou posés sur un trépied au dessus d'un peu de braise. On y mettait à mijoter la soupe, les préparations de légumes agrémentés d'un peu de viande, des châtaignes ou du riz. Le

véritable pot-au-feu était mis à cuire dans de tels pots de terre cuite, qualifiés de pot-au-feu. Les pots de petite dimension étaient utilisés pour chauffer et tenir au chaud le lait des enfants, les tisanes, le café, pour réchauffer des restes de soupe.

Ces récipients, facilement fendus ou cassés lors de leur manipulation ou du fait des chocs thermiques, délités rapidement sous l'action de la forte chaleur de l'âtre, devaient être souvent remplacés, ce qui a entretenu un artisanat local de poterie.

## Les annexes de l'âtre : four et potager

### Le four dans la cheminée, ou chez le boulanger

Pour la cuisine au four, avant l'invention du fourneau, la solution est à l'extérieur : au four banal ou public dans les siècles anciens, puis chez le boulanger.

*« Chez le boulanger nous n'allions pas seulement chercher le pain - tourtes ou grandes couronnes ; nous lui portions aussi les plats à cuire : pommes de terre parsemées de quelques lardons, couronnés quelquefois par un petit rôti de veau ; des poires d'hiver trempant dans de l'eau avec un verre de vin sucré, tout cela présenté dans des plats ou biches en terre cuite, que le boulanger laissait mijoter dans son four, une fois la fournée de pain enlevée. »*

Souvenirs de Verdier, *Per lous chamis*.

Quelques rares maisons disposent d'un four propre, bâti dans la cheminée. C'est un four de boulanger en réduction ; la technique est la même.



Four dans l'âtre dans une maison de Monistrol

### Le potager

Le potager ou fourneau potager, est un ouvrage maçonné conçu pour cuisiner indépendamment de l'âtre. Il est le plus souvent placé devant une fenêtre pour favoriser la circulation de l'air. Les plus importants présentaient trois niveaux avec chacun plusieurs loges : au ras du sol, les réserves de bois, au dessus les foyers pour les braises, et à hauteur d'homme, un plan de travail avec plusieurs trous pour caler les récipients de cuisson et chauffer leur contenu.

Le potager venait compléter les possibilités offertes par l'âtre, pour d'autres types de cuissons mijotées ou lorsque le nombre de repas à préparer dépassait les capacités de la seule cheminée. Il permettait de poursuivre à feu plus doux des cuissons commencées dans l'âtre, ou tout au moins de conserver au chaud ces préparations.

Comme il était construit à bonne hauteur et que sa chaleur ne rayonnait pas autant que celle de l'âtre, il était moins fatiguant d'y faire la cuisine.

Le potager a été généralement remplacé par le fourneau ou la cuisinière à bois à partir de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.



Potager du château de Cormatin (Bourgogne)

## La cuisinière

L'usage du fourneau puis de la cuisinière présentait de multiples avantages. Devant l'âtre il fallait travailler courbé, le visage et les mains exposés à la chaleur du foyer, avec des récipients généralement lourds et difficiles à mouvoir. La cuisinière rendait la cuisine plus rapide, moins pénible. On y consommait moins de combustible. La cuisinière était équipée d'un four qui permettait simultanément de rôtir des viandes et de cuire des pâtisseries. Durant l'hiver enfin, le fourneau rayonnait 70 à 80% de la chaleur produite contre 6 à 7 % pour la cheminée à foyer ouvert.

## Une terrine à pâté de lièvre

A la fois plat de cuisson et plat de service, la terrine a toujours inspiré les potiers : animal en relief évoquant le contenu, décor raffiné. On l'appelle lévrière, ou lapinière, ou gîte à livre.

Pour le cuisinier, la terrine est l'expression la plus élaborée de la cuisson à l'étouffée. La préparation en terrine permet de conserver des viandes fragiles en les cuisant à cœur dans leur propre vapeur, de les rendre moelleuses grâce aux bardes de lard au fond de l'ustensile, de les enrichir d'aromates. Le secret d'une terrine réussie tient en un mot : le *lut*, cordon de pâte, de farine et d'eau, qui fait joint entre la terrine et son couvercle.



## 6. VIANDES EN VRAC

### Le saumon de Monistrol

On sait que le saumon remonte l'Allier. Il passe à Brioude où M. Brun exposait ses prises, jadis (ci-dessous). On a presque oublié que ce noble poisson remontait aussi le cours de la Loire. Les textes du moyen âge en ont pourtant gardé la trace.



Ainsi le 23 mars 1376, l'évêque du Puy et le prieur de Chamalières et Confolens afferment l'écluse de Bareyre sur la Loire à Jean Mazel, prêtre, et à Jean Chazeneuve ; les fermiers devront réparer l'écluse et donner à l'évêque et au prieur la moitié des saumons et autres poissons qu'ils y prendront.

ADHL G/107

Voici un témoignage plus récent, celui de Roland, le futur conventionnel. En octobre 1778, il voyage de compagnie avec son ami vellave, François-Xavier Lanthenas. Ils arrivent à Monistrol. On leur explique que « le saumon remonte jusques près d'ici, dans la Loire, où on l'arrête par des digues et des filets. »

Paul Le Blanc, « Voyage de Jean-Marie Roland au Puy en 1778 », *Mémoires et Procès-Verbaux*, III (Le Puy, 1885), p. 113

Il n'y a pas si longtemps, quelques kilomètres en amont, les paysans du voisinage isolaient par des filets le méandre du Lignon à Carry, sous les ruines du château, pour y emprisonner et prendre les saumons.

L'exposition montrait une *fouesne* en fer forgé, sorte de harpon qu'on utilisait pour cette pêche au saumon.

## L'oie de la Saint-Martin, et le tir à l'oie des conscrits

Une fête peut en cacher une autre. Le 11 novembre, c'est celle de l'Armistice de 1918. Mais c'est aussi, de tout temps, la Saint-Martin. Comme saint Martin, en tant qu'officier romain, est le patron de l'infanterie, il est peut-être pour quelque chose dans la date de l'Armistice...

Or, de tout temps aussi, il était de tradition de sacrifier une oie à l'occasion de sa fête. C'était « l'oie de la Saint-Martin ». De tous temps, et presque en tous lieux, puisque encore aujourd'hui nos amis allemands (qui n'ont pas de raisons de commémorer l'Armistice) fêtent quand même le 11 novembre autour de la *Martinsgans*, l'oie de Martin !

Toutes sortes d'explications plus ou moins fantaisistes étaient données de cette coutume. La plus vraisemblable est que la Saint-Martin marquait le commencement d'une période de jeûne qui durait jusqu'à Noël. Et de même qu'avant d'entrer dans le Carême pascal, on tue le bœuf gras, on fête le carnaval, de même avant d'entrer dans le carême de Noël on faisait bonne ripaille autour d'une oie dûment engraisée. Ce temps de jeûne a disparu, mais la coutume de l'oie de la Saint-Martin est restée. Jusqu'à ce qu'elle se perde à son tour, remplacée par la dinde de Noël.

*Leber, Collection de pièces relatives à l'Histoire de France, 1826-1842.*

Mais est-elle tout à fait perdue ? Dans nos régions en tout cas on pratique le « tir à l'oie », coutume des conscrits. Il s'agit, sur un cheval lancé au galop, de décapiter d'un coup de sabre une oie suspendue à une corde. La tradition subsiste, malgré la suppression du service militaire, et l'oie est tuée auparavant... Or le sacrifice de l'oie de la Saint-Martin se faisait en public, au sabre, selon le même cérémonial. On a gardé l'oie et son sacrifice, mais la date s'est baladée et ce ne fut plus l'oie de la Saint-Martin.

## La morille de la Chaise-Dieu, « truffe de nos montagnes »

Dans sa séance du 5 janvier 1860, la *Société d'agriculture de la Haute-Loire* commente une étude publiée par la *Société impériale et centrale d'agriculture*, sur la *production des morilles*. L'auteur, M. Gustave Celeyron, d'Ambert (Puy-de-Dôme), s'exprime ainsi :

“ La morille est la truffe de nos montagnes ; elle y est relativement abondante... Chez nous, la morille ne se trouve que dans les forêts de pins et sapins, principalement sur les points où le détrit des vieilles souches est devenu terrain. Il s'en rencontre parfois de monstrueuses. ” L'auteur en a rencontré au pied de vieilles charmilles et il en a cueilli lui-même une qui, fraîche, recouvrait une assiette, car on sait que la morille se réduit considérablement par la dessiccation. Il ajoute : “ *La petite ville de la Chaise-Dieu, célèbre par sa vieille abbaye, en fait un commerce relativement important; elles sont cueillies dans les forêts de sapins qui l'entourent.* ” (...)

Divers membres rappellent la qualité supérieure de morilles récoltées dans le département, notamment aux environs de Saugues, d'Allègre et dans quelques communes du canton de Paulhaguet, où elles sont aussi l'objet d'un commerce plus ou moins considérable. A ce propos on cite aussi l'exploitation d'un champignon qui

a lieu sur une assez grande échelle dans l'arrondissement d'Yssingaux, appelée vulgairement *bolet* (cèpe).

Le parfum de la morille, qui est très-prononcé lorsqu'elle est fraîche, s'affaiblit par la dessiccation. Mais les gourmets de nos montagnes, qui en font ample provision pour l'hiver, savent leur rendre une partie du parfum en les faisant *revenir* dans de la crème fraîche, et on les sert alors seules, comme plat d'entremets.

*Annales de la Société d'agriculture du Puy*, t. XXIII (1860), p. 12-13

## Les harengs de la vicomtesse (1568)

Les comptes de la vicomtesse de Polignac, rendus le 25 mai 1568, nous montrent quels poissons sont servis à la table de la maisonnée. Son intendant est allé à la foire de Montferrand et y a acheté pour 95 livres de poisson, qui se détaillent ainsi :

*une balle de merlus, au prix de 23 livres,*  
*une balle de moullue [morues ?], 15 livres,*  
*arans blancs [harengs salés], 3 feuillettes, 27 livres,*  
*onze cents arans sorts [harengs saurs, fumés], 29 livres 14 sols.*

Aux péage de la vicomté, on connaît aussi les harengs : blancs ou saurs, ils coûtent 21 deniers par charge de mulet. Pour une charge de poisson frais, c'est différent : un poisson en nature.

*Preuves de Polignac*, Charte 432

## Cochon salé dure longtemps

Le marquis de La Tour-Maubourg recevait fastueusement (il lui fallait nourrir ses deux mètres de hauteur). M. du Lac de Fugères, l'un de ses invités réguliers, avait l'habitude, fâcheuse aux yeux du marquis expert en choses culinaires, de saler abondamment ce qu'on lui servait, avant même d'y avoir goûté. Un jour le marquis, irrité, lui demanda : « Pourquoi saler, puisque tu n'as pas goûté ? ». Et l'autre de lui rétorquer : « Eh bien ! mon cher César, ne sais-tu pas qu'un cochon bien salé dure longtemps ? » Bertholet, *Contribution à l'histoire des derniers de Fay de La Tour Maubourg*,

## 1703. La chasse aux porceaux du Puy

Le Puy, 20 septembre 1703. Le procureur du roi expose que, malgré toutes les ordonnances royales qui ont « *inhibé et défendu à tous les habitans des villes du royaume de tenir aucun porceau dans leurs maisons* », il constate néanmoins que « *par un abus très préjudiciable au public, plusieurs habitans de cette ville en tiennent dans leurs maisons, et que mesmes il y en a qui ont des maisons expresses dans la ville dans lesquelles ils tiennent des gros troupeaux de ces animaux immondes, en telle sorte 'que ceux qui habitent auprès des dites maisons ne pouvant pas souffrir l'infection et les autres incommodités qu'ils en reçoivent sont contraints de desserter et d'abandonner leurs logements.* » Il poursuit : « *Le grand nombre de ces animaux immondes infecte entièrement la ville et peut causer plusieurs maladies populaires.* »

Deux jours après, le tribunal rend sa sentence. Il donne aux contrevenants un délai de trois jours, passé lequel tous moyens seront pris pour confisquer « *lesdits porceaux au profit des pauvres de l'hospital général de cette ville pour les deux tiers, l'autre tiers réservé*

*pour ceux qui les auront saisis* ». Quel effet aura eu cette mesure d'intéressement à la confiscation ?



Boucherie moderne Touron, à Monistrol, 1919

## L'aigle de Mende

*Nous sommes en 1589, peu avant l'assassinat de Henri III. L'évêque de Mende invite à sa table deux hauts personnages de passage dans le diocèse, de Thou et Schomberg.*

“ Dans le premier repas qu'il leur donna on remarqua, avec quelque surprise, qu'on ne servait aucune pièce de gibier ou de volaille à qui il ne manquât ou la tête, ou l'aile, ou la cuisse, ou quelque autre partie ; ce qui fit dire agréablement (à l'évêque) qu'il fallait le pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtait toujours le premier de ce qu'il apportait. Comme ses hôtes lui demandèrent qui était ce pourvoyeur, il leur dit :

“ Dans ce pays de montagnes, qui sont des plus riches du royaume par leur fertilité, les aigles ont coutume de faire leur aire dans le creux de quelque roche inaccessible où l'on peut à peine atteindre avec des échelles ou des grappins. Sitôt que les bergers s'en sont aperçus, ils bâtissent au pied de la roche une petite loge qui les met à couvert de la furie de ces dangereux oiseaux, lorsqu'ils apportent leur proie à leurs petits. Le mâle ne les abandonne point pendant trois mois, non plus que la femelle, tant que l'aiglon n'a pas la force de voler ; la femelle ne s'accouple point alors avec le mâle. Pendant ce temps-là ils vont tous deux à la petite guerre dans tout le pays d'alentour ; ils enlèvent des chapons, des poules, des canards et tout ce qu'ils trouvent dans les basses-cours, quelquefois même des agneaux, des chevreux, jusqu'à des cochons de lait qu'ils portent à leurs petits. Mais leur meilleure chasse se fait à la campagne, où ils prennent des faisans, des perdrix, des gélinottes de bois, des canards sauvages, des lièvres et des chevreuils.

“ Dans le moment que les bergers voient que le père et la mère sont sortis, ils grimpent vite sur la roche et en apportent (sic) ce que ces aigles ont apporté à leurs petits ; ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux ; mais comme ils ne le peuvent faire si promptement que les aiglons n'en aient déjà mangé une partie, cela est cause que vous voyez ce qu'on vous sert ainsi mutilé, mais, en récompense, d'un goût beaucoup au-dessus de tout ce qui se vend au marché. Il ajouta que, lorsque l'aiglon est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé de sa nourriture, les bergers l'enchaînent, afin que le père et la mère continuent à lui apporter de leur chasse, jusqu'à ce que le père le premier et la mère ensuite, s'étant

accouplés, l'oublie entièrement ; alors les bergers le laissent là, ou l'apportent chez eux par pitié. »

Effectivement la table de l'évêque était fournie par de pareils pourvoyeurs, même par des vautours, qui sont des oiseaux carnassiers plus grands que les aigles, mais qui ont la tête de côté et qui ne vivent que de cadavres et de carnage. De Thou eut la curiosité de voir ces aigles de près ; il monta par un chemin très difficile auprès d'une aire dont l'aiglon était enchaîné. La mère ne tarda pas d'y arriver, les ailes si étendues qu'elle leur déroba presque la lumière : elle apportait un faisan à son petit et retourna aussitôt à la chasse. De Thou et ceux qui l'accompagnaient s'étoient cachés dans une petite loge pour éviter sa furie ; les paysans l'avoient averti que, faute de prendre cette précaution, ces dangereux animaux avoient déchiré des jeunes gens qui cherchoient des aires. L'évêque les assura qu'il ne fallait presque que trois ou quatre de ces aires pour entretenir sa table splendidement pendant toute l'année. »

*Mémoires de J.A. de Thou, in Collection Michaud et Poujoulat, t. 11 (1850), p. 340.*

## Froggies, ou les grenouilles de l'envahisseur

William Hogarth, gravure, 1756 :  
*The Invasion,  
or France and England.*

« *Froggies* » : mangeurs de grenouilles ! Les Anglais s'amuse à appeler ainsi les Français. Ou mangeurs d'escargots, *snail-eaters*. Nous aurions le goût dépravé, comme les Chinois avec leur soupe aux nids d'hirondelles.



Mais à l'origine, ce n'est pas le sens de l'expression. Le caricaturiste anglais Hogarth nous l'apprend dans une gravure que lui inspire en 1756 la crainte d'une invasion française (c'est le tout début de la guerre de Sept Ans, la marine française vient d'enlever Minorque aux Anglais – en prenant Mahon, d'où la *mahonnaise*, ou *mayonnaise*) . Hogarth veut montrer à ses compatriotes qu'il n'y a vraiment pas de quoi avoir peur. Les soldats français, qu'au second plan il faut pousser avec une pique dans les fesses pour les faire embarquer, au premier plan ont l'air déjà bien malades. Ils n'ont à se mettre sous la dent que des côtelettes décharnées accrochées dans la fenêtre de l'auberge, la « *Soup meagre à la sabot royal* », ils rêvent (voyez le drapeau) de « *Bon Bier et Bon Beuf de Angleterre* », et en attendant n'ont à se mettre sous la dent que quatre malheureuses grenouilles passées au fil de l'épée (dans le coin en bas à droite). Même le moine papiste se fait des illusions et sa barque pleine d'instruments de torture ne résistera pas à la traversée du Channel...

Bref, le Français ne mange pas de grenouilles et d'escargots par raffinement, mais faute de mieux, privé qu'il est de « rosbif » - ce nom que les Français, sans rancune, donnent aux Anglais..

William Hogarth, *The Works*, I., London, s.d., Trusler ed., p. 112

## 7.

## LAIT, BEURRE, FROMAGE

## Le « fort bon fromage » de Craponne

Le fromage de Craponne est célèbre dès le 14<sup>ème</sup> siècle. Il s'exportait au Puy, mais aussi à Montbrison, à Lyon, dans la Provence et jusque à Paris. En 1343, un seigneur de Chalencon pour obtenir les bonnes grâces du chancelier de France, lui offre une douzaine de ses fromages, avec un barral de vin et un veau. L'évêque avait soin de faire payer ses censives en bons fromages. On cite des cardinaux qui en avait toujours à leur table.

Quand les livres sur la bonne chère commencent à paraître, au 15<sup>ème</sup> siècle, Craponne y est cité. « *Et à Craponne y a fort bons fromaiges à faire rosties* », écrit Platine en 1473. Barthélemy de Chasseneux n'est pas en reste d'admiration en 1547 : « *L'on vante aussi les fromages de Craponne, en Auvergne, qui ont de l'analogie avec ceux de Bresse, tant à celui du goût qu'à celui de la forme. Ils sont en effet ronds et allongés, du petit poids de deux ou trois livres.* »

Bruyérin-Champier, en 1560, entre dans les détails techniques : « *Ces fromaiges se distinguent par leur forme cylindrique ; leur longueur est d'une coudée (un pied à un pied et demi). Ils demandent à être fondus sur le feu et la partie fondue et étendue sur des tranches de pain grillé est un régal des plus exquis.* »

Les fromages à rôtir étaient très prisés au moyen âge. Le cuisinier du château de Cormatin, La Varanne, donne sa recette dans le *Cuisinier français* : « *Prenez du fromage, faites-le fondre avec du beurre, oignon entier ou pilé, sel, poivre à force, étendez le tout sur du pain, passez la poêle du feu chaude, par dessus, et servez chaud.* » Certains aimaient y ajouter sucre et cannelle.

A quoi était dû la qualité de ce fromage ? Le lait réservé à la confection du fromage était entier. Le beurre n'y prélevait pas sa part de crème. Il entraînait aussi dans sa composition une part de lait de brebis, « *lequel rend très onctueuse la pâte du fromage et lui donne un parfum des plus savoureux.* » L'affinage était soigneux.

Le fromage de Craponne a disparu aussi mystérieusement qu'il était né.

Pontvianne, Craponne. 1908

## Beurre au long cours

Beurre ou fromage, il faut choisir. A Craponne le fromage est mort. Vive le beurre ! Au 16<sup>ème</sup> siècle, le beurre de Craponne est réputé. En 1559, maître Jehan Torrilhon, notaire et procureur de la ville, grand propriétaire terrien, se voit sollicité par son cousin établi à Montpellier :

« *Des fromages, ne me soucie pas beaucoup, car nous en recevons d'Alvergne tant que nous voulons, à 100 sols le quintal, et sont bons. Mais de votre beurre vous prie tous les hivers m'en envoyer deux charges, vous assurant qu'il est fort bon. Et il n'y a pas de semaine que*

*des muletiers du Puy ne viennent çà-bas. Le beurre de l'Aubrac et autres montagnes ici près d'où nous avons fromage n'est guère bon. »*

En 1564, le même cousin formule la même demande : « *Je vous prie donner charge à quelque muletier venant çà-bas m'apporter vingt livres de beurre, et je le paierai bien, son port aussi* ». La tradition se perpétue puisqu'en 1695, un autre Jean Torrillon, dit « le second Vacherolles », se voit réclamer lui aussi du beurre par son frère Marin installé à Toulouse : « *Il y a bien longtemps que nous n'avons vu beurre du pays quoique vous en eussiez promis. Ma fille m'a prié vous en faire souvenir.* »

Vacherolles se sera exécuté car son frère ré-écrit : « *La caisse de beurre arriva il y a six jours par Pinton (un muletier). Le beurre est excellentissime ; il semble qu'il sorte de se faire, si frais il est. J'en bailhai à ma fille la moitié. Elle et moi vous remercions très humblement* ».

A des époques où glaciers et camions frigorifiques n'existaient pas encore, le beurre « voyageait » donc quand même, et sur des distances beaucoup plus grandes que nous ne l'imaginons.

Plus près de nous, pendant la seconde guerre mondiale, R C habitait enfant à Pradelles. Son père était prisonnier en Allemagne. Elle se souvient avoir préparé avec sa mère des colis dans lesquels du beurre était envoyé à son père. Enveloppé dans une première feuille de papier huilé, le beurre était ensuite entouré de papier journal mouillé, puis de feuilles de vigne vierge.

Juste après la fin de la guerre, RC est partie travailler à Paris. Le rationnement avait toujours court. Il était encore difficile de se procurer certaines denrées dans la capitale. Sa mère lui envoyait régulièrement du beurre selon le procédé indiqué ci-dessus.



### Baratte à agitateur vertical

Récipient en bois, tronconique, plus haut que large, à fond plat, comportant un couvercle mobile, le *furet*, percé d'un trou central, l'*étinelle*, pour le passage du manche de l'agitateur en bois, le *batrou*, constitué par un disque horizontal, ajouré ou non, fixé au bout d'un long manche (non présenté sur ce cliché) et que l'on agite de haut en bas pour battre la crème.

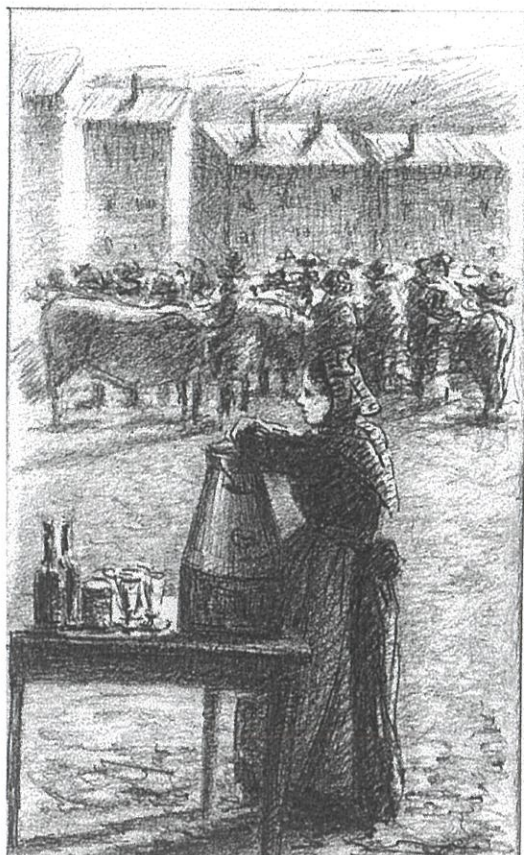
MUSEE DE ST-DIDIER

## La vente du beurre

La normale, c'est quand même le beurre au marché le plus proche...

L'argent du beurre revenait à la fermière qui avait en charge ce « campanage », c'est à dire la vente de la production des œufs, du beurre et du fromage. Cet argent servait normalement à l'achat des denrées nécessaires à la vie de la famille hors des productions locales : café, huile, sucre. C'était aussi l'argent de poche de la fermière.

Au Puy, la vente se faisait directement auprès des particuliers au marché, le samedi matin, sur la place du Plot. Chaque fermière avait ses « pratiques », clientes fidèles qui



retenaient sa production d'une semaine sur l'autre. Le Puy drainait les produits venant des villages et bourgs environnants comme Sanssac l'Eglise, mais aussi de bien plus loin, comme St Jean Lachalm et même les Estables.

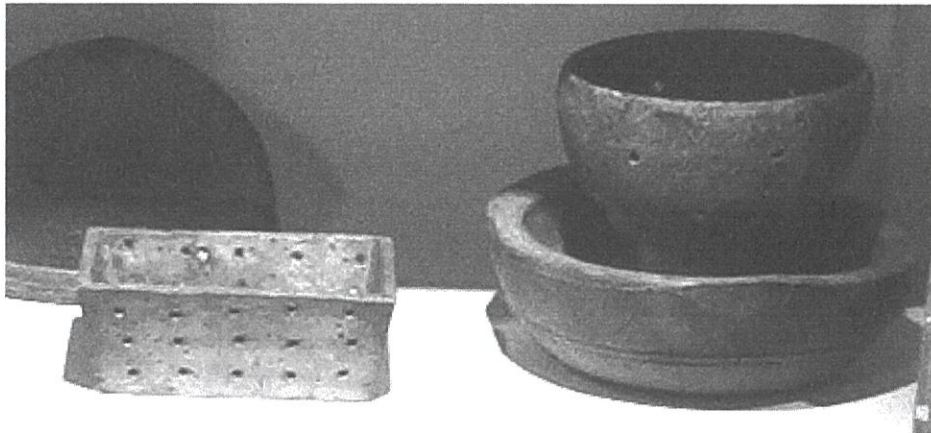
Dessin de Marc Bouchacourt, 1890  
La marchande de lait au Plot (Le Puy)

### Moule à beurre de Polminhac.

Le moule à beurre est en bois. Il sert à mettre le beurre en forme de losange et à le décorer. Le décor intérieur est généralement en creux. Les parois sont mobiles pour qu'on puisse extraire la plaque de beurre facilement. Ici le décor représente une vache entourée du nom de son propriétaire : ROUQUET A MAYMAC C<sup>NE</sup> DE POLMINHAC, dans le Cantal. ci-dessous MUSEE DE ST-DIDIER

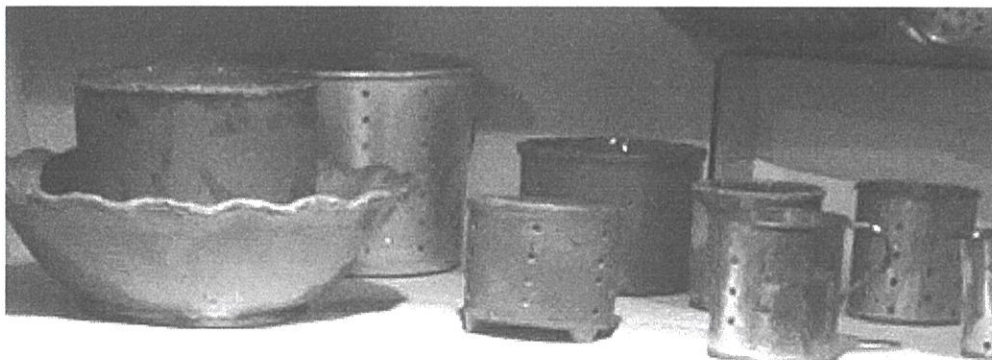


## Faisselles et égouttoirs pour faire le fromage



A gauche, petite faisselle en bois, de forme rectangulaire.

A gauche, égouttoir à fromage en bois. Récipient sur lequel on pose les moules à fromage remplis de caillé pour faire égoutter le petit lait. Se présente comme un plat très creux en bois muni d'un champignon central sur lequel on pose le (ou les ) moule (s) à fromage, le petit-lait s'écoulant au fond. MUSEE DE ST-DIDIER



A gauche : fromager à deux pièces, de Brives-Charensac, 19<sup>ème</sup> .

Terre cuite partiellement vernissée. Sert à égoutter et à servir le fromage frais (« *la caillada* »). Fait de deux éléments : la faisselle cylindrique ajourée et la coupe assortie. La faisselle : glaçure verte à l'intérieur. La coupe : rebord festonné, glaçure verte à l'extérieur ; à l'intérieur, glaçure jaune, et verte sur le bord. MUSEE DE ST-DIDIER

A droite : moules à fromage de formes variées (ronde, avec ou sans anse, en forme de cœur), en bois, en métal (fer blanc, aluminium), en terre vernissée, en grès, dans lequel on fait égoutter le lait caillé.

## 8. VAISSELLES

### La dînette

Il y a la dînette que l'on retrouve intacte au fond d'un placard, trop tard pour sa destinataire, victime de la prudence maternelle. Mais il y a celles qui ont bien vécu, où l'on a préparé tant de plats imaginaires, que l'on a chéries, cabossées, cassées, dépareillées.. Voici les épaves de quelques vaisselles de ce type.

On y a joint une petite marmite en fonte et une autre en cuivre, qui sont plus des modèles réduits, que des éléments d'une dînette. Peut-être viennent-ils du royaume de Lilliput ? Qui peut tracer la limite entre l'imagination des grands et celle des petits ?



### Vaisselle de bois

La vaisselle en bois est aussi ancienne que la vaisselle de terre. Le bois laisse moins de traces archéologiques, mais le paysan le façonne à son propre usage depuis toujours. Les objets que nous présentons, grâce surtout aux prêts des musées, ne remontent sans doute pas au delà du début du 19<sup>ème</sup> siècle, mais ils auraient pu être faits deux ou vingt siècles plus tôt. Sauf la fourchette, qui ne s'est vraiment généralisée qu'au 18<sup>ème</sup> siècle : la voici adoptée. Il n'y a pas d'artisanat de la vaisselle en bois, alors qu'il y en a un de la « terraille ». C'est toujours une fabrication maison.

Deux mortiers et leur pilon, dont l'un, assez haut (20 cm) et très étroit (6 cm d'ouverture), peu profond (10 cm), laisse très peu d'espace de manœuvre au pilon. Il s'agit sans doute de concasser, en pistonnant vigoureusement, des éléments solides



(morceaux de sucre ?). Noter la forme légèrement conique, du piétement et du mortier proprement dit, effet d'une certaine recherche de la forme. MUSEE DE ST-DIDIER

Une grande assiette (25 cm de diamètre) ; un bol, avec un travail de sculpture assez fin (noter la base rétrécie) ; une longue fourchette de cuisine : la forme et l'importance de la spatule permettent de penser que le même instrument, retourné, servait à remuer le bouillon ou à y lever un morceau MUSEE DE ST-DIDIER



Vaisselle de table vers 1780 chez un petit noble de campagne : diversité des matériaux (écuelle et cuiller en étain, pichets en terre cuite, salerons et moutardier en faïence, assiette d'un service en faïence de la fabrique d'Orzilhac (près le Puy), couverts en argent aux armes, huilier en argent, à ses armes, offert pour son mariage. De l'objet le plus simple au plus précieux, continuité de la grâce et du bon goût.

## Vaisselle de curiosité

Nous voici autour de la Belle Epoque. De même que, à la cuisine, les outils se diversifient, se spécifient, se compliquent, à table le service ne cesse de chercher des usages nouveaux, des formes nouvelles, dont beaucoup n'ont pas d'autre véritable objet que d'épater ou de « faire parler ». Bien avant le mot gadget, on a la chose... Et aussi l'assiette support d'un message publicitaire, d'une plaisanterie, d'une chanson.



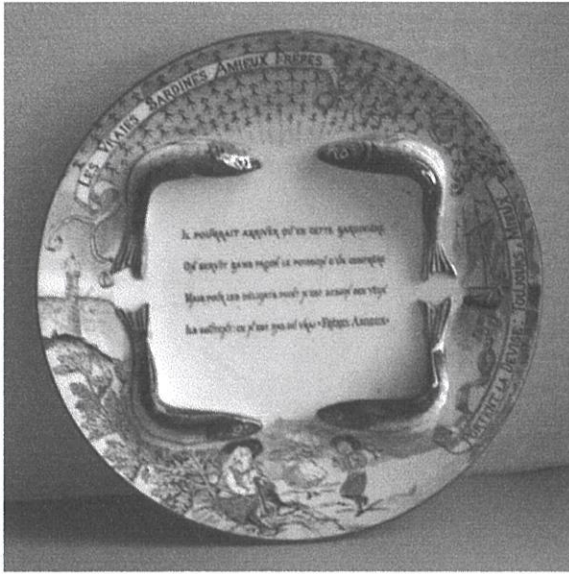
Le saladier en forme de salade, les trois pièces d'un service à asperges (corbeille, assiette à compartiment, pince en métal), le ciseau coupe-œuf en forme de poule, l'assiette à manger les fraises, avec son logement pour le sucre en poudre (au centre), le flacon à eau-de-vie de poire en forme de poire, ainsi que les petits verres... Arrêtons-nous sur trois objets.



### Cuit-œufs, métal argenté, 19<sup>ème</sup>

Récipient en forme d'œuf ouvrant, muni d'une plaque intérieure mobile percée de quatre trous pour les œufs, afin de les cuire à la coque sur la table. Les œufs sont maintenus verticalement dans l'eau chauffée par un petit réchaud à alcool placé sous l'ensemble. Le porte-œuf, muni d'une tige terminée par une poignée, permet de sortir les œufs de l'eau et de les servir facilement.

## Assiette publicitaire des sardines Amieux



A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les conserveries Amieux sont l'une des plus importantes de Nantes. Son fondateur Maurice Amieux est un ancien colporteur qui fit fortune en mettant les sardines en boîtes.

Il ne fut pas le seul. Ainsi dans les années 1870, en Bretagne, on ne comptait pas moins de 150 conserveries de sardines. En 1878 elles produisaient quelques 13000 tonnes de sardines, dont 85% étaient exportées vers les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie, la Suisse... . Avec la morue salée, puis le thon en boîte, c'étaient pratiquement les seuls poissons de

mer que l'on pouvait trouver facilement, à cette époque, dans les terres éloignées des côtes comme le Massif Central.

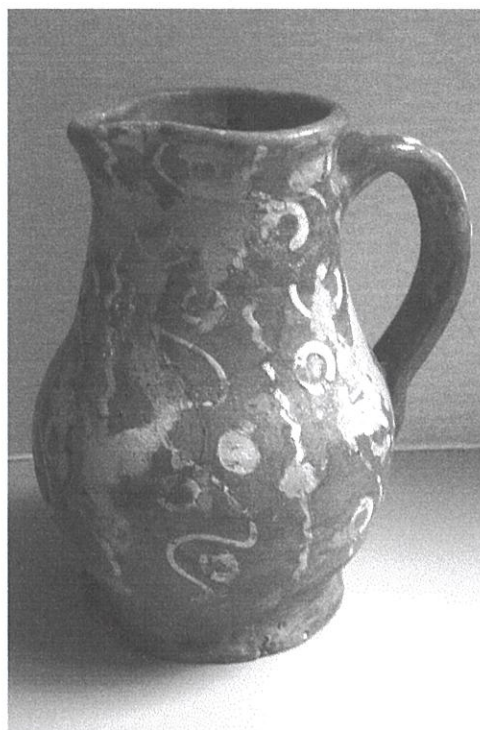
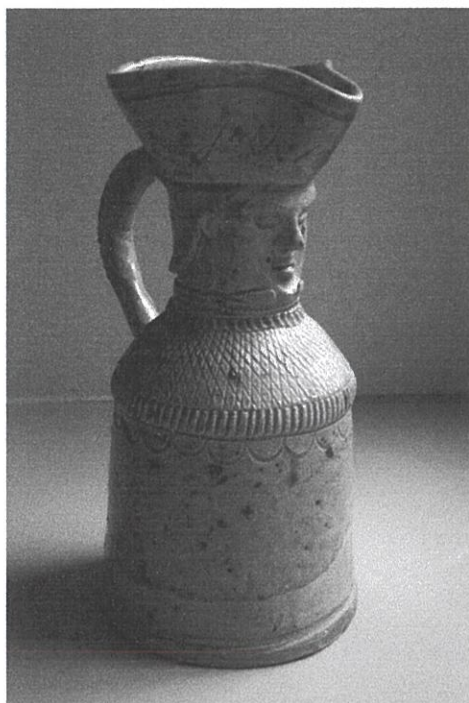
## Assiette politico-humoristique, Gambetta. Vers 1875

La vaisselle peut aussi être détournée de sa fonction. A moins qu'une fonction essentielle de la nourriture soit la convivialité... Voici une assiette d'une série « *Les contemporains dans leur assiette* ». Gambetta est promu coq gaulois. L'assiette est ornée d'un quatrain :

*C'est lui le coq démocratique  
Qui chanta d'abord le cocorico  
Auquel notre France héroïque  
Répondit par un formidable écho.*



## Pichets et soupières



**A droite : Pichet. Terre cuite, 18<sup>ème</sup>**

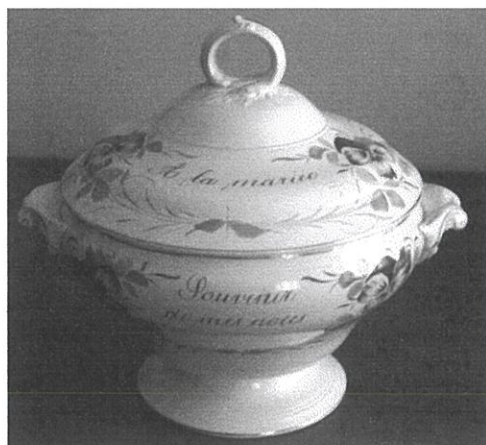
Terre rose et glaçure rouge. Décor d'ondulations verticales, de cercles et de spirales, blanches et vertes. Haute-Loire.

MUSEE DE ST-DIDIER

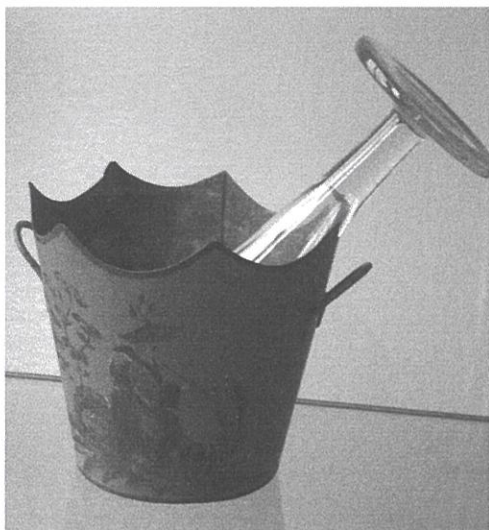
**A gauche : Pichet en forme d'homme. Grès, début 19<sup>ème</sup>.**

La pointe du chapeau sert de bec verseur, au dessus du visage qui occupe le col du pichet. La limite du vernissé figure le contour du manteau. Délicat décor du vêtement. Sous le bord du chapeau on déchiffre « *fait par moi Marie Talbot* »

**Ci-dessous : La soupière de nocés.** Faïence, 19<sup>ème</sup>. Grande soupière, offerte à l'occasion des nocés. Inscriptions : « *Souvenir de mes nocés* », sur la panse, des deux côtés ; « *A la mariée* » sur le couvercle. Cette soupière, choisie pour trôner sur l'affiche de l'exposition, en résume l'esprit : du quotidien de la soupière à la fête du mariage. Ou peut-être faut-il inverser : de la fête au quotidien !



## Verre et cristal



**Rafrâchissoir. Tôle peinte, fin 18<sup>ème</sup>.**

Petit récipient de tôle peinte, décor au chinois, bord festonné, sur lequel s'appuient les pieds des verres renversés dans l'eau fraîche. A cette époque, les verres ne sont pas sur la table en permanence, devant chaque convive. Ils sont sur une desserte et ce rafraîchissoir peut servir de mini-plonge...

### Un service de verres. Cristal, vers 1880

Le service de la table de fête a, depuis toujours, multiplié les plats. Au 19<sup>ème</sup> siècle, on multiplie aussi les boissons, et par suite, les verres. C'est vers 1830 que commence à paraître sur la table la batterie de verres dont nous présentons ici un exemple datable des années 1880. Il est de cristal fin, taillé à facettes. Deux carafes de tailles différentes et cinq verres, par ordre de grandeur décroissante : flûte à champagne, verre à eau, à vin rouge, à vin blanc, à porto. Le même type de service peut se trouver, moins cher, en verre.



**Petit carafon et ses deux verres à liqueur. Cristal de Bohême, fin 19<sup>ème</sup>**

Cristal de Bohême, jaune, à décor gravé caractéristique : animaux de la chasse.



## 9. DE LA FÊTE À LA DISETTE

### Offert par la défunte, le dîner d'enterrement

4 septembre 1673. Demoiselle Philiberte Bayle de Martinas fait son testament. Elle donne son lit aux pauvres de Dieu. Dès qu'elle sera morte son lit garni sera porté à l'hôpital de Monistrol. Elle veut et entend que le jour de sa sépulture soient appelés et convoqués tous les pauvres de l'hôpital, et qu'il leur soit donné à dîner honnêtement selon leur qualité.

ADHL, 3 E/178/1

### Autogestion au réfectoire de l'abbaye de la Séauve

Un petit différend entre l'abbesse et les moniales du monastère cistercien de la Séauve-Bénite (dont les bâtiments viennent d'être restaurés) nous apprend comment on s'y organisait pour la nourriture. Nous sommes en 1536.

La règle prévoit que les moniales mangent au réfectoire commun, ce qui donne à l'abbesse pleins pouvoirs sur la nourriture, qualité et quantité. Il y a déjà quelque temps les « dames moniales » ont obtenu qu'outre le pain et le vin que doit fournir l'abbesse, « *les denrées qu'il faut acheter, viandes, poissons, oeufs, laitages et autres nécessaires pitances* » seraient achetées par elles-mêmes ou par celle à qui elles confieraient cette tâche. L'abbesse s'obligeait à verser une somme forfaitaire, de 12 livres par moniale et par an. Mais les versements, prévus en une seule fois, ne sont pas assez réguliers au gré des moniales. Devant notaire, on convient de les fractionner, sur quatre fêtes dans l'année. Dans le langage d'aujourd'hui, nous dirions que la douzaine de moniales auto-gère le poste nourriture, dans une enveloppe à la charge de l'abbesse.

Une livre par personne et par mois, même si c'est en sus du pain et du vin, cela n'autorise qu'une nourriture bien frugale. C'est même pour cette raison qu'elles y tiennent et veulent y veiller elles-mêmes.

Voici une autre abbaye cistercienne, Clavas, en 1498. La discipline s'y est beaucoup relâchée et l'on a décidé de la restaurer. Il s'agit en particulier de faire mieux observer la clôture. Et donc de supprimer les occasions de bavarder en allant chercher son pain ou la cruche d'eau : « *Afin que les religieuses n'aient cause de tant aller dehors du monastère, que l'abbesse ait à faire dans le clos de l'abbaye un four pour les religieuses, pour cuire leur pain qui leur est nécessaire pour leur vie, et pareillement qu'elle fasse en façon et manière que l'eau et quelque fontaine vienne au milieu du cloître, afin que les religieuses soient pourvues et n'aient occasion de sortir dehors* »

Voir Ch. Besson, « Moniales cisterciennes en Gévaudan et en Velay », *Cahiers de la Haute-Loire*, 2003.

## 1725, une commande d'enfants de chœur

Les enfants de chœur de la cathédrale du Puy ont soudain décidé de faire une fête. Nous n'en connaissons pas l'objet, mais le petit mot qu'ils font porter séance tenante à un pâtissier du Puy, un traiteur plutôt. Ces enfants ne doutent pas que ce petit festin leur sera livré dans les heures qui suivent. Mais qu'ils passent commande sans se poser de questions montre qu'au Puy, pour qui veut et peut payer, toutes les ressources de la cuisine française sont disponibles.

*« Nous vous prions de nous envoyer, pour ce soir six heures et demie, deux paires de grive, une croustade de douze soles et une salade, un pot de vin, quatre côtes de mouton rôties. Et aussi deux douzaines de petits pâtés et un demi de vin. »*

Texte cité par A. Rivet, *Cahiers de la Haute-Loire*, 1999

## 1837. A Arlempdes, manger à la foire

Le docteur Fournier a conté en vers les foires d'Arlempdes, et les simples ripailles qui les accompagnent. On prend les repas sur la prairie au bord de la Loire, sur un plancher de sapins, au-dessus duquel on allonge de longues tables ; on sert du vin aigre du Vivarais, en outres pleines, du claret du Languedoc en tonneaux, des fromages, du lard rance, des poulets décharnés, du gigot de mouton. Les plus pauvres se contentent d'un pain sec, les plus riches dégustent des truites de la Loire passées à la poêle, un bouillon cuit sur des marmites suspendues, une saucisse au grill, enfin, pour la digestion, une « infusion de graines arabiques » - des *graines arabiques*, ne serait-ce pas du café ?

Texte cité par A. Rivet, *Cahiers de la Haute-Loire*, 1999

## 1836. Menus d'hôpital à Monistrol

1836. Répondant à une enquête administrative, l'hospice de Monistrol définit son « service alimentaire ». Il y a 60 pensionnaires. Les quantités sont donc calculées pour 60 rations.

Du 1<sup>er</sup> octobre au 1<sup>er</sup> avril

déjeuner à 9 heures, une soupe, soit : un pain de 6 kg,  
et 12 litres de pommes de terre (ou 2 kg ½ de  
grain mondé :orge ou haricot)

dîner à 1 heure ½ soupe de bouillon sans légumes  
et en plus :  
dimanche, mardi et jeudi : 3 kg de porc  
lundi, mercredi : 5 kg de viande de boucherie  
vendredi, samedi et jours maigres, 2 kg de riz ou 24 litres de  
pommes de terre alternativement

souper à 6 heures soupe comme au déjeuner, plus 2 kg de fromage et 20 kg de  
pain (dont celui de la soupe)

Du 1<sup>er</sup> avril au 1<sup>er</sup> octobre, les heures changent (8 heures, midi et 6 heures), mais les quantités sont les mêmes. Toutefois, « le plus souvent possible on substituera aux légumes secs le jardinage (choux, poireaux, etc..), et pour le souper une salade au lieu de fromage.

**Vin** : seulement à ceux qui en ont un besoin indispensable.

Les comptes de 1816 montrent une gestion de la dépense nourriture qui vise à éviter le plus possible les intermédiaires. L'hospice n'achète pas de viande de porc au boucher, il achète des cochons à la foire : 4 gras, 1 cochonne grasse, 1 petit cochon (le tout pour 551 francs, c'est un gros poste dans le budget). Il n'achète pas son pain chez le boulanger : il achète 63 métans et une carte de grains (pour 384 francs), du sel (3 quintaux) ; il fait lui-même sa pâte, et ne paie au boulanger que le prix du *cuisage* (73 francs). En revanche, le « pain blanc pour les malades » est acheté chez le boulanger Aulagner (17 fr. 25 pour 7 livres de pain blanc) .

La nourriture est la grande affaire. Ainsi au budget de 1828, qui se monte à 2978 francs, le poste nourriture, avec 1300 francs, compte pour près de la moitié.

Archives hospitalières de Monistrol

## Boire et manger quand tout va mal

### Monistrol contre St-Etienne

La pénurie de grains, en tout temps, provoque des tensions terribles. Le 17<sup>ème</sup> siècle a connu des révoltes agraires, des jacqueries brèves, locales, dures, auxquelles poussent, non pas les fortes têtes, mais les ventres vides.

La Révolution commence sur de faux bruits de greniers vides. L'hiver 88-89 a été terrible, on se souvient de 1709, de sa famine. On ira chercher à Versailles « le boulanger, la boulangère et le petit mitron »...

Novembre 1794 : Robespierre est tombé, mais cela ne remplit pas les greniers. La récolte de l'été a été insuffisante, ou elle se cache dans les maies, dans les « greniers » de chaque famille. On n'est jamais assez prudent. Mais le gouvernement issu de Thermidor soigne les ouvriers des manufactures de St-Etienne, pardon, « Communes d'Armes ». Ils ont priorité.

2 frimaire an 3 [22 novembre 1794]. La commune de Monistrol délibère sur un arrêté de l'administration du district (qui siège à Monistrol...) « *tendant à inviter la commune de Monistrol, la requérant même, de fournir aux ouvriers des manufactures établies à Commune d'Armes, la quantité de 330 quintaux bled dans le délai de trois décades.*

« *Le conseil, considérant qu'on ne peut délivrer la quantité de grains demandée sans exposer cette commune aux horreurs de la faim, que d'après son recensement des grains il lui en reste seulement pour vivre pendant l'espace de deux mois au plus, à moins qu'on ne veuille entièrement dépouiller le cultivateur auquel on a laissé 360 livres bled pour sa consommation annuelle, le surplus devant être réparti à raison de la population qui est de 4000 individus, etc., etc.* »


Bref, Monistrol a déjà du mal à gérer la pénurie et les tensions entre ses citoyens agriculteurs et ses citoyens citadins. St-Etienne vient encore compliquer les choses. St-Etienne paraît soudain bien lointain. Il ne fait pas partie de la Haute-Loire, qu'on sache...

Délibération municipale de Monistrol (Archives municipales)

# Le temps des colis

Qui dit guerre dit colis. Comme la carte postale, le colis parle du pays, de la famille. Beaucoup de cartes postales nous sont restées, mais les colis ont tous été mangés et bus. Voici une trace, qui montre que les sociétés de grande distribution ont su tirer parti de l'immense marché soudain ouvert par la guerre.

Félix Potin rend compte aux parents de l'envoi hebdomadaire concernant Emmanuel Bouchacourt, enfant de Monistrol, fait prisonnier dans les premiers jours de la guerre et qui est dans un camp près de Darmstadt.



Colis N° \_\_\_\_\_ Contrôlé par \_\_\_\_\_ Emballé par \_\_\_\_\_ Entrée N° \_\_\_\_\_

**PRODUITS ALIMENTAIRES**  
VINS ET SPIRITUEUX  
LIQUEURS

**FELIX POTIN**  
PARIS

MAISON FONDÉE EN 1828  
MEMBRE DU JURY EXPOS. UNIV. 1889, 1900  
HORS CONCOURS

MAISONS DE VENTE  
B<sup>t</sup> Sebastopol, 103, PARIS  
B<sup>t</sup> Malesherbes, 172, PARIS  
Faub<sup>t</sup> St Antoine, 39  
Rue de Rennes, 170

USINES  
Rue de Courcelles, 66 et 63  
LA VILLE DE PARIS  
Route de Marita, 108, PANTIN

Propriété de Metakoff, EPERNAY

En cas de réclamation  
retourner la facture: 140, RUE DE RENNES  
SAISON 30-42  
SAISON 30-43

Prière de nous adresser les commandes au plus tard l'avant-veille du jour de la livraison.

87 avenue de Ségur  
PARIS, VI<sup>e</sup>, le 29/3 191 6

VASES	Kilos	Déca	Manquant		F.	C.
				I bt	Lait	10
		25			Café lesuper en poudre	I 20
		12-5			The Regina	I 25
				I bt	Petite beurres)	2 30
				½ bt	Pois fins au jus	80

Timbre (loi du 23 Août 1871)

# Tickets de rationnement en 1949

40-44 : sous l'Occupation, tout se conjugue pour raréfier les produits alimentaires :



les prélèvements de l'occupant, l'étendue des zones interdites ou annexées, la raréfaction des produits coloniaux, la baisse de production liée au nombre des prisonniers, le développement urbain, qui coupe les citadins des ressources de survie qu'on trouve à la campagne. Le boire et le manger deviennent problématiques. On retrouve l'orge ou la chicorée pour remplacer le café. Plus sérieux, le pain, le beurre, la viande manquent tellement qu'il faut rationner, chose qu'on n'avait

jamais connu avant (sauf à Paris pendant le siège de 1870). On survit avec ses tickets de rationnement. Si nécessaires qu'ils ne disparaîtront pas avec la Libération : du pain en 1949...

# 10.

## AU ROYAUME DU SUCRE

### Miel et confitures au péage des Polignac

En 1740, le vicomte de Polignac fait établir la pancarte des péages payables à son profit. Les douceurs y figurent aussi (la charge est ce que porte un mulet) :

*pour chaque charge d'amandes, 10 deniers ½*  
*pour chacune de confitures, 21 deniers*  
*pour une de figues, 10 deniers ½*  
*pour chacune d'épices, 21 deniers*  
*pour une charge de miel, 21 deniers*

*Quant au fruit venant d'Auvergne, un plein panier tenant deux jonchées d'autres fruits, comme pommes, poires, coings et pesches, pour chacune charge, un quarteron, qu'est 25. »*

Ce péage sera supprimé par le roi en 1757.

*Preuves de Polignac, III, charte 611*



### Pain de sucre, marteau à sucre, casse-sucre

Le sucre, qu'il soit celui de la canne ou celui de la betterave, est moulé en pains coniques, traditionnellement enveloppés de papier bleu (MUSEE DE ST-DIDIER). Le marteau à sucre sert à débiter le pain en gros morceaux ; le casse-sucre à découper en petits morceaux les fragments du pain de sucre. Ce sont de grandes cisailles à lames coupantes, arrondies, avec un mécanisme de ressort.

### Le goût des douceurs au couvent de Bellecombe

Nous sommes autour de 1720. Le notaire de l'abbaye a des occasions d'aller au Puy, et chaque fois les dames religieuses lui confient leurs commissions. Une bonne part concerne des douceurs.

Ainsi, il doit rapporter, pour trois religieuses : « un quintal des meilleures châtaignes blanches ; ... un demi quintal prunes de St Anthème sèches ; 15 livres de raisins séchés de Marseille... ; six livres prunes de Brignole ; (...) 15 livres sucre ; ... une livre orangeas en lardon ; deux douzaines oranges aigres ; six onces girofle ; quatre pains d'anis et deux pains ronds »

Et aussi « demi-once cannelles, une rangée de pains d'anis, un autre pain de deux livres, pour madame de Beaubignieu », « un pain sucre, quatre ou six livres », pour madame de Piere, « une rangée de pains anis » pour madame de Munas.

Ce sont douceurs bien innocentes. Des pains fantaisie, des fruits secs, des épices : rien qui soit choquant. Près d'un siècle après, et à la veille de leur dispersion par la Révolution, il y a davantage de confiserie : en 1791, Choumetton, confiseur d'Yssingaux, leur livre « pastilles, pralines, biscuits, confitures, figues, raisins, amandes, café et diabolins ». Et l'on note qu'Yssingaux a un confiseur : la tentation est sur place, plus besoin d'aller au Puy...

D'après Bertholet, *Bellecombe une abbaye cistercienne en Velay*, et Perrel, *Yssingaux*, t. III

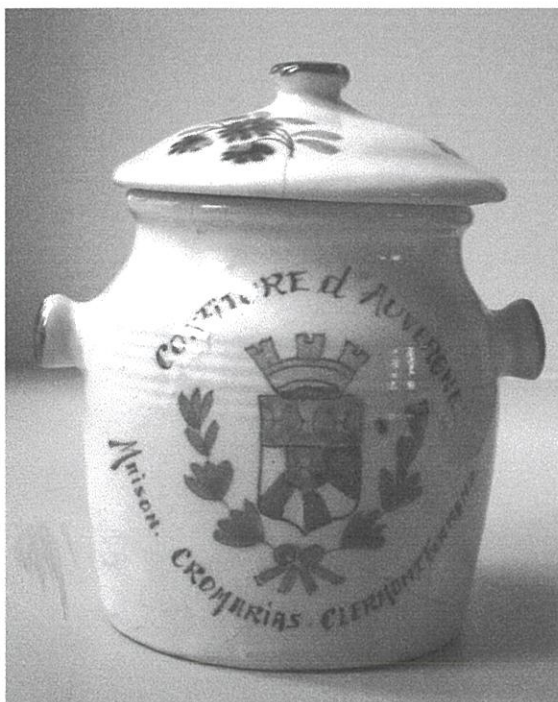
Que sont ces diabolins ? « Espèce de dragée faite de chocolat et recouverte de non-pareille, qu'on met souvent en papillotes ».

## Monseigneur de Galard était-il gourmand ?

En 1791, il est chassé de son diocèse. On vend ses meubles du château de Monistrol. Parmi les objets de la cuisine, outre le « cabaret à café » présenté plus loin, ceux-ci :

*deux bocaux à faire des glaces et deux moules à gâteaux, étain commun, 20 l.  
un dessert postiche ou figuratif, 5 l.*

Ce *dessert postiche* intrigue. S'agit-il, comme au théâtre, d'une fausse pièce montée ou d'un faux savarin ? Ou d'une sorte de structure servant à présenter les divers desserts et dont certains éléments étaient une pâtisserie postiches ? *Arch. nat. W417*



### Pot de confiture. Faïence, vers 1930.

Décor de fleurs sur une face ainsi que le couvercle. L'autre face porte avec l'inscription « Confiture d'Auvergne » le nom de la célèbre « Maison CROMARIAS Clermont-Ferrand », connue depuis 1840, et qui obtint de nombreuses médailles d'expositions universelles, par exemple en 1876, 1883, 1886.

Dès le 18<sup>ème</sup> siècle, la confiserie de fruits confits et confitures d'Auvergne est la plus célèbre de France.



Foisonnement et délicatesse des objets de confiserie. On voit à l'étage supérieur des moules à chocolat (voir aussi ci-dessous), une boîte à musique du Chocolat Menier ; en dessous, les grandes tasses caractéristiques, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, du chocolat à boire, les boules de cacao d'Equateur ; en dessous encore, le rayon des confitures, avec les « verrines », ces pots évasés, tronconiques, où l'on conservait les confitures au 19<sup>ème</sup> siècle. Au rayon du bas, les petites boîtes pour offrir bonbons ou dragées...

En haut à droite, on distingue une **chocolatière** en argent, datée par ses poinçons de Paris, 1756-1762, aux armes Charbonnel (de Monistrol). Le manche latéral en bois est caractéristique. Sa petite taille peut la faire dire « égoïste ». Le couvercle à charnière a un trou dans son milieu



(avec clapet bouche-trou), pour passer le manche du moulinet ou *mousoir*. Très semblables de forme aux cafetières de la même époque, les chocolatières ne s'en distinguent que par ce trou dans le couvercle, permettant l'action du moulinet grâce auquel on fait mousser le chocolat sans déperdition de chaleur.

**Moules à chocolat, en fer énamé** (19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup>). Vers 1850, on inventa ces moules destinés à produire des figurines creuses : personnages ,

animaux, petits sujets. C'est de ce temps que datent poules, lapins, et œufs de Pâques en chocolat, creux ou fourrés.



PÂTISSERIE-CONFISERIE  
*L. Bayard*  
 MONISTROL-SUR-LOIRE  
 (HAUTE-LOIRE)

A Monistrol, la famille Espach devant sa boulangerie-pâtisserie, vers 1930, et l'entête de Louis Bayard en 1927 : deux familles qui tiennent sur un siècle et plus la tradition pâtissière dans la Grand Rue...



« Chez le pâtissier », tableau pédagogique pour l'acquisition du vocabulaire, éditions Rossignol, vers 1960

# 11.

## THÉ OU CAFÉ

### Le café de Kaffa...

Le café a son origine en Ethiopie. Son nom est celui d'une région de ce pays : Kaffa. Les Ethiopiens furent les premiers à en cueillir les « cerises » (deux grains dans chacune), à le préparer et à aimer en boire. Il faut attendre l'an mil pour que le breuvage commence à diffuser, lentement, dans la péninsule arabique.

Voir pour tout ce chapitre J. Leclant, « Le café et les cafés à Paris (1634-1693) », *Annales ESC*, 6 (1951) ; et Anne Vantal, *Le café*, Paris, 1999

### ... et de la belle Hélène

Mais, bien avant, n'est-ce pas du café que la belle Hélène mêle au vin de Télémaque, fils d'Ulysse, qui pleure son père disparu ? « *Celui qui aurait bu ce mélange ne pourrait plus répandre des larmes de tout un jour... Et la fille de Zeus possédait cette liqueur excellente que lui avait donnée Polydamna, femme de Thôn, en Egypte.* » L'Egypte, relais facile avec l'Ethiopie. Et l'on sait qu'une certaine dose de caféine bloque les glandes lacrymales...

### Deux civilisations du café

On a d'abord préparé le café en Europe comme à Istanbul ou au Caire, en faisant macérer la poudre de café dans un récipient rempli d'eau chaude, en le portant à ébullition à plusieurs reprises, avant de laisser reposer le marc au fond de la tasse. Le goût européen n'a pas accepté ce système. Il empêche en particulier de sucrer à son goût dans la tasse, et surtout de mêler au café du lait ou de la crème.

C'est un Français qui, en 1710, sépara l'eau et la mouture en enfermant cette dernière dans un petit sac d'étoffe, que l'on appela « chausse ». De là vient le sobriquet de « jus de chaussette ».

L'invention décisive est, à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, la cafetière à filtre. On la doit à Jean-Baptiste de Belloy, A Saint-Etienne le langage populaire a longtemps nommé « debelloyse » les cafetières de ménage.



De Belloy imagina de placer au dessus de la cafetière un autre récipient comportant à sa base un filtre, dans lequel il mettait le café moulu et sur lequel il versait petit à petit l'eau frémissante. L'eau traversait la mouture, s'imprégnant d'arômes, puis se déversait petit à petit dans la verseuse du dessous. De cette idée sont sorties toutes les cafetières à deux étages, en métal, tôle émaillée, grès ou porcelaine.

Cette cafetière perpétue Le système fut rapidement amélioré : une deuxième grille, le « fouloir », posée sur la mouture, permettait de la tasser, retardant la traversée du liquide, plus ou moins selon la force désirée.



La « debelloyse » représentée à la page précédente ne comporte pas le fouloir. La force du café dépendait de la lenteur avec laquelle on versait l'eau brûlante.

### Café-filtre individuel

Individualisation du même principe. Sur une tasse on pose un filtre en métal comportant un fouloir, sur lequel on versait l'eau frémissante. En usage dans tous les cafés de France, avant l'invasion des percolateurs.

## Le cabaret de l'évêque

Dans l'inventaire des objets et meubles vendus aux enchères au château de Monistrol quand la Révolution en eut chassé l'évêque, Mgr de Galard, on voit, avec quelques bocaux et moules à gâteau, « *un cabaret à caffè* », qui fut vendu 2 livres.

Le « cabaret à café » de l'évêque ? N'imaginons pas un bar dans les caves du château ! Le mot désignait un plateau sur lequel étaient disposés cafetière, tasses, sucrier, pot à lait, etc., ou encore une petite table volante servant au même objet. Vendu seulement deux livres aux enchères publiques, c'est plutôt la version plateau. Au moins sait-on que le dernier seigneur de Monistrol aimait son café matinal...

Il n'était pas le seul. Les religieuses de Bellecombe, quelques semaines avant d'être chassées de leur couvent, continuaient de se faire livrer leur café habituel par le *confiseur* d'Yssingaux (Yssingaux avait donc un confiseur). On sait qu'il y avait des moulins à café dans plusieurs familles d'Yssingaux Et chez Michel-Benoît de Charbonnel parti en émigration, on trouva dans un placard deux petites cafetières et un moulin à café, lequel venait sûrement de St-Etienne où ce capitaine d'artillerie était inspecteur de la manufacture. Le café est arrivé en Haute-Loire. Déjà présent sur les « bonnes tables », il lui reste à percoler dans l'ensemble de la société.

Galard : Archives nationales, W/417 n° 953 (II, 26)

Bellecombe : Perrel, *Yssingaux*

Charbonnel : ADHL

## Saint-Etienne, capitale oubliée de la fabrication des moulins à café

Avec le café entre en France le moulin à café - celui qu'on utilise au Levant : un simple cylindre en bois tourné, cachant un axe métallique, manœuvré par une manivelle et qui entraîne au cœur du moulin une *noix* - noyau strié de lamelles - enchâssée dans un cône fixe recouvert également de lamelles. En dessous, un petit réservoir réceptionne la mouture.



Très vite, ce modèle est amélioré. On donne au moulin une base solide, carrée, incluant un petit tiroir. Elle repose généralement sur quatre petits pieds. Sans pieds, elle présente un dispositif qui permet de la fixer à une table. La partie haute est cylindrique, pour accueillir la trémie. Le passage du cube au cylindre suscite des profils variés, de belles formes. L'objet, très décoratif, est destiné à la salle, plus tard au salon. C'est le modèle dit « Louis XIV », orgueil de St-Etienne,

Le moulin ci-contre, type du moulin dit « Louis XIV »... mais fabriqué au 18<sup>ème</sup> siècle. Le revers du couvercle porte la signature de C. Galot (Claude Gallot, faiseur de moulins à St-Etienne depuis 1750).

Sa forme dérive des moulins à épices du 17<sup>ème</sup> :

une base carrée où loge le tiroir et qui assure une bonne assise ; au dessus, une partie à huit pans permet une solide prise en main, et reçoit la mécanique avec sa longue manivelle (abrégée pour la photo). Le bois (noyer) est sculpté d'un seul bloc : c'est son décor extérieur qui montre la qualité du faiseur. Le tiroir est en tôle, à façade de bois ; la plaque du bouton est festonnée, le bouton lui-même est en forme de cœur. Le couvercle est fermé par un poussoir, sur le devant. Le bandeau de métal qui entoure et protège la base du moulin présente un évidement qui permet par une pince de fixer le moulin à une table. Lambert, consul du Puy en 1757, avait un moulin semblable. Et M. de Charbonnel à Monistrol.

Les « faiseurs de moulin » peuvent être fiers de réunir le talent du mécanicien, de l'armurier, du graveur, du tourneur sur bois, du « marqueteur ».

## Mystère d'une naissance, mystère d'une disparition

Pourquoi St-Etienne s'est mis, pratiquement seul en France, à faire des moulins, vers 1680 ? Parce que le savoir-faire des armuriers les rend experts dans le mariage du bois et du fer. Et aussi à cause des échanges noués de longue date entre Saint-Etienne, l'Italie et le Levant. St-Etienne a des comptoirs à Marseille, par où arrive le café. En 1673, Mathieu Verne (l'ancêtre de Jules Verne, on aime déjà les voyages dans la famille) est marchand à Rome. Les Alléon, riches négociants, envoient des leurs s'installer à Constantinople. St-Etienne est au courant et à l'affût de ce qui se passe.

L'individualisme des artisans stéphanois n'a pas permis à Saint-Etienne de s'adapter quand la diffusion du café a demandé une réponse de caractère industriel. Ce n'était plus le temps du bel objet personnel.

Une exposition des **Amis du Vieux St-Etienne** en 1998 a fait redécouvrir au public cette spécialité stéphanoise. La documentation rassemblée à cette occasion a été mise généreusement à notre disposition.



Ce sont les frères Peugeot, installés à Valentigney (Doubs), qui réussirent l'industrialisation des moulins. Voici deux modèles Peugeot moins répandus que le fameux modèle T (1850-1930). A gauche, le modèle G, créé en 1876, en tôle cylindrique et cannelée, existe en plusieurs tailles. La marque est gravée sur le couvercle. A partir de 1881 elle comporte un lion posé sur une flèche horizontale (comme sur les deux exemplaires présentés). A droite, rare modèle dont les angles sont soulignés de colonnes torsadées. La boîte cubique, en hêtre, repose sur quatre pieds tournés. La trémie extérieure, ouverte, est en laiton.

## Servir le café et le thé

Pour la tasse à café, depuis le brûlot jusqu'à la porcelaine la plus précieuse, toute la gamme.

Côté délicat, une tasse en « vieux Paris », décorée dans le goût du Premier Empire, avec un fond de couleur rouge pompéien, décor de paysage, et or à l'intérieur. Début 19<sup>ème</sup> s.



**Tête à tête.** Porcelaine, milieu 19<sup>ème</sup>. Une théière, un sucrier, un pot à lait et deux tasses sont réunis sur un plateau en porcelaine plus épaisse, dont le contour épouse la composition. Élégant décor de fleurs, soulignés d'or.

## La guerre aux poissons du thé

**Trois passe-thé.** L'un en métal argenté ; l'autre en argent à manche d'ivoire, sur trois pieds (pour le reposer dignement sur la table). Deux façons de lutter contre les « poissons » du thé. Il y en a d'autres. On peut séparer les ennemis à l'intérieur de la théière, soit avec la **boule à thé**. On plonge dans la théière cet objet en forme d'œuf et perforé, que l'on remplit de feuilles de thé. Une chaînette accrochée au bord permet de retirer la boule quand l'infusion est jugée suffisante. Analogue, mais pour une tasse individuelle, sans théière, la **cuiller à thé**, réceptacle en forme d'œuf,



ouvrant et se fermant d'une seule pression du doigt. il permet de prendre dans la boîte une dose de thé et en la plongeant dans la tasse d'obtenir un thé débarrassé des poissons. (Marque Teamaka, G.-B.)

Non photographié, le **passe-thé** en argent, que l'on insère dans le bec et qui y demeure pendant toute la durée du service.

## « Tasse moustache ».

Porcelaine de Limoges (Haviland), fin 19<sup>ème</sup>. Il fallait l'inventer... Une petite bande horizontale tient la moustache au sec. La taille de la tasse est celle d'un café au lait. Celle-ci est un modèle pour droitier ; il y en a pour les gauchers...



## La tisane pour dormir

Deux tisanières. Porcelaine blanche, 19<sup>ème</sup>. Ensemble de porcelaine, composé d'une petite verseuse, d'un cylindre ouvert en haut et latéralement, et d'un godet avec mèche et huile, permettant de maintenir la tisane au chaud et de diffuser une faible lumière. On s'en sert dans la chambre. Elle trône sur la table de nuit. Une tasse couverte remplace parfois la verseuse.



## 12. ÉPICERIES

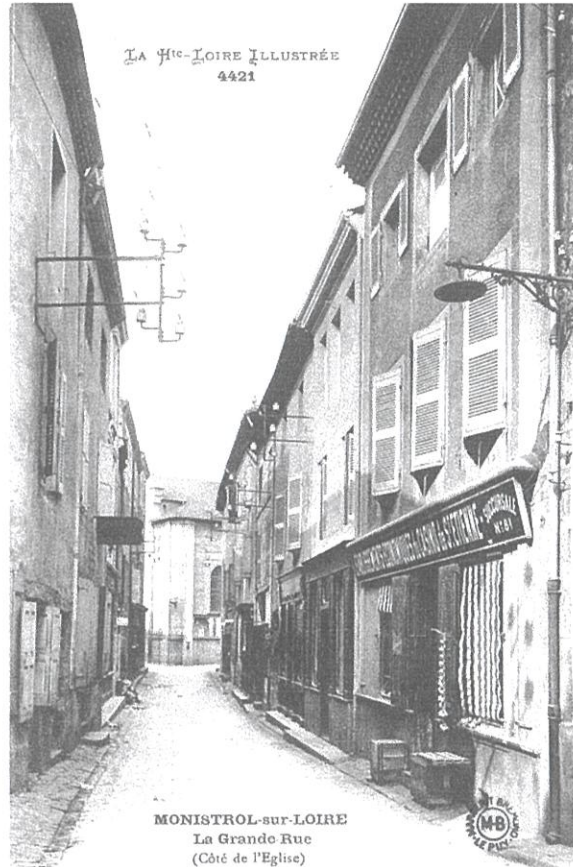
### Le Casino

Le *Casino lyrique* de St-Etienne ferme ses portes en 1858. En 1860, la famille Guichard reprend les lieux et y ouvre une grande épicerie, sans abandonner son nom : Casino, une adresse que tous les Stéphanois connaissent déjà, en plein centre ville.

A partir de 1889 Geoffroy Guichard entreprend un double mouvement : ouvrir des succursales dans toute la région et acquérir des usines pour y fabriquer les produits alimentaires que le réseau des succursales distribuera.

Le Casino de Monistrol a le numéro 81. Il se trouve alors rue du Commerce, qu'on appelle encore Grand Rue.

La Grand Rue de Monistrol ; au premier plan, le magasin Casino.



### Vaisselle du Casino

Dans les années 1960 la maison Casino produit un joli service au coq, dont les plumes évoquent discrètement mais avec insistance les lettres du mot Casino.

Faïence blanche à bord vert souligné d'un liseré bordeaux. Le motif central est parfois interprété comme une version moderne du coq qui ornait traditionnellement les assiettes paysannes.

Des « points Casino » étaient imprimés sur les étiquettes de la plupart des produits distribués par ce groupe. Soigneusement découpés,

conservés, accumulés, ces points permettaient d'obtenir assiette plate, assiette à soupe, bol, tasse à café, plat, etc., - de quoi se monter un vrai service.

## Les succursales multiples

Le Casino est bientôt imité. La France se couvre de *sociétés à succursales multiples* : Economats du Centre, Comptoirs français, la Ruche et autres Félix Potin. Même dans la région, la concurrence est rude : outre le Casino, les Docks foréziens, l'Alimentation stéphanoise, l'Etoile blanche.

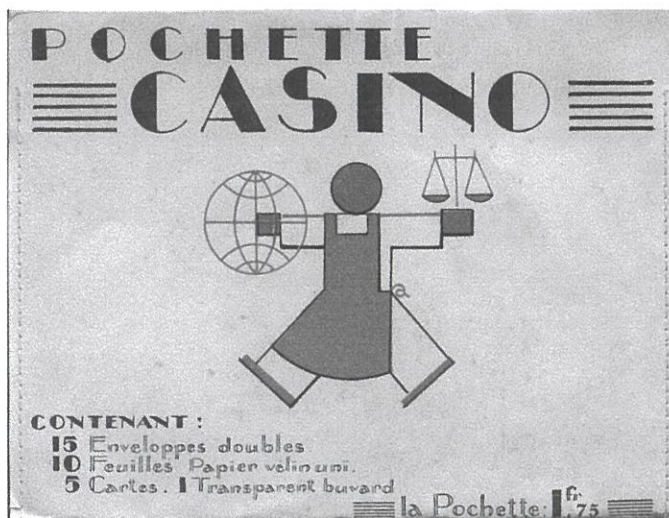


Ainsi, à St-Maurice de Lignon, vers 1920, la concurrence fait rage entre la succursale du *Casino* et celle des *Docks foréziens* (repris plus tard par les *Economats du Centre*).

## Fidéliser la clientèle

Cela se pratique dès le début de ce mode de commerce. Chaque achat donne droit à un point, bon, ticket-prime, etc., lesquels, patiemment accumulés, finissent par donner quelque avantage.

Le carnet-boni du Casino ouvre à des rabais sur les prix, ou procure de la jolie vaisselle.



A l'Alimentation stéphanoise, en 1930, ce sont des jetons dorés et tickets-primes qui se transforment en voyages par exemple, grâce à un accord avec Tourisme pour Tous : 100 tickets-primes donnent droit à 10 km en 3<sup>ème</sup> classe, utilisables dans l'année ; ou pour ceux qui préfèrent la marche à pied, un bon de séjour en hôtel...



*Ci-dessus : jetons dorés de l'Alimentation Stéphanoise  
Ci-dessous : et ses prospectus sur les tickets voyages*



**Puisque vous devez VOYAGER**  
soit pour votre **PLAISIR**,  
soit pour vos **AFFAIRES**,

Pensez dès maintenant...

Que vous pouvez circuler **GRATUITEMENT**

en **CHEMIN DE FER**,  
en **BATEAU**,  
en **AUTOCAR** des Réseaux Français,  
en **AVION**,

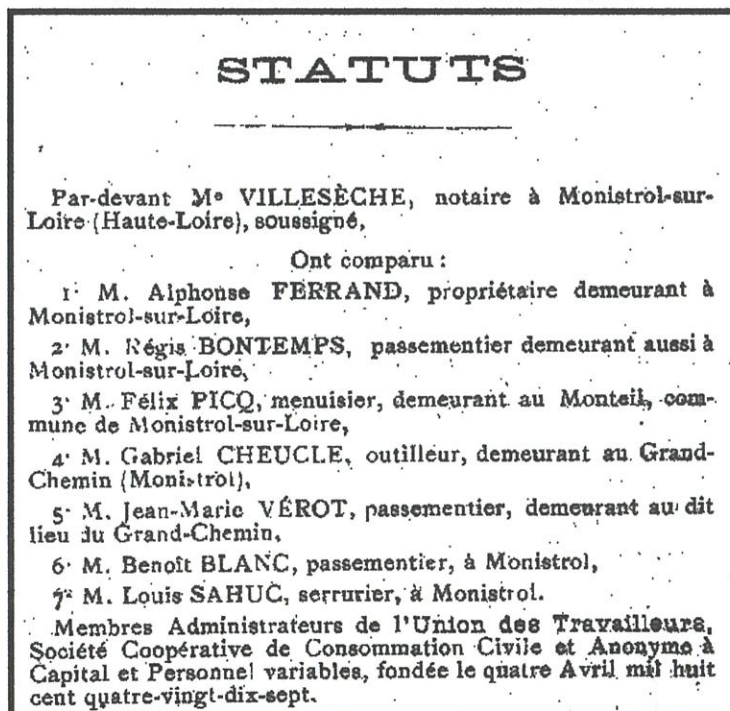
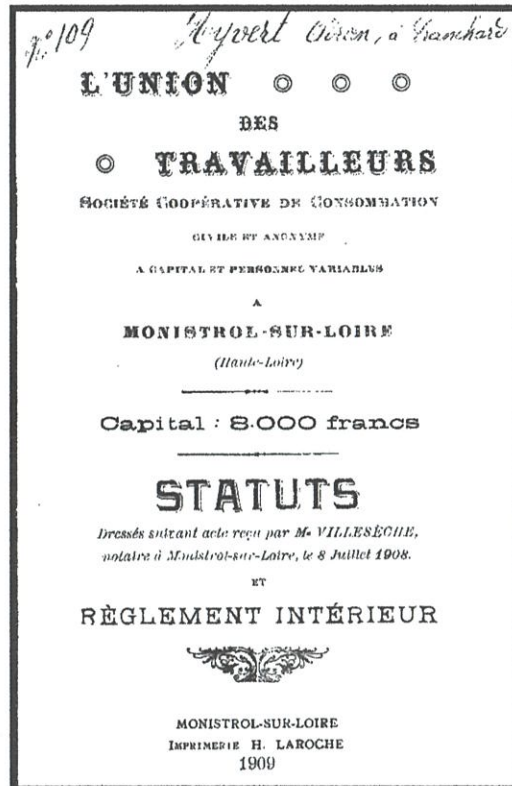
et séjourner **GRATUITEMENT** dans les Hôtels et Restaurants

**Parce que...**

## L'Union des travailleurs

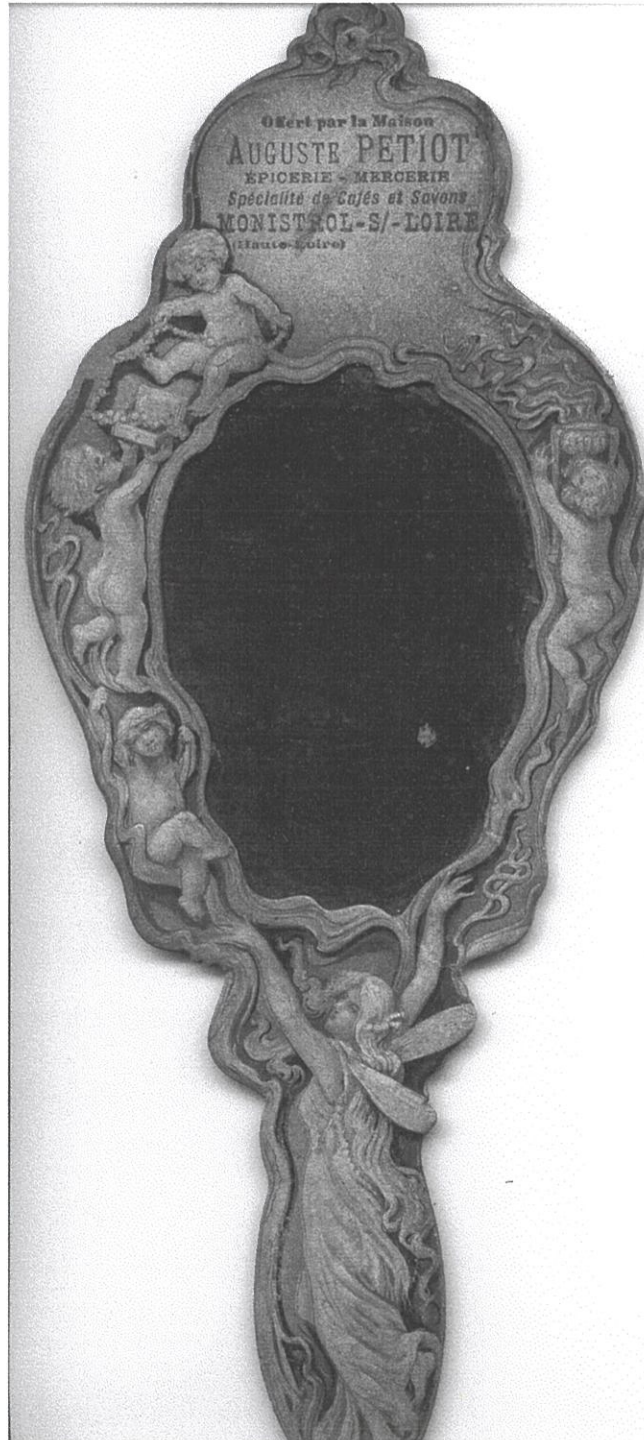
Vers 1900 naissent un peu partout des « coopératives » de consommateurs. C'est une autre réponse au problème de la distribution, et particulièrement de celle des produits alimentaires. A Monistrol, c'est l'Union des Travailleurs, fondée en 1897.

Fidéliser une clientèle est au cœur de la démarche. Les sociétaires bénéficient de prix bas, à condition qu'ils s'engagent à acheter à l'Union.



## L'épicerie indépendante quand même

Malgré l'assaut de cette première époque de la « grande distribution », elle résiste vaillamment. Elle aussi cherche à fidéliser sa clientèle. Par de petits cadeaux, comme ce miroir très Art Nouveau de l'épicerie Petiot de Monistrol.



# 13. LIQUEURS

## A Monistrol, une industrie oubliée

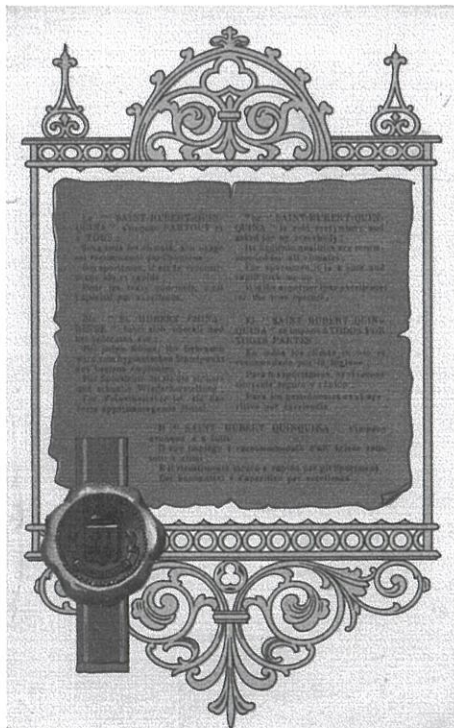
L'histoire des liquoristes de Monistrol reste à écrire. L'exposition a été pour beaucoup de monistroliens l'occasion d'une découverte. Contentons-nous, pour le moment, de préserver la trace des documents (factures, documents publicitaires) et des quelques bouteilles ou objets que nous avons présentés...

Nous avons déjà publié (*Chroniques* « Monistrol 1900 », n°32, p. 114) les quelques lignes que leur consacrait en 1901 le maire de Monistrol, dans un bilan de nos activités économiques, à l'intention du PLM :

*« Lors de l'ouverture de notre gare (1863), une seule fabrique de liqueurs, d'une production alors peu importante, existait à Monistrol. Aujourd'hui notre ville compte les maisons suivantes : Franc-Durieu, Cyprien Mourier, Vitalis Mourier, Baudin, Colombet-Bernard, Garnier, Guillaumond, Casimir Deléage. Le tonnage de leurs importations et de leurs exportations par la gare de Bas-Monistrol s'élève à un chiffre considérable. »*

## Pierre Franc, liquoriste de Monistrol

Commençons par le moins mal connu, Pierre Franc..



Verso du document présenté page ci-contre.

# GRANDE DISTILLERIE DE MONISTROL-S-LOIRE

(HAUTE-LOIRE)

SAINT HUBERT  
QUINQUINA

DISTILLERIE  
LABORATOIRE

MARQUE DE FABRIQUE

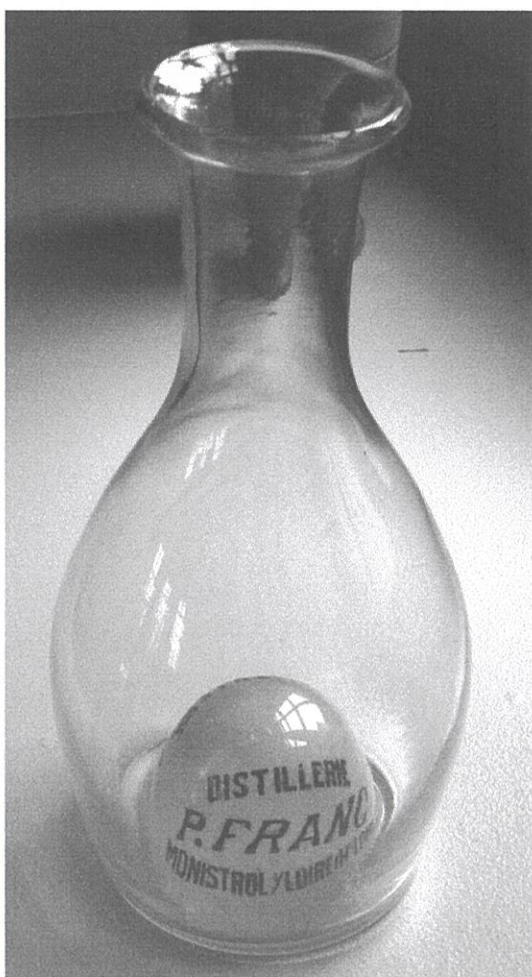
AD UTRUMQUE PARATUS

**Pierre FRANG**

LONDRES  
PARIS 1900  
DIPLOMES D'HONNEUR  
MÉDAILLES D'OR  
HORS CONCOURS

SPÉCIALITÉ :  
ST HUBERT - QUINQUINA

*Le grand bâtiment, bien que découpé en plusieurs immeubles, subsiste encore aujourd'hui, bordant le Grand Chemin, de la pharmacie au restaurants, face à la mairie. Mais les grands hangars de production n'ont jamais atteint le grandiose du prospectus.*



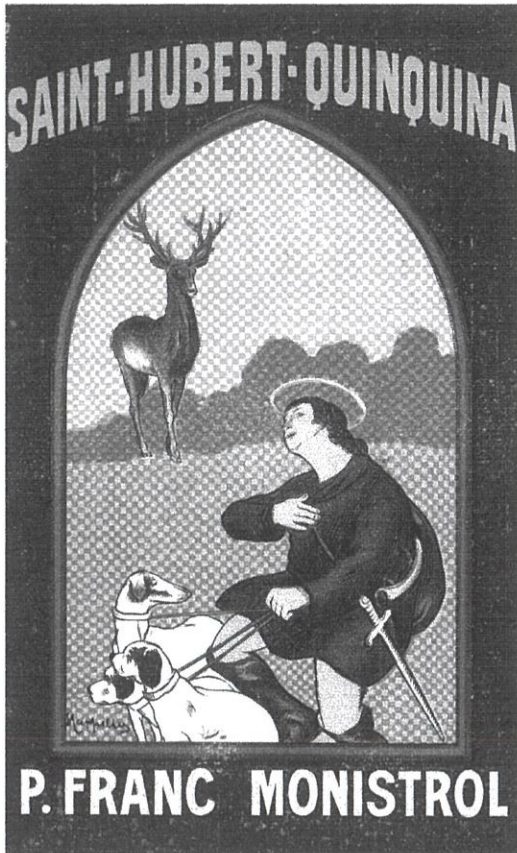
A gauche : « Elixir Franc » : cruche imitant l'antique, terre ocre patinée, goulot rétréci, anse verticale placée haut. Inscription : ELIXIR FRANC / P. FRANC MONISTROL (FRANCE)

A droite : Carafe à eau Pierre Franc : sur le thème classique de la carafe promouvant dans un café une marque, une variante rare : le cul de la bouteille est proéminent, en verre dépoli, avec cette inscription répétée des deux côtés : DISTILLERIE P. FRANC MONISTROL S/ LOIRE (Hte LOIRE)



Ci-contre : Pyrogène Pierre Franc. Vers 1920.

Porte-allumettes de forme tronconique, à poser sur une table. Il comporte une surface rugueuse en céramique formant grattoir, sur laquelle on frotte la tête de l'allumette soufrée. A la base, en relief, le nom du *St Hubert Quinquina*, spécialité de la maison Franc à Monistrol. Au sommet, une cavité reçoit les allumettes vierges.



*Publicité du St-Hubert Quinquina, produit phare de la distillerie Franc.*

*Ci-dessous : le nom de Pierre Franc disparaît derrière le nom de son produit, le Saint-Hubert. Le siège social est passé à St-Etienne, mais l'usine reste à Monistrol. On y fabrique notamment le GI, extrait d'anis.*

TÉLÉPHONE N°23 MONISTROL      REGISTRE DU COMMERCE ST-ÉTIENNE 6042      Télég. ST HUBERT MONISTROL

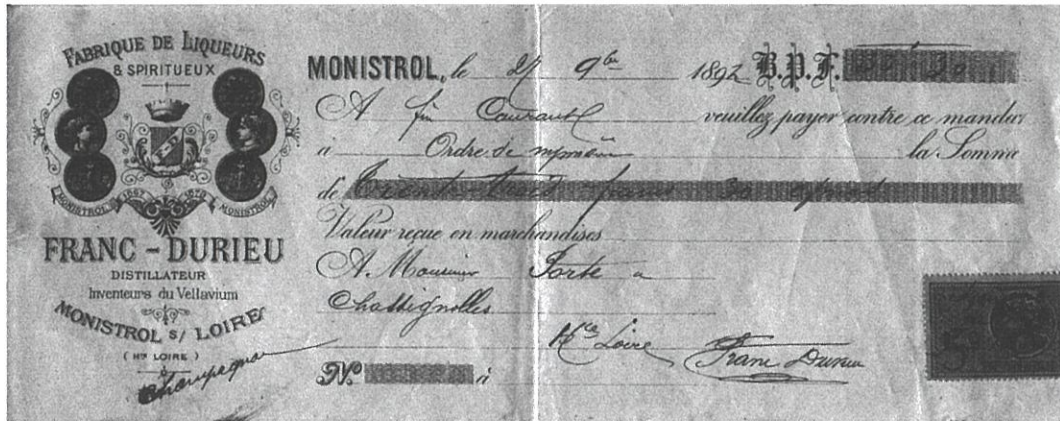
**GRANDE DISTILLERIE DE LA LOIRE**  
SOCIÉTÉ ANONYME  
au Capital de 500.000 fr<sup>s</sup>

(F) ST-ÉTIENNE (Loire) et MONISTROL-S/-LOIRE (H<sup>te</sup> Loire)

Propriétaire des  
G<sup>ds</sup> ÉTABLISSEMENTS DES PRODUITS S<sup>T</sup>HUBERT  
USINE A MONISTROL-S/-LOIRE

Représenté par M. \_\_\_\_\_

La maison Franc-Durieu a dû précéder la distillerie Pierre Franc. Elle s'annonce comme l'inventrice du *Vellavium*. Ses premières médailles ont été gagnées à Monistrol en 1867 et 1870, dans des Comices. Le document présenté est de 1892.



Produits de l'Abbaye de ROCHE-BARON	Quantité	Unité	Prix
3 Rhum.	1	Cognac	2.20 11.20

Où l'on apprend qu'il y a, non seulement un fromage, mais aussi une abbaye à Rochebaron.

Son concurrent, Jean Garnier, annonce lui aussi que ses liqueurs viennent de l'abbaye de Vallée-Bénîte (qui fait vaguement penser à Valbenoîte).



Successeur de Cyprien Mourier, qui a fondé sa maison en 1881, Joanny Tixier fabrique la Tixine... Nous sommes en 1929.

## La recette monistrolienne du Coca-Cola

Après les professionnels, un amateur : trouvée dans les papiers d'une famille de Monistrol, cette recette pour faire du coca-cola, pardon, du Cola-Coca.

*Vin de Kola, etc.  
doses pour 1 litre  
15 gr. bi-phosphaate de chaux  
(faire dissoudre dans un peu d'eau)  
15 gr. Kola en poudre  
15 gr. Coca id.  
(ou seulement 30 gr. de Kola ou Coca)*

## La Haute-Loire et ses liqueurs

On ne manquera pas d'être surpris par le nombre de créations de distilleries survenues au cours du 19<sup>ème</sup> siècle et par la diversité de leurs produits.

La plus ancienne en Haute-Loire paraît avoir été l'usine à vapeur fondée en 1830 au Puy, rue Pannessac, par J. Grégoire Rubod pour fabriquer un cognac avec les vins blancs du Velay. Puis en 1859 est fondée la Grande Distillerie du Velay, rue Crozatier, par Rumillet-Charretier, *inventeur et seul fabriquant de la verveine du Velay et de la prunelle Rumillet à la fine champagne.*

Le chef-lieu n'avait pas le monopole d'une activité qui connaissait un succès croissant : en plus de Monistrol, Peyroche (aujourd'hui Distillerie des Sucs) à Yssingaux, Petit-Frères à Craponne, la Distillerie du Mézenc au Monastier-sur-Gazeille, Borderie à Brioude...

## Francisque Bonnet : la Prunelle du Velay

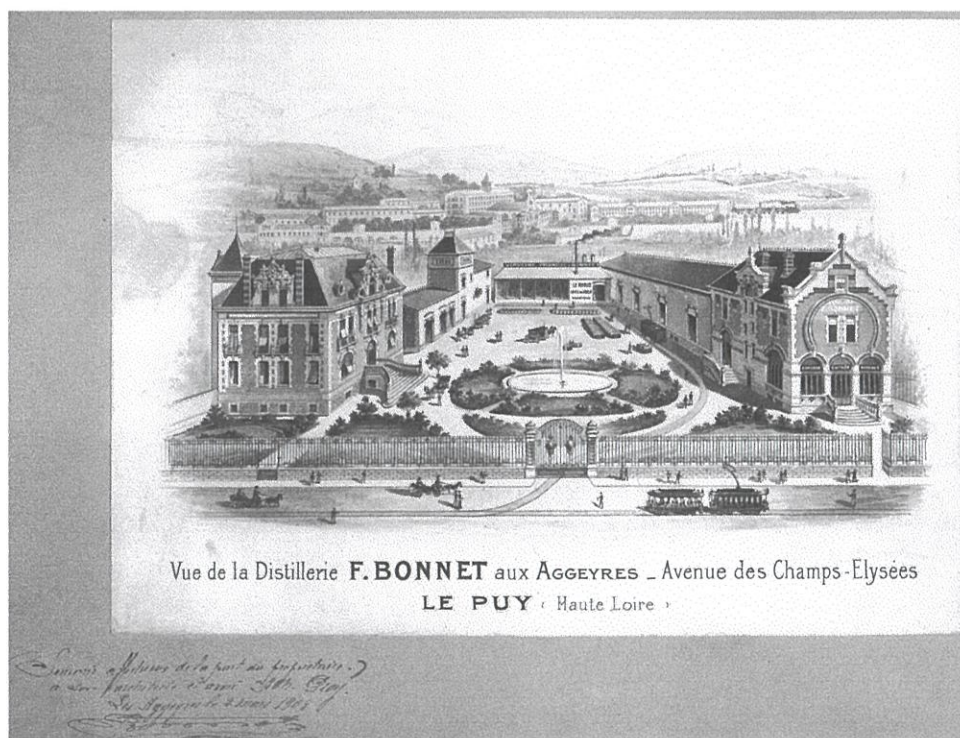
Fondée en 1860, la maison Francisque Bonnet a pour fleuron *la prunelle du Velay à la fine de champagne*. Plus exactement Francisque Bonnet a épousé en 1883 Amélie Malmazet, fille du fondateur de la Prunelle du Velay, créateur de cette liqueur à base des « prunelous » de nos campagnes. La maison était établie 3 faubourg St Jean, en face de l'emplacement où son concurrent Victor Pagès devait construire en 1906 le grand immeuble au dôme majestueux à la gloire de la Verveine du Velay. En 1900, Bonnet qui avait fait prospérer l'affaire de son beau-père fit édifier les bâtiments vastes et luxueux des Aggeyres.

## Pagès : la Verveine du Velay

Le marché de la verveine a été finalement dominé par le successeur du créateur de la liqueur Rumillet-Charretier, son neveu Victor Pagès, député de la Haute-Loire et président de la chambre de commerce. La maison prit, en 1891, le nom de Pagès-Ribeyre, du nom de l'épouse du nouveau propriétaire. Dans les années 1920, Raymond Julien épouse la fille de Victor Pagès et la société prend le nom de Julien-Pagès. Après le décès de Raymond Julien-Pagès, la société est passée sous le contrôle de la firme Cointreau qui poursuit toutes les anciennes fabrications et assure leur diffusion dans le monde entier.

## La distillerie Bonnet aux Aggeyres

Dessin imprimé, avec cette dédicace : « *Souvenir affectueux de la part du propriétaire à son architecte et ami, Achille Proy.* »



Le dessin représente la distillerie des Aggeyres édifiée en 1900 à Chadrac. A gauche, la résidence du propriétaire avec son perron, sa toiture ornée de mansardes et de cheminées de briques. A droite, le bâtiment commercial et les bureaux avec une façade ornée d'un motif en briques évoquant le contour d'un foudre. Le tramway

reliant le Puy à Brives-Charensac est représenté au premier plan. Ces bâtiments dus à l'architecte Achille Proy ont malheureusement disparu : en 1978 la maison bourgeoise, en 1995 le bâtiment commercial, pour faire place au centre commercial dominé par l'enseigne Intermarché.

## Les apéritifs

La forte augmentation du nombre des cafés et de la consommation des apéritifs assure le succès des spécialités à base de vin et de quinquina dont on vante les effets bénéfiques sur la santé des buveurs.

Auguste Maurin propose : « *Si vous voulez boire un bon quina, demandez un Maurin. Pas seulement un quina mais bien un Maurin, c'est plus sûr. Vin exquis, tonique et fortifiant* ». Cet apéritif est obtenu par macération de quinquina Calyssaya, noix de coca, moûts de raisins mutés à l'alcool, muscat de Grèce ou d'Algérie, infusion de noix vertes, jus de framboises et de griottes, et vin du Roussillon. Le Maurin Quina obtiendra un réel succès et sa fabrication s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Francisque Bonnet crée lui aussi son quina, le quinquina Bonnet. Sa publicité joue sur la ressemblance de son nom avec celui d'une grande marque concurrente sur le plan national, Dubonnet : « *Demandez du Bonnet* » !



### Le Batavia d'Yssingaux

Né en 1889, il est l'apéritif d'Yssingaux. A base de vin, il utilise la gentiane jaune, plante vivace qui prospère sur les terrains volcaniques montagneux (notamment ceux du Mézenc).

## Lutte contre l'alcoolisme

Les distillateurs étaient regroupés dans le Syndicat des Liquides pour défendre leurs intérêts menacés par les ligues antialcooliques.

Plus encore que de nos jours, l'alcoolisme était un fléau social que les hommes politiques, les plus courageux du moins, essayaient de combattre. Sur le plan local, Charles Dupuy présidait le groupe anti-alcoolique du Sénat. Le maire du Puy, le docteur Camille Morel, déclarait dans une séance de la Société Agricole et Scientifique du 4 avril 1901 : « *L'alcoolisme a été de tous temps un facteur de dégénérescence des peuples* ». Il insistait sur les graves maladies provoquées par l'abus d'alcool et concluait en déclarant : « *L'alcool, voilà l'ennemi* ».

Dans le camp des distillateurs, M. Gibelin, fabricant de la Gentiane-Kola, boulevard Gambetta, défend sa profession en écrivant que « *l'alcool est un stimulant, dont l'usage modéré augmente les forces humaines ; c'est l'abus qui est nuisible* ». Il distingue les bons et les mauvais alcools, les bons qualifiés d'hygiéniques sont fabriqués à partir de plantes ou de fruits naturels. Les autres sont des produits frelatés venant de l'étranger, faits à partir de grains ou même de pommes de terre et bons pour les gosiers des Polonais et des Cosaques. Il demande à l'Etat d'exercer un contrôle plus strict sur la qualité des alcools et la suppression du privilège des bouilleurs de cru...

## Quelques étiquettes de la maison Maurin

... de la maison Maurin, reprise par les établissements Vey et qui prend alors le nom de Vey-Maurin.

**ARQUEBUSE**  
DES  
BÉNÉDICTINS DE L'ABBAYE DE S<sup>T</sup>CHAFFRE

MARQUE DÉPOSÉE

VULNÉRAIRE 52°      Reconnu le meilleur

DISTILLERIES DE LA HAUTE-LOIRE  
**VEY-MAURIN, FILS & Cie**  
ESPALY-LE PUY (FRANCE)

**CHARTREUSE**  
DE LA  
**BORNEFOI**  
LIQUEUR DIGESTIVE

Produce of France

Distilleries de la Haute-Loire  
**VEY-MAURIN, FILS & Cie**  
Fabriquée à ESPALY-LE PUY (FRANCE)

## VELLAVIA

APÉRITIF A LA GENTIANE DU VELAY

La VELLAVIA possède toutes les propriétés éminemment hygiéniques toniques et stomachiques de la racine de Gentiane qui est la base de sa composition. Par sa préparation soignée, elle constitue une boisson rafraîchissante salutaire à la santé, et de goût très agréable. Elle se prend pure ou à l'eau, avec addition de sirop.

Etablissements du MAURIN-QUINA  
RÉGIS VEY  
LE PUY-EN-VELAY



LE PUY 1864 PARIS 1867  
Lyon 1889 PARIS 1900  
MILAN 1906 GRAND PRIX C<sup>TE</sup>  
MARQUE DÉPOSÉE  
PARIS 1900 C.P.P.F.  
BORDEAUX 1905 MARSEILLE 1905  
NICE 1907  
LE PUY 1905 GRAND PRIX C<sup>TE</sup>  
BUCAREST 1906 DIPLOME HONORIFIQUE 1<sup>ERE</sup> CLASSE C<sup>TE</sup>  
PARIS 1907 MARCONE 1922 N° 1 MARCONE  
NICE 1907  
QUATRE FOIS HORS CONCOURS

**FRAMBOISE DU VELAY**

DISTILLERIE DE LA H<sup>TE</sup> LOIRE  
ETABLISSEMENTS VEY-MAURIN ET FILS  
LE PUY-EN-VELAY  
— H<sup>TE</sup> LOIRE - FRANCE —

CONCENTRÉ PUR ET NATUREL POUR INFUSION

# VERVEYNIA

Obtenu par un procédé exclusif breveté S. G. D. G.  
uniquement à base de la véritable verveine du MEZENC.

Verser une cuillerée à soupe par tasse d'eau chaude  
et sucrer. Peut se consommer comme boisson glacée.

DISTILLERIE DU MEZENC REGIS VEY  
SEUL FABRICANT, LE PUY



IMP. B. CORTI, ST ETIENNE



Célèbre par son slogan, *Maurin un jour, Maurin toujours*, ici distribué en deux objets : un pichet de faïence, 1939, en forme de tonneau, couleur verte avec des cercles bordeaux ; et un pichet à eau en grès vernissé brun, également en forme de tonneau.

## Deux bouteilles emblématiques

Toujours de Maurin la célèbre et rare bouteille en forme de rocher d'Aiguilhe.



Et de la fabrique Pagès la délicate « *Silhouette de Vellave* » : bouteille en forme de femme dans un costume qui se veut traditionnel. De la main gauche elle tient un bouquet de fleurs et de la main droite, un mouchoir de dentelle. Le châle est sagement croisé sur la poitrine. Le tablier, protégeant une large jupe, est orné des deux V caractéristiques. La tête sert de bouchon . Elle porte typiquement une coiffe d'Espaly surmontée du chapeau de Goudet.



## 14.

## LE VIEUX-NEUF

Tantôt les fragments du passé nous semblent si présents... Tantôt des images pas si anciennes nous basculent dans le passé...

## La nouvelle cuisine... en 1674

*Saint-Evremond écrit en 1674 à un ami exilé de la Cour pour le consoler : « S'il y a d'honnêtes gens aux lieux où vous êtes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus, et si vous n'y en trouvez pas, les livres et la bonne chère vous peuvent être d'une assez douce consolation. » Et Saint-Evremond de développer ce qu'est pour lui la bonne chère, plus facile à atteindre dans le naturel de la campagne que dans l'artificiel de la cour et de la ville. On croit lire un manifeste de notre « nouvelle cuisine » :*

« Ayez peu de curiosité pour les viandes rares et beaucoup de choix pour ce que l'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait ni trop consommé, se préférera pour un ordinaire à tous les autres, tant pour la justesse de son goût que pour l'utilité de son usage. Du mouton tendre et succulent, du veau de bon lait, blanc et délicat, la volaille de bon suc moins engraisée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un faisan, une perdrix, un lapin qui sent bien, chacun dans son goût, ce qu'ils doivent se sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire différentes saisons et les délices de votre repas.

Que tous mélanges et compositions de cuisine appelés ragoûts ou hors d'œuvre passent auprès de vous pour des espèces de poison. Si vous n'en mangez qu'un peu, il ne vous feront qu'un peu de mal. Si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre et leurs oignons ne ruinent à la fin votre goût et n'altèrent bientôt votre santé. Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même ne peuvent rien avoir de malfaisant. Le sel et l'orange font l'assaisonnement le plus général et le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines et ont quelque chose de plus exquis que les épices, mais elles ne sont pas également propres à toutes choses ; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accrochent le mieux, et les dispenser avec tant de discrétion qu'elles relèvent le propre goût de la viande, sans faire quasi sentir le leur. »

Cité par *Livres en bouche*, p.119

## 1543 : un calendrier diététique au Puy

Est venu jusqu'à nous un rare *Calendrier de l'église du Puy*, sorte d'almanach, daté de 1543 (édité en 1882 par Chassaing, Paris). Au pied de la page consacrée à chaque mois de l'année, cinq vers en latin, qui mélangent préceptes médicaux et conseils

alimentaires. Nous laissons de côté les premiers, prescriptions sur les bains et les saignées. Et nous risquons une traduction en français.

*Pocula Janus amat.*

*In Jano claris calidisque cibisque potiaris,  
Atque decens potus, post fercula, sit tibi notus*

*Ledit enim medo tunc potatus, ut bene credo.*

Janvier aime boire.

En janvier, bois aliments clairs et chauds  
et sache boire comme il convient,  
après les plats.

car je le crois, l'hydromel bu alors fait mal.

*Februarius algeo clamat*

*Sugge mellis favum, pectoris qui morbos curavit*

Février crie « je gèle ».

Suce le rayon de miel, qui guérit  
les malades de la poitrine.

*Martius arva fodit*

*Sume cibum pure ; cocturas, si placet, ure.*

Mars laboure les champs

Nourris-toi avec pureté ;  
brûle, s'il le faut, les cuissons.

*Aprilis florida prodit*

*Sepe probatur in vere vires aprilis habere.*

Avril s'avance fleuri.

Souvent on éprouve avoir au printemps  
les forces d'avril.

*Cuncta renascuntur : pori tunc aperiuntur.*

Tout renaît, les pores s'ouvrent alors.

*Ros et flos nemorum maio sunt fomes amorum.*

Rosée et fleur des bois sont en mai  
aliments des amours

*Cum calidis rebus sint fercula seu speciebus.*

Que les plats soient faits d'ingrédients  
échauffants ou d'épices ;

*Potibus astricta sit salvia cum benedicta.*

Que sauge avec benoîte rendent les boissons  
astringentes.

*Dat Junius fena*

*In Junio gentes perturbat medo bibentes,*

Juin donne le foin.

En juin l'hydromel trouble  
ceux qui boivent ;

*Atque novellarum fuge potus cervisiarum.*

et fuis de boire les cervoises [bières]  
nouvelles

*Ne noceat cholera ; valet hec refectio vera :*

Pour que la bile ne fasse pas de mal,  
ce vrai remède vaut :

*Lactuce frondes ede ; jejunos bibe fontes.*

Mange les feuilles de la laitue,  
bois à jeun aux fontaines.

*Junio resecuratur avena.*

*Prodest recens unda allium cum salvia munda.*

En juillet se moissonne l'avoine.

Est utile l'eau d'ail fraîche  
avec la sauge pure.

*Augustus spicas.*

*Quiquis sub Augusto vivat, medicamine justo  
Raro dormitet ; estum, coitum quoque vitet ;*

Août, tu portes épis

Qui vit sous août, par juste remède,  
qu'il dorme peu, évite chaleur  
et le coït aussi ;

*Balnea non curet, nec multum comestio duret.*

ne prenne pas de bains  
et ne fasse pas durer les repas ;

*September colligit uvas.*

*Fructus maturi septembris sunt valituri,*

Septembre cueille les raisins.

Les fruits mûrs en septembre  
donnent force,

*Et pyra cum vino, panis cum lacte caprino.*

aussi la poire avec le vin  
et pain avec lait de chèvre ;

*Seminat october.*

*October vina prebet cum carne ferina,*

*Necnon aucina caro valet et volucrina<sup>1</sup>.*

*Quamvis sint sana, tamen est repletio vana.*

*Quantum vis comede, sed non precordia lede*

Octobre sème.

Octobre offre les vins

avec la chair de venaison

mais aussi la chair de l'oie et la volaille.

Saines sont ces nourritures,  
mais inutile de s'en emplir.

Manges-en ton saoul  
mais gare à tes entrailles.

*Spoliat virgulta November*

*Balnea cum Venere tunc nullum constat habere.*

*Potio sit sana, atque minutio bona.*

Novembre dépouille les rameaux.

Point de bains ni de vénus

Saine soit ta boisson,

et bon d'en boire moins.

*Querit habere cibum, porcum mactando,*

*December.*

*Sane sunt membris calide res, mense Decembris*

*Lotio sit vana ; sed vasis potatio cara.*

*Sit tepidus potus, frigori contrarie totus.*

Décembre veut se nourrir en tuant le porc.

Mets chauds en décembre,

bons pour les membres,

inutile de se laver,

mais bon de boire au pot ;

que la boisson soit tiède,

tout le contraire du froid.

## IMAGES DÉJÀ ANCIENNES

« Tableaux d'élocution », pour l'enrichissement du vocabulaire, cours élémentaire (Editions Rossignol, Montmorillon, Vienne). Vers 1960.



*Après le petit déjeuner, départ pour l'école*



*Le repas en famille*



*Au restaurant*

*TRACES DE VIE...*

*Nos cimaises étaient en outre embellies de photographies de Lucien Soyere en avant-première d'une exposition en cours de préparation : Traces de vies. De nombreux villages portent encore sur les façades des maisons des traces d'activité économiques aujourd'hui disparues. La plupart des clichés ont été réalisés en Haute-Loire.*